

ŒUVRES  
DE  
SAURIN



DRPS  
FA  
264

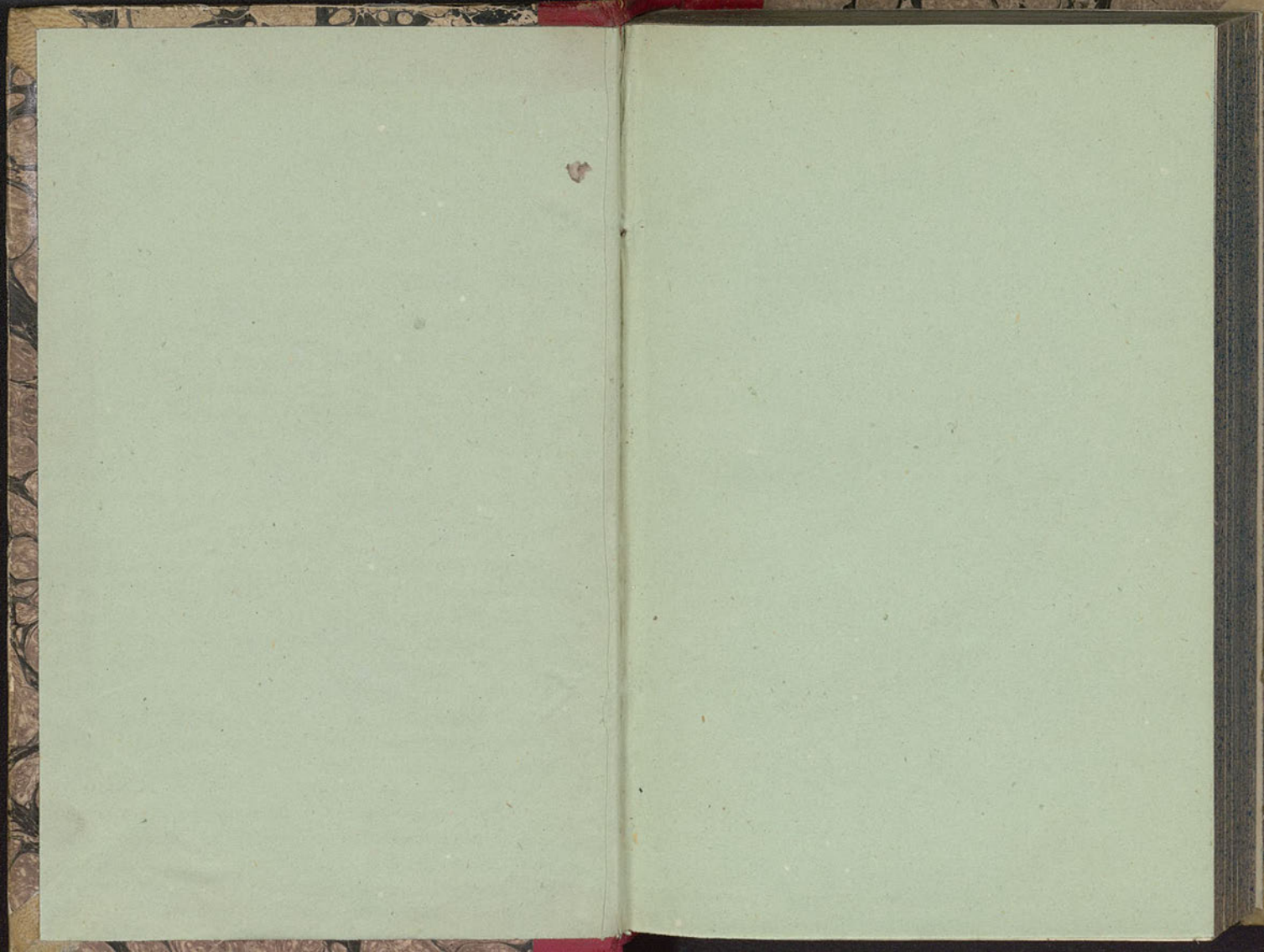
UNIVERSITAT D'ALACANT  
Biblioteca Universit ria



0500758081



ŒUVRES  
DE  
SAURIN



FL DRPS FA10264

0500758082

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS.

OEUVRES CHOISIES

DE

SAURIN.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,  
RUE JACOB, N<sup>o</sup> 24, A PARIS.

*A. Benvenuto*

PARIS,  
LIBRAIRIE DE LECOINTE,  
QUAI DES AUGUSTINS, N<sup>o</sup> 49.

1832.

OUVRAGES CHOISIS

SAURIN

*Mr. Bernoulli*

PARIS  
LIBRAIRIE DE L'ÉCOLE

DES ARTS ET DES SCIENCES

1833

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE SAURIN.

**B**ERNARD-JOSEPH SAURIN, membre de l'Académie française, né à Paris, au mois de mai 1706, étoit fils de Joseph Saurin, que sa géométrie, son esprit, et sur-tout son procès contre J. B. Rousseau (au sujet des fameux couplets), ont rendu si célèbre. Le fils fut d'abord destiné à suivre la même carrière que son pere. Mais il quitta la géométrie pour le barreau, et remplit pendant quinze ans les fonctions d'avocat. Ce ne fut que dans un âge mûr qu'il put cultiver ses talents et se livrer à son goût pour la littérature.

Il débnta en 1743 par les Trois Rivaux, comédie en cinq actes, en vers, qui eut six représentations, après lesquelles l'auteur retira la piece, et la fit pourtant imprimer. Les raisons qu'il en donne dans sa préface méritent d'être rapportées; elles ont un ton de modestie et de franchise assez rare dans les préfaces d'aujourd'hui. « Les auteurs humiliés n'en sont pas ordinairement plus humbles. La piece tombe; mais l'amour-propre se soutient. Le mau-

SAURIN.

a

vais jeu des acteurs, les cabales de l'envie, d'autres circonstances qu'il est habile à imaginer, viennent à son secours. Il y a peu d'auteurs qui ne cherchent hors de leur piece la cause d'un effet que, pour l'ordinaire, la piece seule a produit; et de là vient que souvent après avoir ennuyé le public par un ouvrage insipide, ils le révoltent par une préface orgueilleuse. Pour moi, et ce n'est peut-être que par un amour-propre plus raffiné, je reconnois de bonne foi que ma piece a mérité son sort. On pourra me demander pourquoi je la fais imprimer, puisque je conviens qu'elle n'est pas bonne. J'avoueraï naturellement que j'ai cru qu'il y avoit des endroits qui pourroient ne pas déplaire à la lecture. Après tout, le public sait très bien qu'il n'est pas condamné à lire tout ce que l'on imprime.»

La tragédie d'Aménophis, en cinq actes, jouée en 1752, n'eut que trois représentations. Le plan en est tres compliqué, et le style fort inégal. Le dénouement a été reproduit plus heureusement dans l'Hypermnestre de Lemierre.

La seconde tragédie de Saurin, Spartacus, eut beaucoup de succès, et le dut sur-tout au caractere noble et soutenu qu'y déploie le héros de la piece. Corneille dans Nicomede, Racine dans Mithridate, Crébillon dans Rhadamiste et Zénobie, avoient chacun exprimé d'une maniere différente, la haine qu'inspiroient les Romains aux peuples prêts à

subir leur joug; Saurin voulut peindre les Romains vaincus par un chef de révoltés et sur le point d'être exterminés par un gladiateur. Mais ce gladiateur n'est pas, comme dans l'histoire, un esclave; c'est le fils d'Arioviste, élevé dans la grandeur, formé à la vertu, et le vengeur du genre humain. N'étoit-il pas plus naturel et en même temps plus théâtral, qu'un homme nourri dans la condition d'esclave eût vengé la nature outragée par l'esclavage?

L'académicien Gaillard veut justifier Saurin de ce que Crassus propose à Spartacus, avant sa défaite la dignité de sénateur. La Harpe répond qu'en aucun temps les Romains n'ont pu faire une telle proposition à un général ennemi, et que c'est donner un démenti trop formel à l'histoire.

Voltaire trouvoit dans cette tragédie un grand nombre de vers frappés sur l'enclume du grand Corneille. On en jugera par ce beau récit d'Emilie qui, malgré quelques invraisemblances, a de la noblesse et de l'effet, à la lecture comme à la représentation.

Pour la premiere fois j'assistois à ces jeux  
Où le sang prodigué de tant de malheureux  
Coule pour le plaisir d'une foule inhumaine;  
Mes yeux avec horreur se portoient sur l'arene;  
D'affreux cris de douleur, de sourds gémissements,  
Se mêloient à la joie, aux applaudissements.  
Un Cimbre, dont le front respirant la menace,



D'une large blessure offroit l'horrible trace,  
 De deux braves Gaulois avoit ouvert le flanc :  
 Il les fouloit aux pieds, il nageoit dans le sang,  
 Lorsque, pour le malheur et l'opprobre de Rome,  
 Sur l'arene soudain on vit paroître un homme  
 Dont la stature noble et la mâle beauté  
 Allioit la jeunesse avec la majesté.  
 Cet homme avec dédain sur l'arene se couche ;  
 Il garde en frémissant un silence farouche :  
 On voit des pleurs de rage échapper de ses yeux.  
 Plein d'un brutal orgueil, le Cimbre audacieux  
 Prend ce noble dédain pour amour de la vie ;  
 Le frappe... Celui-ci s'élance avec furie,  
 Et présentant le fer à ses yeux effrayés,  
 De deux horribles coups il l'étend à ses pieds.  
 Tout le peuple à grands cris applaudit sa victoire.  
 Cet homme alors s'avance, indigné de sa gloire (1) :  
 « Peuple romain, dit-il, vous, consuls et sénat,  
 « Qui me voyez frémir de ce honteux combat ;  
 « C'est une gloire à vous bien grande, bien insigne,  
 « Que d'exposer ainsi sur une arene indigne  
 « Le fils d'Ariviste à vos gladiateurs !

---

(1) « Il n'y a point, dit La Harpe, d'expression plus belle que celle-ci, *indigné de sa gloire*. Ce n'est pas une recherche forcée ; c'est la plus grande force de sens et d'idée ; c'est resserrer en deux mots ce qui pourroit fournir dix à douze beaux vers ; c'est vraiment du sublime de pensée et d'expression. » ( Cours de Littérature, t. XI, p. 269. )

« Etouffez dans mon sang ma honte et mes fureurs,  
 « Votre opprobre et le mien, ou j'atteste le Tibre,  
 « Que si Spartacus vit et se voit jamais libre,  
 « Des flots de sang romain pourrout seuls effacer  
 « La honte de celui que je viens de verser. »

Après avoir excité l'admiration dans Spartacus, Saurin essaya d'inspirer l'intérêt dans Blanche et Guiscard, sujet plus romanesque que théâtral, tiré originairement d'un épisode de Gilblas, intitulé : *le Mariage par vengeance*. Dans cette pièce, les évènements se succèdent avec trop de rapidité, et les invraisemblances y sont multipliées. La situation de Blanche rappelle un peu celle de Pauline et d'Alzire ; mais la première blesse toutes les convenances, en recevant un billet de son amant le jour même de son mariage. Pauline, au contraire, refuse de voir Sévere, quoique son pere le lui ordonne ; et Alzire, qui revoit Zamore par hasard, ne consent à le revoir une seconde fois, que pour assurer sa fuite. (1)

On a retenu plusieurs vers de la tragédie de Blanche :

Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille !

Long-temps on aime encore en rougissant d'aimer.

---

(1) Répertoire du Théâtre français, t. IV.

Blanche s'écrie, lorsqu'elle croit son amante infidèle :

Guiscard est donc semblable au reste des mortels !

Dans l'entretien qu'elle a avec lui, au moment qu'elle vient de donner sa foi à un autre, il lui propose de recourir au divorce; elle lui répond :

La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

Que de femmes ont été, de nos jours, moins scrupuleuses que Blanche !

La petite comédie des Mœurs du Temps est marquée au coin de l'esprit et du talent d'observation. Le dialogue en est franc et naturel, les caractères en sont vrais et finement tracés. Parmi les traits saillants qu'elle renferme, nous avons remarqué celui-ci :

La Comtesse, étant à sa toilette, cause avec sa soubrette, qui lui dit que sa rivale est charmante. — *Charmante?... Donnez-moi d'autre rouge : celui-là est pâle comme la mort.*

Saurin est jusqu'à présent le seul auteur dramatique qui ait réussi à-la-fois dans la tragédie, la comédie, et le drame.

Son Bèverlei est imité du Joueur anglois d'Edouard Moore. Regnard n'a peint dans le Joueur que les ridicules de la passion du jeu; Saurin en a considéré les finesses. On a trouvé que Bèverlei passe la mesure en levant le couteau sur son

enfant. Quant à madame Bèverlei, elle paroît trop résignée dans son malheur, et ne fait pas à son mari le moindre reproche sur ses dérèglements et la misère qui en est la suite. Enfin elle possède encore des diamants, quand elle n'a plus de meubles. Toutes ces inconvenances, choquantes à la lecture, disparaissent à la représentation, où le cœur est trop ému pour laisser à l'esprit le temps de les apercevoir.

Condorcet, successeur de Saurin à l'académie françoise, a essayé, dans son discours de réception, de réhabiliter le genre du drame.

On ne peut s'empêcher de convenir que les mauvais drames, dont notre théâtre est accablé, n'ont que trop accredité le mépris où ce genre est tombé parmi nous. C'est ce qui faisoit dire à l'abbé de Voisenon : « Toutes les fois que j'assisté a la représentation d'un drame, je crois voir les valets de Melpomene qui s'entretiennent, en attendant que leur maîtresse revienne. »

Le drame tel que l'ont conçu Marmontel et Condorcet, et tel que Saurin l'a traité dans Bèverlei, est diamétralement opposé à ces drames bâtards qui épouvantent l'homme de goût, et que la foule dévore avec avidité. Les écrivains dont nous venons de parler, en accordant la supériorité à la tragédie pour la difficulté du genre et l'élevation des pensées, découvrent dans le drame une nature plus

rapprochée de la nôtre, un but moral mieux senti, et des effets plus dramatiques.

Selon Condorcet, c'est dans la nature de la tragédie et du drame qu'il faut chercher le caractère distinctif de ces deux genres. « Celui de la tragédie dit-il, est d'arracher l'homme à lui-même, pour l'occuper des grands intérêts de l'humanité, pour réveiller en lui l'enthousiasme du courage, de la liberté, de la vertu, et, par cette diversion heureuse, chasser de son cœur les foiblesses de l'intérêt personnel et les petites passions qu'il enfante.

« Le drame, au contraire, me rapproche de moi-même, me présente le tableau des malheurs où mes passions peuvent me plonger. Il doit me montrer, par des exemples pris dans la classe de mes égaux, ce que j'ai à craindre de la méchanceté humaine ou de ma propre foiblesse. Il me fait sentir quels sont mes devoirs dans des circonstances difficiles, la conduite que prescrit la raison, les sacrifices qu'exige la vertu, et les dédommagements qu'elle promet. Ici, la leçon est plus directe, peut-être plus utile; mais elle cessera de l'être si le poète n'attaque pas un de ces vices répandus dans la société, que la loi est forcée de laisser impunis, que l'opinion publique semble trop épargner, et contre lesquels la censure du théâtre est un remède à-la-fois efficace et nécessaire. En s'écartant de ces règles, il manque son but; il ne fait, au lieu d'un drame, qu'une tragédie sans grandeur et sans noblesse. »

Nous venons d'entendre le littérateur profond, écoutons maintenant l'écrivain éloquent et sensible. Voici comment Marmontel s'explique sur Bèverlei.

« C'est faire injure au cœur humain, et méconnoître la nature, que de croire qu'elle ait besoin de titres pour nous émouvoir et nous attendrir. Les noms sacrés d'ami, de père, d'époux, d'amant, de fils, de mère, d'homme enfin, voilà les qualités pathétiques; leurs droits ne se prescriront jamais. Qu'importe quel est le rang, le nom, la naissance du malheureux que sa complaisance pour d'indignes amis et la séduction de l'exemple ont engagé dans les pièges du jeu, qui a ruiné sa fortune et son honneur, et qui gémit dans les prisons, dévoré de remords et de honte? Si vous demandez quel il est, je réponds: Il fut homme de bien, et, pour son supplice, il est époux et père. Sa femme, qu'il aime et dont il est aimé, languit réduite à l'extrême indigence, et ne peut donner que des larmes à ses enfants, qui demandent du pain. Cherchez dans l'histoire des héros une situation plus touchante; et au moment où ce malheureux s'empoisonne, au moment où après s'être empoisonné, il apprend que le ciel venoit à son secours, dans ce moment douloureux et terrible, où à l'horreur de mourir se joint le regret d'avoir pu vivre heureux, dites-moi ce qui manque à ce sujet pour être digne de la tragédie? Le merveilleux, me direz-vous? Eh! ne le

voyez-vous pas ce merveilleux dans le passage rapide de l'honneur à l'opprobre , de l'innocence au crime , du doux repos au désespoir, en un mot, dans l'excès du malheur attiré par une foiblesse. »

Saurin a publié quelques poésies fugitives. Ses épîtres morales respirent une mélancolie profonde. La pensée de la mort affectoit vivement son ame , sur-tout quand il songeoit au malheur de survivre à ses amis. Dans sa jeunesse, il avoit été lié avec Helvétius ; il le fut depuis avec d'autres philosophes, et même avec Voltaire, qui ne le regardoit pas comme un rival fort dangereux. (1)

Reçu à l'académie françoise en 1761, Saurin mourut à Paris, le 17 novembre 1781, à l'âge de 76 ans.

F. FAYOLLE.

---

(1) Voyez les lettres de Voltaire à Saurin, dans les Oeuvres complètes de Saurin, 2 vol. in-8°, 1782, t. I, p. 175 et suivantes. La lettre sur Aménophis est un persiflage continué.

SPARTACUS,  
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

20 février 1760.

SAURIN.

I

## ACTEURS.

SPARTACUS.  
CRASSUS, consul.  
EMILIE, fille du consul.  
MESSALA, envoyé du consul.  
NORICUS, chef d'un corps de Gaulois.  
ALBIN, officier de Spartacus.  
SUNNON, confident de Crassus.  
SABINE, confidente d'Emilie.  
UN TRIBUN de Spartacus.  
UN TRIBUN de Crassus.  
GARDES.

La scene est dans le camp de Spartacus.

# SPARTACUS,

## TRAGÉDIE.

### ACTE PREMIER.

#### SCENE PREMIERE.

NORICUS, SUNNON.

NORICUS.

OUI, Sunnon, en secret démentant sa fierté,  
Rome aux Insubriens offre la liberté.  
Mais, quoiqu'à Spartacus à regret j'obéisse,  
Ne crois pas qu'un moment cette offre m'éblouisse :  
Je le hais ; mais je hais encor plus les Romains.  
D'un sang pour moi trop cher ils ont souillé leurs  
mains.

Les cruels sur un fils, mon unique espérance,  
N'ont pas rougi de prendre une lâche vengeance.

SUNNON.

Je plains ce fils si cher que vous avez perdu.  
Mais, pour être vengé, vous sera-t-il rendu ?  
Chef d'un corps de Gaulois, prince de l'Insubrie,  
Leur liberté, seigneur, celle de la patrie,  
Est-il pour Noricus un intérêt égal ?

NORICUS.

Tu vois que, des Romains aussi craint qu'Annibal,

Spartacus s'est couvert d'une immortelle gloire ;  
 Que, cinq fois couronné des mains de la victoire,  
 Son bras des légions a moissonné la fleur,  
 Et que, rien n'arrêtant sa rapide valeur,  
 Il promet que bientôt au pied du Capitole  
 Nos drapeaux arborés...

SUNNON.

Espérance frivole !

Rome, dont le colosse embrasse l'univers,  
 Ecrasera l'esclave échappé de ses fers :  
 Quelque gloire d'abord que le sort lui destine,  
 De succès en succès il marche à sa ruine ;  
 La victoire l'épuise en le favorisant :  
 Oui, sans se réparer toujours s'affoiblissant,  
 Ses lauriers, sous lesquels il faudra qu'il succombe,  
 Sont un vain ornement qu'il prépare à sa tombe.  
 Ah ! pour s'unir à vous par un secret traité,  
 Lorsque Rome à vos vœux offre la liberté...

NORICUS.

Spartacus a ma foi, mon honneur est son gage :  
 Il faut tout bien peser au moment qu'on s'engage ;  
 Mais lorsqu'en un parti, Sunnon, l'on s'est jeté,  
 Regarder en arrière est une lâcheté :  
 On ne peut plus dès-lors l'abandonner sans blâme ;  
 Qui le quitte est léger, qui le trahit infâme.  
 Du pouvoir des Romains tu parois effrayé :  
 De cent peuples rivaux ce colosse étayé,  
 S'il n'a plus leur appui, si leur bras nous seconde,  
 Va bientôt de sa chute épouvanter le monde :  
 Déjà, dans notre camp, et sous nos étendarts,  
 Au cri de la victoire on voit de toutes parts  
 Accourir le Gantois, le Toscan, le Samnite,  
 De leur jeunesse enfin toute la brave élite.  
 Ah ! réunissons-nous, et le joug est brisé :  
 Pour nous assujettir Rome a tout divisé ;  
 De son ambition instruments et victimes,

Notre fureur jalouse a creusé nos abîmes ;  
 Mais, grâce à Spartacus, nos yeux se sont ouverts :  
 Et lorsque l'Italie, en secouant ses fers,  
 Leve un front menaçant, et que sous ce grand homme  
 Nos drapeaux réunis déjà marchent à Rome,  
 Tu veux que, rendant vains tant de nobles travaux,  
 Aux bourreaux de mon fils je vende ce héros !

SUNNON.

Non ; mais avec chagrin je vois votre fortune  
 Suivre le sort douteux de la cause commune,  
 Et que pour un esclave, un rebelle...

NORICUS.

Laissons

La haine des Romains lui prodiguer ces noms.  
 De quel droit, à quel titre ont-ils été ses maîtres ?  
 Fils d'un chef des Germains, né d'illustres ancêtres,  
 Et parmi ses aïeux comptant même des rois,  
 Aux Sueves un jour il eût donné des lois.  
 Les Romains en brigands fondent sur sa patrie ;  
 Son pere Arioviste est privé de la vie ;  
 On enleve la mere et le fils au berceau ;  
 Ermengarde eût suivi son époux au tombeau ;  
 Femme par la tendresse, héros par le courage,  
 Elle vit pour son fils, triste et précieux gage,  
 Qui, nourri par sa mere, élevé sur son sein,  
 Y suce avec le lait l'horreur du nom romain.  
 Il croit, et de son front l'auguste caractère,  
 Démentant de son sort la bassesse étrangere,  
 Le distingua bientôt du reste des mortels.  
 Tu connois des Romains les passe-temps cruels,  
 Ce spectacle de sang et ces combats atroces,  
 Où ce peuple vauté repait ses yeux féroces,  
 Excite de la voix le triste combattant,  
 Le regarde tomber, l'observe palpitant,  
 Veut qu'à lui plaire encore il mette son étude,  
 Et garde en expirant une noble attitude.

A ces honteux combats Spartacus destiné  
 Rappelle en rougissant le sang dont il est né,  
 Et de ses compagnons élevant le courage,  
 Les excite à verser, pour un plus noble usage,  
 Ce sang qu'ils prodiguoient dans un vil champ  
 d'honneur;  
 Ils le prennent pour chef: ses succès, sa valeur,  
 La haine des Romains en tous les lieux semée,  
 Bientôt à Spartacus enfantent une armée;  
 Il la forme, et toujours combattant à propos,  
 Les esclaves sous lui deviennent des héros.

SUNNON.

Mais a-t-il bien pour but la liberté publique?  
 La vertu n'est souvent qu'un masque politique;  
 Souvent d'un beau dehors l'ambitieux paré  
 Cache l'ardent désir dont il est dévoré.  
 Il protégeoit le foible, il a vengé le crime;  
 Mais à peine il peut tout que lui-même il opprime.  
 De Spartacus, seigneur, j'ignore les desseins;  
 (Eh! qui peut pénétrer dans le cœur des humains?)  
 Mais cette liberté qu'il veut rendre à la terre,  
 (Que ce soit le prétexte ou l'objet de la guerre,)  
 Rome vous l'offre sûre.

NORICUS.

Au prix de mon honneur:  
 D'ailleurs, que m'offre-t-elle? un appât suborneur.  
 Oui, tant que son pouvoir n'aura point d'équilibre,  
 Par elle un peuple en vain seroit déclaré libre.  
 Ainsi, pour s'acquérir un utile renom,  
 Rome aux Grecs assemblés fit présent d'un vain nom.

SUNNON.

Spartacus cependant ici commande en maître,  
 Et cette liberté qui par lui doit renaitre  
 Jusqu'ici dans ses mains a mis tout le pouvoir.

NORICUS.

Ah! de le partager j'avois conçu l'espoir;

Je vois en frémissant que lui seul en dispose,  
 Et toutefois, Sunnon, sa grande ame m'impose;  
 On diroit qu'il est né pour n'avoir point d'égal.  
 Par notre libre choix reconnu général,  
 Il semble avoir sur tous un naturel empire:  
 Mon cœur plein de dépit le respecte et l'admire.  
 Je te confesse encor, mais non pas sans rougir,  
 Que ce dépit jaloux qui me le fait haïr  
 En secret dans mon cœur combat avec puissance  
 Mes nobles sentiments et même les balance:  
 Qu'enfin... Mais les Romains me sont trop en hor-  
 reur:

C'est ma haine pour eux, c'est ma juste fureur,  
 Qui contre Spartacus aigrit mon cœur encore.  
 Il sait de me venger que la soif me devore,  
 Qu'au tombeau de mon fils ma douleur a juré  
 Une guerre implacable à ce peuple abhorré;  
 Et, loin d'être comme eux inflexible et barbare,  
 Du sang de ces cruels Spartacus est avare:  
 Il n'a pour les vaincus que de l'humanité.  
 Tu l'as vu, de Tarente épargnant la cité,  
 Arrêter du soldat les fureurs légitimes,  
 Et de nos bras sanglants arracher nos victimes.

SUNNON.

On dit qu'en cette ville une jeune beauté  
 En secret dans ses fers le tenoit arrêté.

NORICUS.

Quelle honte pour lui, c'étoit une Romaine.  
 Un plus noble intérêt cause aujourd'hui sa peine:  
 Il tremble pour l'objet respectable et chéri  
 Dont le sein le forma, dont le lait l'a nourri.  
 Les Romains en secret ont ménagé des traitres;  
 D'Ermengarde par eux ils se sont rendus maîtres:  
 Hier en diligence il fit partir Albin  
 Chargé de leur offrir un immense butin  
 Avec tous les captifs qu'ont faits sur eux nos armes:



Mais il n'en a pas moins les plus vives alarmes ;  
Il connoit les Romains, il sait... Mais le voici :  
Du plus sombre chagrin son front est obscurci.

## SCENE II.

## SPARTACUS, NORICUS.

SPARTACUS.

Albin ne revient point ! affreuse incertitude !  
Je succombe au tourment de mon inquiétude,  
Je n'y puis résister, et tremble d'en sortir.

NORICUS.

A vos offres, seigneur, Rome doit consentir ;  
L'avantage est immense et vaut une victoire.

SPARTACUS.

Non... le ciel a marqué ce terme à notre gloire :  
Rome le sait trop bien ; une mere est d'un prix  
A qui tout intérêt doit céder dans un fils.  
Et quelle mere, hélas ! Avec quelle constance,  
Avec quelle tendresse, élevant mon enfance,  
Elle sut m'inspirer, par des soins assidus,  
La haine des tyrans et l'amour des vertus !

NORICUS.

Si Spartacus pour Rome eût été plus sévère,  
Elle respecteroit aujourd'hui votre mere.  
La guerre est une loi de sang et de rigueur :  
Il falloit à la rage opposer la terreur,  
Et rendre sans pitié victime pour victime.

SPARTACUS.

Mon bras, qui sait combattre et que l'honneur anime,  
Ne sait point égorgier des vaincus de sang-froid.  
Si la guerre autorise un si terrible droit,  
Contre lui dans mon cœur l'humanité réclame,  
J'en respecte la voix. Dieux ! proscrivez la trame

Du féroce mortel, de l'indigne guerrier,  
Qui souille la victoire et flétrit son laurier.  
Faut-il donc aggraver les malheurs de la terre ?  
Eh ! n'est-ce pas un mal assez grand que la guerre ?  
Vous m'accusez, ami, d'en adoucir les lois ;  
Et peut-être trop loin j'en ai poussé les droits :  
Oui, par nous sans pitié Tarente saccagée...

NORICUS.

Tarente au sang des siens fut malgré vous plongée.  
Irrité d'un assaut sans espoir soutenu,  
Le soldat en fureur n'étoit plus retenu :  
Elle poussa trop loin sa résistance vaine...

SPARTACUS.

Nous fûmes inhumains, et j'en porte la peine.  
Dans cette ville en proie à toutes nos fureurs,  
Dans le sein du tumulte, au milieu des horreurs,  
Une jeune Romaine... O ciel ! quelle foiblesse !  
Spartacus ! un soldat !

NORICUS.

Quel souvenir vous presse !  
De cet objet fatal à jamais séparé...

SPARTACUS.

Il n'est que trop présent à mon cœur égaré ;  
J'en rougis : mais tremblant sur le sort de ma mere  
Je ne puis écarter une image trop chere.  
Jusque dans les combats l'amour me vient chercher,  
Il pese sur le trait que je veux arracher.

NORICUS.

Ainsi pour vous Tarente est une autre Capoue !

SPARTACUS.

Non... N'appréhendez pas que ma fortune échoue  
A ce honteux écueil des succès d'Annibal :  
Non, je triompherai de cet amour fatal :  
Les grands cœurs ne sont faits que pour aimer la  
gloire.  
Qu'un vil mortel renonce à vivre en la mémoire,

Pour ramper ici-bas quelques instants de plus ;  
 Que, mourant consommé de regrets superflus,  
 Jusqu'au bout inutile au monde, à sa patrie,  
 Il perde également et sa mort et sa vie :  
 Si la vie en effet n'est qu'un rapide instant,  
 Employons-la du moins à le rendre éclatant,  
 Faisons-en une époque utile et mémorable ;  
 Laissons à l'univers un monument durable  
 Que la vertu consacre aux siècles à venir.  
 La gloire des Romains fut de tout envahir :  
 Sur un titre plus beau que le nôtre se fonde,  
 Soyons les bienfaiteurs, non les tyrans du monde.  
 Voilà l'ambition, voilà le grand dessein  
 Que ma mere conquit, qu'elle mit dans mon sein...

NORICUS.

Vous allez des Romains entendre la réponse,  
 Votre envoyé paroît.

## SCENE III.

SPARTACUS, NORICUS, ALBIN, tenant  
 un poignard.

SPARTACUS.

Je frémis... Que m'annonce  
 Sa douleur... ce poignard ?

ALBIN.

Je tremble de parler :  
 Ah ! de quel coup, seigneur, je vais vous accabler !

SPARTACUS.

Ma mere...

ALBIN.

Elle n'est plus.

SPARTACUS, après un silence.

Ils ont tranché sa vie !

Ces monstres...

ALBIN.

Connoissez toute leur barbarie.

SPARTACUS.

Eh bien ?

ALBIN.

A mes discours, à vos offres, seigneur,  
 D'un refus outrageant opposant la hauteur,  
 Ils ont à votre mere annoncé le supplice.  
 Si, pour elle et pour vous fléchissant leur justice,  
 Elle ne se hâtoit de désarmer vos mains.

SPARTACUS.

Et voilà ce que sont aujourd'hui les Romains !

ALBIN.

On presse votre mere : elle, sans se confondre :  
 Je ne tarderai pas, dit-elle, à vous répondre.  
 A ces mots, d'un poignard que receloit son sein...

SPARTACUS.

Dieux !

ALBIN.

Elle s'en saisit : on accourt, mais en vain ;  
 Sa main, tout à-la-fois généreuse et cruelle,  
 Le plonge dans son flanc : je suis libre, dit-elle,  
 Tyrans ; qui sait mourir brave votre pouvoir.  
 Dis à mon fils, Albin, ce que tu viens de voir ;  
 Porte-lui ce poignard, et, si je lui fus chere,  
 Que l'univers soit libre, et qu'il venge sa mere.

SPARTACUS.

Oui je la vengerai : vous périrez, tyrans !  
 J'en jure sur ce fer... Mânes chers et sanglants...

## SCENE IV.

SPARTACUS, NORICUS, ALBIN, SUNNON  
UN TRIBUN.

LE TRIBUN.

La fille du consul est en votre puissance,  
Seigneur.

SPARTACUS.

Que dites-vous ? ô justice ! ô vengeance !

LE TRIBUN.

Il l'envoyoit à Rome : elle étoit sur un char,  
Que de deux légions entouroit le rempart :  
Soudain nous paroissions, et d'un cri de menace  
Défiant les Romains, qui se serrent, font face,  
De toutes parts on perce, on enfonce leurs rangs :  
Bientôt au pied du char tous les chefs expirants  
Ont laissé dans nos mains une si belle proie.

NORICUS.

Ah ! c'est le ciel vengeur, seigneur, qui nous l'envoie.  
Votre mere et mon fils vous demandent son sang ;  
Et sans respect pour l'âge, ou le sexe, ou le rang,  
Il faut...

SPARTACUS.

Oui, je le veux ; oui... la douleur m'égare :  
Les Romains m'ont appris à devenir barbare.

NORICUS.

Ah ! songez...

SPARTACUS.

Il suffit : qu'on me laisse. Mon cœur  
Ne peut dans ce moment que sentir sa douleur.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ÉMILIE, SABINE.

SABINE.

EM ! qui ne frémiroit du sort qu'on nous prépare,  
Madame ? Spartacus fut toujours un barbare,  
Et le sang de sa mere irritant sa fureur...

ÉMILIE.

Ah ! que dis-tu, Sabine ? et quelle est ton erreur !  
Spartacus un barbare ! Avengles que nous sommes !  
Notre haine souvent juge ainsi les grands hommes ;  
De nos propres couleurs nous chargeons leurs por-  
traits,

Et les défigurons en leur prêtant nos traits.

Ah ! que, pour le repos de la triste Emilie,

N'est-il tel en effet que Rome le publie !

Ah ! de l'humanité méconnoissant les droits,

Et pour toutes vertus n'offrant que des exploits,

Que ne ressemble-t-il aux héros du vulgaire,

Qu'on admire et qu'on craint, qu'on hait et qu'on  
révere !

Il eût pu, d'Alexandre émule fortuné,

Remplissant l'univers, et s'y trouvant borné,

Sous son bras triomphant voir la terre asservie.

Tout conquérir enfin... hors le cœur d'Emilie.

SABINE.

Votre cœur ! Quoi , madame ! il se pourroit...

ÉMILIE.

Apprends

Un secret à ta foi dérobé trop long-temps :  
J'aurois voulu pouvoir le cacher à moi-même.

SABINE.

Le puis-je croire ? ô ciel ! ma surprise est extrême !  
Spartacus...

ÉMILIE.

Apprends donc à le connoître mieux.

Sache que des mortels le plus semblable aux dieux ,  
C'est celui dont pour nous tu crains la barbarie ;  
Sache qu'il a sauvé mon honneur et ma vie.  
Te dirai-je encor plus ? Sans savoir qui je suis ,  
Il m'aime.

SABINE.

Et voilà donc d'où naissoient vos ennuis ?

Rien ne sembloit troubler une si belle vie.

Votre mère, à Crassus secrettement unie,

Venoit de voir enfin cet hymen déclaré :

J'admirois que, passant d'un état ignoré

Dans un rang qui manquoit aux vertus d'Emilie

En un sombre chagrin toujours ensevelie,

Vous eussiez paru voir d'un œil indifférent

L'éclat de la grandeur joint à celui du sang.

ÉMILIE.

D'un sentiment profond, ah ! que l'ame occupée,

De cet éclat trompeur, Sabine, est peu frappée !

Que sont tous ces faux biens pour un sensible cœur ?

Un vain fantôme, hélas ! revêtu de splendeur,

Qui, brillant aux regards de la foule éblouie,

D'un malheureux souvent fait un objet d'envie.

SABINE.

Mais comment Spartacus...

ÉMILIE.

Une action d'éclat,

Qui surprit à la fois le peuple et le sénat,  
M'imprima pour toujours ses traits dans la mé-  
moire.

Rome de Lucullus célébroit la victoire :  
Pour la première fois j'assistois à ces jeux  
Où le sang prodigué de tant de malheureux  
Coule pour le plaisir d'une foule inhumaine.  
Mes yeux avec horreur se portoient sur l'arène ;  
D'affreux cris de douleur, de sourds gémissements,  
Se mêloient à la joie aux applaudissements.  
Un Cimbre, dont le front, respirant la menace,  
D'une large blessure offroit l'horrible trace,  
De deux braves Gaulois avoit ouvert le flanc :  
Il les fouloit aux pieds, il nageoit dans le sang ;  
Lorsque, pour le malheur et l'opprobre de Rome,  
Sur l'arène soudain on vit paroître un homme  
Dont la stature noble et la mâle beauté  
Allioient la jeunesse avec la majesté :  
Cet homme avec dédain sur l'arène se couche ;  
Il garde en frémissant un silence farouche ;  
On voit des pleurs de rage échapper de ses yeux ;  
Plein d'un brutal orgueil, le Cimbre audacieux  
Prend ce noble dédain pour amour de la vie,  
Le frappe... Celui-ci s'élançe avec furie,  
Et, présentant le fer à ses yeux effrayés,  
De deux horribles coups il l'étend à ses pieds.  
Tout le peuple à grands cris applaudit sa victoire.  
Cet homme alors s'avance, indigné de sa gloire.  
« Peuple Romain, dit-il, vous, consuls, et Sénat,  
« Qui me voyez frémir de ce honteux combat,  
« C'est une gloire à vous bien grande, bien insigne,  
« Que d'exposer ainsi, sur une arène indigne,  
« Le sang d'Arioviste à vos gladiateurs !

« Etonifiez dans mon sang ma honte et mes fureurs,  
 « Votre opprobre et le mien ; ou j'atteste le Tibre  
 « Que si Spartacus vit , et se voit jamais libre,  
 « Des flots de sang romain pourront seuls effacer  
 « La tache de celui que je viens de verser. »  
 Sabine, il a trop bien acquitté sa promesse ;  
 Mais je vois que pour lui ce récit t'intéresse.

SABINE.

De mes yeux attendris il arrache des pleurs.  
 Mais votre cœur dès-lors sensible à ses malheurs...

ÉMILIE.

D'une vive pitié je me sentis émue :  
 Depuis en sa faveur mon ame prévenue  
 Avec tout l'univers admira ses hauts faits ;  
 Mais de mon cœur encor rien ne trouboit la paix ;  
 Tarente en fut l'écueil , Tarente infortunée ,  
 Aux flammes, au pillage, au meurtre abandonnée :  
 Jour affreux , du soleil à regret éclairé ,  
 Où ce que les humains ont de plus révééré  
 Du vainqueur insolent éprouva la furie ;  
 Où la licence jointe avec la barbarie  
 De sang et de forfaits inonda nos remparts !  
 Au temple de Vesta , femmes , enfants , vieillards ,  
 Sous la garde des dieux avoient mis leur foiblesse.  
 Prosternée à l'autel j'implorois la déesse.  
 Soudain un bruit terrible et d'effroyables cris  
 Font retentir la voûte et glacent les esprits :  
 On a forcé le temple, et fondant sur leur proie,  
 Les yeux étincelants d'une barbare joie,  
 Des cruels... Ecartons ce funeste tableau :  
 Pour asile l'honneur n'avoit que le tombeau ;  
 Et les cheveux épars , la gorge demi-nue,  
 De Vesta d'une main embrassant la statue,  
 De l'autre sur mon sein appuyant un poignard,  
 Je m'adressois au ciel par un dernier regard,  
 Quand Spartacus parut comme un dieu secourable...

SABINE.

Je respire.

ÉMILIE.

Ah ! combien , dans ce jour effroyable ,  
 Sa pitié, sa vertu sauva de malheureux !  
 A quels périls, Sabine, il s'exposa pour eux !  
 Le soldat, enivré de sang et de furie,  
 Levoit sur lui le fer, et menaçoit sa vie :  
 Eh ! que pour secourir la triste humanité  
 Il est beau de montrer cette intrépidité,  
 De ses fiers oppresseurs trop souvent le partage !  
 C'est ce qu'en Spartacus j'admire davantage :  
 De tous les temps il fut d'illustres conquérants ,  
 Qui de sang altérés, moins guerriers que brigands,  
 Pour le malheur du monde ont recherché la gloire.  
 Parmi tant de héros trop vantés dans l'histoire,  
 A peine en est-il un qui soit, par sa bonté,  
 Digne d'être transmis à la postérité ;  
 Ivres de la victoire, injustes, sanguinaires,  
 Ils ont tous oublié que les hommes sont freres.

SABINE.

De Spartacus, madame, admirez les vertus ;  
 Vous lui devez beaucoup, mais vous vous devez plus :  
 C'est trop que de l'aimer, et si j'ose le dire...

ÉMILIE.

Sabine, on est bien pres d'aimer ce qu'on admire.  
 Un grand homme eut toujours des droits sur notre  
 cœur,  
 Soit qu'à notre foiblesse il offre un protecteur,  
 Ou soit que la conquête illustre la victoire,  
 Et qu'aimer un héros ce soit aimer la gloire.

SABINE.

Ah ! songez qu'Emilie est fille de Crassus.

ÉMILIE.

Je l'ignorois encor quand je vis Spartacus.  
 Mais au sang dont je sors le sien ne fait pas honte ;

Non pourtant que l'amour lâchement me surmonte...

SABINE.

Mais devant votre pere on porte les faisceaux,  
Crassus est un consul.

ÉMILIE.

Spartacus un héros.

SABINE.

Mais il fut notre esclave, et quoiqu'on le renomme...

ÉMILIE.

Va, dès long-temps l'esclave a fait place au grand  
homme.

Il naquit libre, et ceux dont il reçut le sang  
Toujours chez les Germains tinrent le premier rang ;  
Mais de lui-même enfin empruntant tout son lustre,  
N'eût il pas en effet une origine illustre ?  
Fût-il formé d'un sang que l'orgueil nomme abject,  
Il en seroit plus grand, plus digne de respect,  
Puisqu'il fait éclater la généreuse audace  
De ces premiers héros fondateurs de leur race,  
Et dont les descendants, de mollesse abattus,  
Trop souvent en orgueil remplacent les vertus.

SABINE.

Mais...

ÉMILIE.

Qui pensoit qu'on dût redouter sa vengeance,  
Quand le poids du malheur, accablant son enfance,  
Interdisoit l'essor à ses puissants destins ?  
Mais Spartacus est né pour apprendre aux humains  
Ce que peut un mortel en qui le ciel allie  
La force du courage à celle du génie :  
Que l'on naisse monarque, esclave, ou citoyen,  
C'est l'ouvrage du sort ; un grand homme est le sien

SABINE.

Et vous louez le bras armé pour nous détruire ?  
Un ennemi de Rome !

ÉMILIE.

Elle-même l'admire ;

C'est l'homme le plus grand que le ciel pût former,  
Et peut-être Emilie est digne de l'aimer ;  
Mais je sais mon devoir, et tu dois me connoître :  
L'amour est mon tyran, mais il n'est pas mon maître,  
Sabine ; et jusqu'ici renfermé dans mon cœur,  
J'ai du moins dérobé sa flamme à mon vainqueur :  
Mais qu'il en coûte, hélas ! d'affliger ce qu'on aime !  
Je partis de Tarente, il s'éloigna lui-même.  
On m'apprit que j'étois la fille de Crassus .  
Que de raisons, hélas ! d'oublier Spartacus !  
D'un souvenir si cher toutefois possédée,  
Dans mon cœur en secret j'en nourrissois l'idée :  
Mais enfin me voilà sa captive aujourd'hui,  
Et mon nouvel état n'est pas connu de lui ;  
Dans son cœur étonné quels sentiments vont naître !  
Si mes traits, dans ce cœur mal conservés peut être...

SABINE.

Quelqu'un vient.

ÉMILIE.

C'est lui-même : un sombre et fier chagrin  
Obscurcit de son front l'air anguste et serein ;  
Un nuage s'y mêle aux rayons de sa gloire.

## SCENE II.

SPARTACUS, ÉMILIE, SABINE.

SPARTACUS, d'un air triste et fier, sans regarder Emilie.  
Je viens vous rassurer, madame ; je dois croire  
Qu'après l'exemple affreux qu'ont donné les Ro-  
mains,  
La fille du consul tombée entre nos mains

Doit craindre...

ÉMILIE.

Spartacus, s'il ne faut que ma vie,  
Vous pouvez...

SPARTACUS.

Quelle voix ! et quels traits... ! Emilie !  
Est-ce un songe, madame ? En croirai-je mes yeux ?  
La fille de Crassus, vous Emilie ! ô dieux !

ÉMILIE.

Oui, c'est moi qui par vous secourne à Tarente,  
Dans mon état obscur peut-être plus contente,  
Du sang dont je suis née ignorois la splendeur.

SPARTACUS.

Ah ! ce sang odieux manquoit à mon malheur.  
A se percer le sein Rome a forcé ma mere ;  
Crassus est son consul ! Crassus est votre pere .  
Ah ! parlez, hâtez-vous, éclaircissez mon cœur ;  
Ne dois-je désormais vous voir qu'avec horreur ?

ÉMILIE.

Absent de Rome alors, par cette barbarie  
Il n'auroit point souillé l'honneur de sa patrie :  
Crassus de votre mere a déploré le sort.

SPARTACUS.

Eh bien ! puisque j'en dois croire votre rapport,  
Puisque le ciel enfin veut que je vous revoie,  
Pour Spartacus encore il est donc quelque joie !  
Oui, je sens qu'à travers une nuit de douleur...  
Que dis-je ? quelle honte ! ô ciel ! et quelle horreur !  
Quoi ! ma mere n'est plus ! quoi ! son sang fume  
encore !

Et vous êtes Romaine, et mon cœur vous adore !  
Non, je vous dois haïr.

ÉMILIE.

Moi, qui de vos bienfaits,  
Moi, qui de vos vertus éprouvai les effets.

Dût sur moi Spartacus étendre sa vengeance,  
Il aura mon estime et ma reconnaissance.

SPARTACUS.

Qu'en me parlant ainsi vous me rendez confus !  
Ah ! madame, excusez...

ÉMILIE.

Spartacus, je fais plus ;  
Je vous plains.

SPARTACUS.

Vous voyez le trouble de mon ame,  
Ma mere, les Romains, et ma haine et ma flamme,  
Tout combat à la fois, tout déchire mon cœur.

ÉMILIE.

J'ai pris part à vos maux, je sens votre douleur ;  
Mais vous triompherez d'une vaine tendresse :  
Le grand homme n'est pas l'homme exempt de foiblesse,  
C'est celui qui la domte.

SPARTACUS.

Eh ! qu'il en coûte, hélas !  
Si votre cœur savoit quels efforts, quels combats ... !

ÉMILIE.

Ne parlons point du cœur d'une foible mortelle...  
Un héros ne doit point prendre l'exemple d'elle...  
Songez que vos projets, songez que mon devoir...

SPARTACUS.

Oui, je sais que le sort m'interdit tout espoir ;  
Qu'à jamais séparant mon destin et le vôtre,  
Le ciel ne voulut pas nous former l'un pour l'autre ;  
Que bientôt loin de vous, et peut-être haï...

ÉMILIE.

Si mon devoir l'exige, il est mal obéi ;  
Mon cœur n'embrasse point une vertu farouche :  
J'admire le héros, le bienfaiteur me touche ;  
Mais un devoir sacré m'attache à mon pays :

Ah! Spartacus, pourquoi sommes-nous ennemis ?

SPARTACUS.

Pourquoi dans Rome, hélas ! avez-vous pris naissance ?

ÉMILIE.

Je lui dois mon amour.

SPARTACUS.

Je lui dois ma vengeance ;

Ma mere attend de moi le sang de ses bourreaux :  
L'univers en attend le terme de ses maux.

ÉMILIE.

Mais je sais qu'envers vous député par mon pere,  
Messala doit venir, et peut-être... j'espere...

SPARTACUS.

Non, n'en espérez rien ; non, je vous tromperois :  
Non, jamais ces cruels n'auront de moi la paix ;  
Ils sont tous dévoués au serment qui me lie,  
Et ma juste fureur n'excepte qu'Emilie.

ÉMILIE.

Si Rome doit périr, vous n'exceptez en vain.

### SCENE III.

ÉMILIE, SPARTACUS, ALBIN, SABINE.

SPARTACUS.

Qui vous fait accourir ? Qu'annoncez-vous, Albin ?

ALBIN.

Madame, pardonnez, si ne pouvant me taire...

SPARTACUS.

Eh bien ?

ALBIN.

On veut, seigneur, que, vengeant votre mere,  
A ses mânes, à ceux du fils de Noricus,  
Vous fassiez immoler la fille de Crassus.

SPARTACUS.

Qu'entends-je ?

ALBIN.

Tous les chefs, qu'un même esprit anime,  
Viendront vous demander cette grande victime.

SPARTACUS.

Les lâches !

ÉMILIE.

Contentez, seigneur, ces furieux :  
La mort pour Emilie est un présent des cieux.

SPARTACUS.

Ne craignez rien, madame, entrez dans cette tente.  
Ils me verront : croyez que leur troupe insolente  
N'osera qu'en tremblant soutenir mon aspect,  
Et que tout rentrera bientôt dans le respect.  
Soyez sûre du moins que, tant que je respire,  
Contre vos jours en vain leur lâcheté conspire.

FIN DU SECOND ACTE.



## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE,  
UNE FOULE DE SOLDATS.

NORICUS.

DAIGNEZ leur pardonner un trop juste transport,  
Ils demandent vengeance.

SPARTACUS.

Ils méritent la mort.

Et ceux peut-être aussi qui prennent leur défense ;  
Qui , faits pour maintenir l'ordre et l'obéissance ,  
De la sédition loin d'étouffer la voix ,  
En deviennent l'organe , et m'apportent des lois.  
N'est-ce donc plus ici Spartacus qui commande ?  
Ah ! je rejetterois la plus juste demande  
Si la rébellion en étoit le soutien :  
Mais qu'ose-t-on vouloir ? Votre opprobre et le mien.  
Guerriers que de la gloire un noble amour enflamme,  
Que me demandez-vous ? C'est le sang d'une femme !

NORICUS.

Tout l'opprobre aux Romains en doit être imputé :  
Ce n'est qu'à leur exemple, ils l'ont trop mérité.

SPARTACUS.

Ai-je mérité, moi, de suivre cet exemple?...  
Vous par qui les punit le ciel qui nous contemple,  
Serez-vous criminels et barbares comme eux ?

Vous êtes plus vaillants, soyez plus généreux.  
La grandeur d'âme est rare, et la valeur commune :  
Jusqu'ici nos drapeaux ont fixé la fortune.  
Ah ! si nous aspirons à des lauriers nouveaux,  
Vengeons-nous en soldats, et non pas en bourreaux ;  
Et, contre des cruels combattant avec gloire,  
Ne déshonorons pas d'avance la victoire.

NORICUS.

Qui combat des cruels doit l'être encor plus qu'eux :  
Envers des inhumains se montrer généreux,  
C'est par l'impunité les enhardir au crime.  
Tout votre camp, seigneur, qu'un même esprit  
anime,

Vous parle par ma voix, et demande à grands cris  
Un sang qui doit venger votre mere et mon fils.

SPARTACUS.

Eh bien ! a vos fureurs moi-même je me livre ;  
Spartacus ne veut plus ni commander ni vivre.  
Suivez d'un noir transport l'égarément fatal,  
Et, tout souillés du sang de votre général,  
Plongez vos bras fumants dans le sein d'Emilie ;  
D'un si grand attentat effrayez l'Italie ;  
Mais sachez que bientôt, l'un de l'autre jaloux,  
La soif de commander vous divisera tous ;  
Que par les fondements votre ligne sapée  
Sera dans peu de temps détruite et dissipée ;  
Qu'il faut pour être unis le ciment des vertus :  
Encore une victoire, et Rome n'étoit plus ;  
La liberté par vous eût relevé son temple,  
Du monde vous étiez les vengeurs et l'exemple ;  
Vous en serez l'horreur... Frappez, voilà mon sein ;  
J'ai trop vécu.

NORICUS, l'air interdit.

Seigneur !

SPARTACUS.

Qui retient votre main ?

Votre honneur et le mien sont plus chers que ma vie :  
Ne demandez-vous pas que je les sacrifie ?  
Oubliez les serments qui vous tiennent liés,  
Je vous les rends, frappez.

NORICUS, tombant à ses pieds.

Nous tombons à vos pieds.

SPARTACUS.

Eh ! pensez-vous ainsi désarmer ma colère ?  
Jusqu'ici votre chef bien moins que votre frère,  
De nos travaux communs vous laissant tout le fruit,  
Pour le repos de tous j'ai veillé jour et nuit...  
Mais pour vous commander il faut qu'on vous  
    ressemble ;  
Il faut pour obéir que chacun de vous tremble :  
Eh bien !...

NORICUS.

S'il faut verser tout notre sang...

SPARTACUS.

Ingrats !

J'ai prodigué pour vous le mien dans les combats :  
Le vôtre m'est trop cher pour vouloir le répandre...  
Ah ! je sens que mon cœur est pressé de se rendre !  
Levez-vous, compagnons... Mais vous devez savoir  
Qu'obéir à la guerre est le premier devoir.  
L'autorité périt en souffrant qu'on l'outrage.  
Peut-être en ai-je fait un assez digne usage...

(aux soldats.)

Vous, soldats, dont les cris et la témérité  
Exigeroient de moi plus de sévérité,  
Je pourrai pardonner... Il faut s'en rendre dignes,  
Et par une valeur, par des exploits insignes,  
Désarmant un courroux dont je suspens l'effet,  
Dans le sang des Romains laver votre forfait.

(il fait signe qu'on se retire.)

## SCENE II.

SPARTACUS.

L'indulgence affoiblit et perd la discipline ;  
Trop de rigueur aussi quelquefois la ruine ;  
Mon cœur à pardonner aisément se résout :  
Que ne puis je de même, hélas ! me vaincre en tout !  
O ma mere ! combien ton ombre courroucée  
Frémit du trait honteux dont mon ame est blessée !  
Ah ! pardonne ; a l'amour je suis loin d'obéir :  
Non, ton fils jusque-là ne sauroit se trahir ;  
Mais c'est un ennemi, je l'avoue à ma honte,  
Que toujours je combats, qui toujours me surmonte.

## SCENE III.

ALBIN, SPARTACUS.

ALBIN.

L'envoyé du consul...

SPARTACUS.

Ciel vengeur ! un Romain !

J'ai promis de l'entendre... O ma mere ! ô destin !

## SCENE IV.

SPARTACUS, MESSALA.

SPARTACUS.

Croirai-je, Messala, que la fierté de Rome  
Lui permette aujourd'hui de rechercher un homme

En esclave, en rebelle indignement traité ?  
Mais lorsque son orgueil, lorsque sa cruauté,  
Au fer des assassins abandonne ma tête,  
Qu'à ses yeux tout moyen pour me perdre est  
honnête;

Et, ce que sans horreur je ne puis rappeler,  
Quand venant de forcer ma mere à s'immoler,  
A ma juste fureur tout devient légitime,  
Certes, de Spartacus c'est faire grande estime  
Que d'oser en mon camp vous commettre à ma foi :  
Ne craignez pas pourtant...

MESSALA.

Mon cœur est sans effroi ;

Je connois Spartacus : sa parole est mon gage,  
Et ce gage sacré vaut le plus sûr ôtage.  
Quant à Rome, souffrez que je parle sans fard,  
Je croirois l'abaisser en venant de sa part :  
Le consul m'a chargé d'un autre ministere ;  
Il ne députe ici qu'en qualité de pere.

SPARTACUS.

Eh ! quel espoir encor lui peut être permis,  
Quand ma mere... Ah ! cruel, qu'attendez-vous  
d'un fils

Qui ne respire plus que pour venger sa perte ?

MESSALA.

Ce n'est point par Crassus que vous l'avez soufferte.  
Parti de Rome alors, il n'a pu...

SPARTACUS.

Si mon cœur

De l'affreux droit de guerre admettoit la rigueur,  
De cette loi de sang dont l'atroce justice  
Fait traîner sans pitié l'innocence au supplice,  
Si cet esclave enfin ne passoit en vertus  
Ce que font en orgueil ses maitres prétendus,  
La fille du consul à périr condamnée  
Expiroit à vos yeux le sang dont elle est née :

Cette leçon terrible apprendroit aux Romains  
Que fouler à ses pieds tous les droits des humains,  
C'est sous ses propres pas se creuser un abime.  
Rassurez-vous, seigneur ; l'humanité m'anime :  
Je n'outragerai point ses droits pour la venger.

MESSALA.

Le consul pour sa fille a peu craint ce danger,  
Il connoit vos vertus ; et sa reconnaissance...

SPARTACUS.

Ah ! c'est un sentiment dont mon cœur le dispense.  
Qu'il rende grace au ciel qui n'a pas dans mon sein  
Mis l'ame d'un barbare ou plutôt d'un Romain.  
Je crois qu'à vous parler avec cette franchise  
La cruauté de Rome aujourd'hui m'autorise ;  
Que le sang de ma mere et mes jours mis à prix  
M'ont trop bien dispensé, comme homme et comme  
fils,

D'avoir pour des cruels les égards ordinaires  
Que conservent entre eux de nobles adversaires.

MESSALA.

On dut à votre mere un traitement plus doux,  
Et son sang est, sans doute, une tache pour nous ;  
Mais, si je puis user à mon tour de franchise,  
Esclave des Romains, permettez qu'on vous dise...

SPARTACUS.

Leur esclave ! Eh ! quel droit me mit entre vos mains ?  
A quel titre, au berceau, ravi par les Romains,  
Le fils d'Arioviste a-t-il porté vos chaînes ?  
Rome m'opposera ses fureurs inhumaines !  
Elle voudra s'en faire un titre révérent !  
Quoi ! son ambition, à qui rien n'est sacré,  
Désole mon pays et massacre mon pere ;  
Traîne en captivité le fils avec la mere,  
Et prétend s'arroger un juste droit sur eux !  
C'est le droit qu'un brigand a sur le malheureux

Dont il ose ravir la dépouille sanglante.  
Rome, tu n'as sur lui que d'être plus puissante.  
Mais à la terre, enfin, le ciel donne un vengeur.  
Il est temps de marquer un terme à ta fureur,  
Il est temps d'écraser une superbe race,  
Un peuple de tyrans, dont l'insolente audace  
Se vante que les dieux ont formé l'univers  
Pour la gloire de Rome et pour porter ses fers.

MESSALA.

La force fonde, étend, et maintient un empire;  
Le droit de dominer, où chaque peuple aspire,  
De l'habile et du brave est le prix glorieux;  
Et si de l'univers Rome fixant les yeux  
Passe les nations en génie, en courage,  
Le droit de dominer est son juste partage.  
Tous ont même désir, mais non même vertu.  
La loi de l'univers, c'est *malheur au vaincu*.

SPARTACUS.

Et malheur donc à Rome; autrefois son esclave,  
Aujourd'hui son vainqueur, j'ai le droit du plus  
brave;

Ses titres aujourd'hui sont devenus les miens,  
Puisque de votre aveu le succès fit les siens.  
Qu'étoit Rome en effet? Qui furent vos ancêtres?  
Un vil amas de serfs échappés à leurs maîtres,  
De femmes et de biens perfides ravisseurs.  
Rome, voilà quels sont tes dignes fondateurs!  
Laissez donc là mes fers; non pas que j'en rougisse:  
La honte en est à vous, ainsi que l'injustice;  
La gloire en est à moi, qui de ce vil état,  
Qui du sein de l'opprobre ai tiré mon éclat,  
Qui, votre esclave enfin, sus, créant une armée,  
Me faire le vengeur de la terre opprimée.  
Que Rome quitte donc cette vaine hauteur,  
Qui lui sied mal, sans doute, et devant son vainqueur:  
En barbares, sur-tout, ne faites plus la guerre.

MESSALA.

Mais vous-même de sang inondant cette terre,  
N'en avez-vous versé qu'au milieu du combat?  
Tarente abandonnée aux fureurs du soldat..

SPARTACUS.

Eh! qui peut prévenir tous les maux dont abonde  
La guerre, en cruautés, en ruines féconde?  
Par un vil intérêt le soldat excité,  
Au désir du butin joint la férocité;  
Et ce sont ces cruels, ces âmes sanguinaires,  
Des plus nobles projets instruments mercenaires,  
Qu'il faut faire servir au bonheur des humains.  
Nous avons trop peut-être imité les Romains;  
Mais en plaignant l'abus j'envisage les suites.  
Eh! que sont en effet quelques cités détruites.  
Quelques champs ravagés, si j'atteins à mon but,  
Si du monde opprimé leur perte est le salut,  
Et si des nations par mon bras affranchies  
Les biens, les libertés, les honneurs et les vies  
Ne sont plus le jouet de ces brigands titrés,  
De tous ces proconsuls à qui vous les livrez

MESSALA.

Votre projet est grand; mais souffrez qu'on vous dise  
Que le succès encore est loin de l'entreprise;  
Plus d'un obstacle encor vous reste à surmonter,  
Et j'ose...

SPARTACUS.

Il faut les vaincre, et non pas les compter:  
Tout projet qui n'est pas un projet ordinaire  
Veut que l'on exécute, et non qu'on délibère.  
J'ose tout espérer: les miracles sont faits  
Pour qui veut fermement la mort ou le succès.

MESSALA.

A ces grands sentiments il faut que j'applaudisse;  
J'ose vous dire plus: Rome vous rend justice,  
Un accommodement se pourroit pressentir:

Sans craindre par Crassus de m'en voir démentir...  
SPARTACUS, d'un ton fier et ironique.

Mais il n'a député qu'en qualité de pere...  
Ne vous chargez donc point d'un autre ministère :  
Vous abaisserez Rome en me parlant d'accord,  
Et ce seroit en vain : sa ruine, ou ma mort,  
Voilà tous nos traités.

MESSALA.

Que la guerre en décide.  
Mais un autre intérêt dans votre camp me guide :  
Je viens pour Emilie offrir une rançon,  
Et vous pouvez vous-même en fixer le prix.

SPARTACUS.

Non.

Spartacus ne fait point de la guerre un commerce ;  
Dans mes justes projets si le sort me traverse,  
Tout est fini pour moi : s'il remplit mon espoir,  
Rome et tous ses trésors seront en mon pouvoir :  
Je vous rends Emilie.... Oui, ma main la délivre ;  
Retournez au consul, sa fille va vous suivre.

MESSALA.

C'en est trop....

SPARTACUS.

Il suffit : je n'entends rien de plus.  
Vous pouvez, cependant, annoncer à Crassus  
Qu'il me verra bientôt.

## SCENE V.

SPARTACUS.

Que cet effort me coûte !  
Et j'ai pu m'y résoudre ! Ah !... je l'ai dû, sans doute :  
Il faut, belle Emilie, être digne de vous,

Et vous perdre... Le ciel, de mon bonheur jaloux,  
Ne permet pas...

## SCENE VI.

SPARTACUS, EMILIE.

ÉMILIE.

Seigneur, notre envoyé vous quitte :  
Que de cet entretien je crains la réussite !  
Il part. Ah ! Spartacus, n'est-il donc plus d'espoir ?  
Et mon pere...

SPARTACUS.

Bientôt vous allez le revoir :

A ce pere si cher dans peu d'instants rendue,  
Emilie à loisir jouira de sa vue :  
Je m'arrache à moi-même, et vous rends à Crassus.

ÉMILIE.

Que mon cœur, à ce trait, reconnoît Spartacus !  
Combien j'en suis touchée !... Eh ! comment y ré-  
pondre ?  
Tout ce que je vous dois ne sert qu'à me confondre...

SPARTACUS.

Vous ne me devez rien ; c'est moi qui vous ai dû  
L'incalculable honneur de sauver la vertu.

ÉMILIE.

Tu combles tes bienfaits.

SPARTACUS.

Adorable Emilie,  
Vous me cachez des pleurs ; votre ame est attendrie :  
Ah ! pourrais-je penser ?...

ÉMILIE.

Ta magnanimité

Te donne droit, au moins, à ma sincérité.  
 Spartacus, ta vertu si hautement éclate,  
 Je te dois tant enfin, que je serois ingrate  
 Si, prête à te quitter, de vains déguisements  
 Te déroboient encor mes secrets sentiments.  
 Non, d'un trop noble feu je me sens l'ame atteinte  
 Pour vouloir avec toi m'abaisser à la feinte :  
 Je t'aime... Reçois-en le généreux aveu,  
 Qu'au moment de te dire un éternel adieu  
 Mon estime te fait, et non pas ma foiblesse.  
 SPARTACUS, faisant un mouvement vers elle.  
 Ah!

ÉMILIE.

Permetts que j'acheve. Oui, mon cœur te confesse  
 Qu'en toi je n'ai pu voir avec tranquillité  
 Tant d'héroïsme joint à tant d'humanité ;  
 Mais tu connois les lois que le devoir m'impose,  
 Cet obstacle éternel que mon pays t'oppose,  
 Cet invincible mur qu'il élève entre nous :  
 Ce devoir est sacré, c'est le premier de tous ;  
 Je t'aime, Spartacus, et ta vertu m'est chère ;  
 Mais tous mes vœux seront pour Rome et pour mon  
 père.

SPARTACUS.

Quelle gloire pour moi qu'un aveu si flatteur !  
 Qu'en me désespérant il console mon cœur !  
 Qu'il déchire à la fois, qu'il élève mon ame !  
 Oui, je sens que l'aveu d'une si noble flamme  
 Prête un nouveau courage à ma foible vertu :  
 Le tourment de vous perdre en est sans doute accru ;  
 Mais...

ÉMILIE.

J'ai réglé mon sort, et si Rome succombe,  
 Le ciel sous ses débris aura marqué ma tombe.  
 Mais aussi, Spartacus, si tu périss...

SPARTACUS.

Eh bien ?

ÉMILIE.

Ma mort... Mais il suffit : un plus long entretien  
 Ne feroit voir en nous qu'une foiblesse vaine,  
 Indigne d'un héros comme d'une Romaine.

(à part.)

Séparons-nous... Mes yeux se remplissent de pleurs.

SPARTACUS.

Ciel !

ÉMILIE.

Ne suis point mes pas, cache-moi tes douleurs.

SPARTACUS.

Permettez, du moins...

ÉMILIE.

Non ; jusqu'au camp de mon père  
 Albin me conduira. Toi, si je te fus chère...  
 Mon cœur se trouble... Adieu, Spartacus.

## SCENE VII.

SPARTACUS.

Elle sort !

Mon ame sur ses pas s'attache avec transport ;  
 La lumière à mes yeux se dérobe avec elle.  
 Triste fatalité ! nécessité cruelle !  
 Pour la dernière fois je viens donc de la voir !  
 Oh ! combien sur un cœur l'amour a de pouvoir !  
 Je voudrois... Quelle erreur, et quelle honte ex-  
 trême !  
 Ah ! cesse, Spartacus, de t'abuser toi-même.  
 Ce pouvoir de l'amour, il le tient des mortels :

C'est notre lâcheté qui dressa ses autels.  
 Sous un nom révéré consacrant la mollesse,  
 L'homme s'est fait un Dieu de sa propre foiblesse.  
 Allons; et, tout entier à mes nobles desseins,  
 Ne songeons plus qu'à vaincre, et marchons aux  
 Romains.

FIN DU TROISIEME ACTE.

---

 ACTE IV.
 

---

## SCENE PREMIERE.

NORICUS, SUNNON.

SUNNON.

**M**ODÉREZ les transports que vous faites paroître...

NORICUS.

De ma juste fureur comment me rendre maître,  
 Après l'indigne affront dont je me vois couvert?

SUNNON.

Mais évitez du moins un éclat qui vous perd.  
 Les Romains sont en proie aux plus vives alarmes,  
 Serrés de toutes parts, entourés de nos armes.  
 Crassus est dans son camp réduit au triste sort  
 De n'avoir à choisir que les fers ou la mort;  
 Osez le secourir, et la vengeance est sûre.  
 Mais que s'est-il passé? Quelle est donc cette injure?  
 Par une fausse attaque occupé loin de vous,  
 J'ignore...

NORICUS.

Apprends ma honte, et frémis de courroux.  
 Chargé de m'emparer d'une hauteur voisine,  
 Qui voit le camp Romain, le serre et le domine,  
 Crassus m'a prévenu : déjà de toutes parts  
 J'y vois des légions flotter les étendards :  
 De dards, de javelots, une forêt pressée

SAURIN.

Offroit par-tout de fer la cime hérissée,  
Et le soleil brûlant, dans les yeux du soldat,  
En renvoyoit encor le formidable éclat.  
Au péril toutefois opposant le courage,  
Je dispose l'attaque, et le combat s'engage :  
Mais le lien, le soleil protègent les Romains ;  
Leurs traits lancés d'en haut portent des coups  
certains.

Ma troupe est repoussée ; en vain je la ramène,  
Bientôt, sourd à ma voix, chacun fuit et m'entraîne ;  
Quand Spartacus accourt, saisit un étendard,  
Me présente en fureur la pointe de son dard :  
Lâche, arrête, dit-il : compagnons, qu'on me suive,  
C'est là qu'est l'ennemi. Cette apostrophe vive  
Sa démarche, sa voix, son œil étincelant.  
Et, s'il faut l'avouer, je ne sais quoi de grand  
Et de terrible peint sur ce front qu'on renomme,  
Tout en lui nous parut être au-dessus de l'homme :  
Ce n'est point un mortel, un héros ; c'est un Dieu :  
Aux cœurs les plus glacés il prête un nouveau feu ;  
Le soldat pousse un cri, sur ses pas s'abandonne ;  
Nul obstacle n'arrête, aucun péril n'étonne ;  
L'on monte, l'on gravit, l'un sur l'autre porté,  
Sur la cime déjà l'étendard est planté,  
Et l'aigle des Romains fuit et se précipite.  
Tu vois qu'à Spartacus je rends ce qu'il mérite ;  
Mais, méritois-je, moi, de m'en voir outragé ?

SUNNON.

L'affront n'existe plus, quand l'outrage est vengé.  
Hâtez-vous de saisir l'occasion présente,  
Tandis que des Gaulois la cohorte puissante  
Tient le poste important par eux-mêmes forcé...

NORICUS.

Je ne balance plus... Mon honneur offensé...  
Oui, Sunnon...

## SCÈNE II.

SPARTACUS, NORICUS, SUNNON,  
LES CHEFS DE L'ARMÉE.

SPARTACUS.

Noricus, je confesse, à ma honte,  
Que tantôt, emporté d'une chaleur trop prompte,  
J'ai par un mot cruel blessé votre grand cœur ;  
Mais, non moins que du mien, jaloux de votre  
honneur,  
Je viens publiquement réparer cet outrage :  
Tous ces chefs assemblés vous rendront témoignage  
Qu'ici je désavoue un aveugle transport :  
Vous avez vaillamment secondé mon effort,  
Quand du poste attaqué je me suis rendu maître ;  
Et si j'ai réussi, je ne le dois, peut-être,  
Qu'aux attaques déjà deux fois faites en vain,  
Mais qui m'ont du succès aplani le chemin ;  
Votre haute valeur est par-tout reconnue :  
Calmez le fier courroux dont votre âme est émue  
Et, sans plus me montrer un visage ennemi,  
Touchez dans cette main, embrassez votre ami,  
Qui, honteux de la faute, et non pas de l'excuse,  
Vous demande pardon, et lui-même s'accuse.

NORICUS.

Spartacus est donc fait pour triompher toujours !  
Je ne vous cache pas que, détestant mes jours,  
La haine dans le cœur, le désespoir, la rage,  
Je brûlois d'égaliser la vengeance à l'outrage ;  
Mais vous me désarmez, et dans vos bras, seigneur,  
J'abjure la vengeance et reprends mon honneur :  
L'ami de Spartacus ne peut être un infame.



SPARTACUS.

Non, sans doute... Eh bien donc ! je crois qu'au fond de l'ame

Noricus ne me garde aucun triste retour ;  
Je crois que, comme moi, vous êtes sans détour ;  
Et que votre amitié vient de m'être rendue ;  
J'y compte... Le consul demande une entrevue,  
Il va se rendre ici, j'ignore ses desseins ;  
Mais que peuvent de nous attendre les Romains ?  
Vengeurs des nations, enfants de la victoire,  
Le jour approche, enfin, où, guidés par la gloire,  
Nos mains renverseront ces monts audacieux,  
Ces remparts menaçants, d'où l'aigle impérieux  
Du nord jusqu'au midi fait retentir sa foudre,  
Met tout en servitude, ou réduit tout en poudre.  
Le ciel permet enfin cet espoir à mes vœux.

NORICUS.

Le consul qui paroît...

SPARTACUS.

Qu'on nous laisse tous deux.

## SCENE III.

SPARTACUS, CRASSUS. SA SUITE AU  
FOND DU THÉÂTRE.

CRASSUS.

Les dieux vous ont sur nous accordé l'avantage :  
Mais à votre valeur je dois ce noble hommage,  
D'avouer que du ciel irrité contre nous  
Spartacus a trop bien secondé le courroux.  
Un grand cœur rend justice à son ennemi même,  
Et je respecte en vous cette valeur suprême  
Qui d'un puissant génie empruntant le ressort,  
Et jugeant d'un coup-d'œil indépendant du sort

Ce que le lieu, le temps, l'occasion demande,  
Fixe la destinée, ou plutôt lui commande...

SPARTACUS.

Souffrez que j'interrompe un discours trop flatteur,  
La victoire toujours ne suit pas la valeur,  
Du succès trop souvent la fortune dispose.  
Le ciel s'est déclaré pour la plus juste cause,  
Il a favorisé l'ennemi des tyrans :  
Mais, sans plus nous livrer à de vains compliments,  
Qu'avez-vous résolu ? Vous voyez votre armée  
Sans espoir de secours par la mienne enfermée...

CRASSUS.

L'avantage du poste est sans doute pour vous ;  
Mais sachez, Spartacus, que nous avons pour nous  
La nécessité même où nous sommes de vaincre :  
Vous savez (mille faits ont dû vous en convaincre)  
Que rien n'est impossible à des cœurs obstinés,  
Et que des grands périls les grands efforts sont nés.  
Du sort toujours changeant prévenez l'inconstance :  
Rome, qui sait priser votre haute vaillance,  
A des conditions que je viens apporter  
Avec vous aujourd'hui me permet de traiter.

SPARTACUS.

Vous avec moi traiter ! Rome avec un rebelle !  
Et dont la tête encore est proscrire par elle !  
D'un semblable traité le sénat rougiroit,  
En tireroit le fruit, et vous désavoueroit.

CRASSUS.

J'ai le droit de conclure, il m'en laisse le maître.  
Mais des faveurs du sort enorgueilli peut-être...

SPARTACUS.

Non ; à votre malheur je suis loin d'insulter ;  
Mais ces conditions qu'on me vient apporter,  
J'avois cru que c'étoit à moi de les prescrire,  
Au vainqueur d'ordonner, aux vaincus de souscrire :  
Mais l'orgueil du sénat ne se peut abaisser.

Je veux bien cependant ne m'en point offenser :  
Sachons ce que par vous ce sénat me propose.  
Brisera-t-il le joug qu'à la terre il impose ?

CRASSUS.

Vos soldats, Spartacus, seront faits citoyens,  
Rome à leur subsistance assignera des biens ;  
On fera chevalier le chef qui vous seconde ;  
Avec nous au sénat vous régirez le monde.

SPARTACUS.

Du temps des Scipions j'aurois pu l'accepter ;  
Rome étoit digne alors qu'on s'en fit adopter.  
D'un perfide ennemi magnanime rivale,  
Dans cette guerre, un temps, pour elle si fatale,  
Où le revers sans cesse amenoit le revers,  
Quel spectacle elle offrit aux yeux de l'univers !  
Aux bords de sa ruine on la vit, toujours ferme,  
Aux succès d'Annibal marquer enfin leur terme,  
Opposer au vainqueur un courage invaincu,  
Et lasser le malheur à force de vertu ;  
Aujourd'hui qu'en son sein les richesses versées  
Usurpent tout l'éclat des vertus éclipsées,  
Que l'orgueil, l'avarice, ont infecté vos cœurs,  
Et que de l'univers avides oppresseurs  
Vous en avez conquis les trésors et les vices,  
Que m'offrez-vous, sinon d'être un de vos complices ?

CRASSUS.

Spartacus, vous jugez Rome par ses abus.  
Croyez qu'on peut encore y trouver des vertus ;  
Vous connoissez Caton ; et si du grand Pompée  
La valeur n'étoit pas loin de nous occupée,  
Pent-être...

SPARTACUS.

Son grand nom ne m'en impose pas.  
Mais tandis qu'en Asie il soumet des états,  
Rome peut dès demain tomber en ma puissance :

Eh ! de quoi venez-vous flatter mon espérance ?

« Mes soldats, dites-vous, seront faits citoyens ;  
« Rome à leur subsistance assignera des biens ;  
« Vous ferez chevalier le chef qui me seconde ;  
« Avec vous au sénat je régirai le monde.

Mais peut-être demain, sénateurs, citoyens  
Seront en mon pouvoir ainsi que tous vos biens ;  
J'ordonnerai du sort de ces maîtres du monde,  
Je verrai sur quel droit ce grand titre se fonde,  
Et si, soumettant tout aux lois du consulat,  
Il faut que Rome soit, et qu'elle ait un sénat.

CRASSUS.

Craignez encor, craignez d'y trouver des obstacles.  
Un noble désespoir enfante des miracles.  
L'espoir le mieux fondé souvent cache un revers,  
Enfin les dieux à Rome ont promis l'univers.

SPARTACUS.

Du peuple cette fable éleva le courage ;  
On fit parler les dieux, mais on leur fit outrage :  
Tous les foibles mortels sont égaux à leurs yeux,  
Et le droit d'opprimer n'émane point des cieux.  
De quelque oracle, enfin, que Rome s'autorise,  
Contre elle jusqu'ici le ciel me favorise ;  
Et j'espère...

CRASSUS.

Le sort peut encor vous trahir ;  
Notre courage au moins ne se peut démentir ;  
Quoi qu'ordonne le ciel, Spartacus doit s'attendre  
Que le dernier de nous périra sans se rendre.

SPARTACUS.

C'est à vous d'en résoudre.

CRASSUS, faisant un mouvement pour se retirer, s'arrêtant,  
et après un moment de silence.

Ecoutez, Spartacus :  
Vous connoissez les biens et le rang de Crassus ;

Prenez Rome pour mere, avec vous je m'allie.

SPARTACUS, à part.

(haut.)

Qu'entends-je? Quoi! seigneur, votre fille Emilie...?

CRASSUS.

Elle-même.

SPARTACUS, à part.

Ah! cachons le trouble de mon cœur.

(haut.)

Crassus abaisseroit jusque-là sa hauteur?

CRASSUS.

On ne s'abaisse point en sauvant sa patrie  
Le plus grand est celui qui plus lui sacrifie;  
Il n'est pour moi d'honneur, d'intérêt que le sien.

SPARTACUS.

De votre fille ainsi joignant le sort au mien,  
Et pour Rome et pour moi vous croiriez beaucoup  
faire?

Mais, fussé-je sorti du sang le plus vulgaire,  
Je crois qu'au moins l'honneur est égal entre nous,  
Si je daigne allier mes victoires à vous.  
Pardonnez cet orgueil que le vôtre a fait naître;  
Mais voici ma réponse, et vous m'allez connoître.  
Emilie est le bien le plus cher à mes yeux!  
De vertu, de beauté, chef-d'œuvre précieux,  
Elle est l'amour du ciel, et l'honneur de la terre:  
Quoique Romaine enfin, elle m'a trop su plaire.  
C'est vous dire à quel point je la dois estimer;  
Mais je serois, seigneur, indigne de l'aimer,  
Elle désavoueroit un si honteux empire,  
Si votre offre un moment avoit pu me séduire,  
Si vous m'aviez pu faire un moment balancer:  
Pour être digne d'elle, il y faut renoncer,  
Et ne point immoler, en m'unissant à Rome,  
La liberté du monde à l'intérêt d'un homme:

Je n'acheterai point mon bonheur à ce prix.

CRASSUS.

Que résolvez-vous donc?

SPARTACUS.

Il n'est que deux partis,

Je le dis à regret, ou combattre, ou vous rendre.

CRASSUS, fièrement.

Combattre donc: adieu, nous allons vous attendre.

Et, si notre vertu ne peut nous secourir,

Il n'est point deux partis, il n'en est qu'un, mourir

## SCENE IV.

SPARTACUS.

A quelle épreuve, ô ciel, il a mis mon courage!  
Sa fille! quel trésor eût été mon partage!  
Il l'offroit à mes yeux, j'eusse été son époux...  
Qui l'eût dit qu'un mortel refusât d'être à vous,  
Adorable Emilie...? O devoir trop funeste!  
Si je la perds, hélas! que m'importe le reste?  
Je ne sais... Mais je sens qu'en mon cœur combattu  
Le consul, sa présence animoit ma vertu...  
Que dis-je...? ah! malheureux, souviens-toi de ta  
mere!  
Tu lui promis vengeance, il faut la satisfaire.  
Entends les cris plaintifs de ses mânes sanglants  
Qui du séjour des morts réclament tes serments;  
Vois d'indignation sa grande ombre éperdue,  
Demander si tu veux que sa mort soit perdue,  
Te montrer ce poignard qui déchira son flanc...  
Je ne serai point sourd au cri de votre sang,  
Ma mere! votre fils ne sera point parjure;  
Non, vous serez vengée; et, de nouveau j'en jure,

Rome, tu périras : on ne te verra plus  
 A ton char insolent traîner les rois vaincus,  
 T'enivrer de l'opprobre où ta rage les livre,  
 Et leur faire à ce prix payer l'affront de vivre.  
 Et vous, à qui j'immole aujourd'hui mon bonheur,  
 Vengeance, liberté, remplissez tout mon cœur!

FIN DU QUATRIEME ACTE.

---

 ACTE V.
 

---

## SCENE PREMIERE.

NORICUS.

CRASSUS vouloit traiter, Spartacus s'y refuse ;  
 Seul il décide en maître... et, quant à son excuse,  
 Je ne sais si j'en dois demeurer satisfait :  
 Plus il s'est montré grand, et plus mon cœur le hait.  
 Oui, mon ame, en secret combattue, incertaine,  
 A lui bien pardonner ne se résout qu'à peine ;  
 Je sens qu'au fond du cœur le trait est demeuré...  
 Crassus me promet tout ; Crassus désespéré...

## SCENE II.

SPARTACUS, NORICUS, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

SPARTACUS.

Tout est prêt pour l'attaque ; et, par des cris de rage,  
 Du soldat frémissant l'impatient courage  
 Appelle le combat, et presse le signal :  
 Ce jour aux ennemis ne peut qu'être fatal ;  
 Rome, Rome aujourd'hui sera notre conquête.  
 (à Noricus.)  
 Rejoignez vos Gaulois ; mettez-vous à leur tête.

(aux chefs.)

Que, par chacun de vous à son poste rendu,  
Le signal du combat, l'ordre soit attendu :  
Allez.

(ils sortent.)

SPARTACUS.

Enfin mon cœur peut former l'espérance...

## SCENE III.

SPARTACUS, ALBIN.

ALBIN.

La fille du consul en ce moment s'avance.

SPARTACUS.

Ciel ! Emilie... ! Albin, je ne la veux point voir.  
Volez ; que de ces lieux...

ALBIN.

La voici.

## SCENE IV.

SPARTACUS, EMILIE.

SPARTACUS.

Quel espoir,  
Madame, quel dessein en mon camp vous ramene ?  
Le consul se rend-il, quand sa perte est certaine ?

EMILIE.

Le plus saint des devoirs commande, et j'obéis :  
Le salut de Crassus, celui de mon pays,  
Voilà ce qui m'amene ; et la fiere Emilie,  
Qui mille fois plutôt prodigueroit sa vie,  
Mais qu'un si grand motif condamne à s'oublier.

Croit te pouvoir pour eux dignement supplier :  
Je n'ai pour y venir consulté que moi-même.  
Ce que j'ose tenter en ce péril extrême,  
Prête pour ma patrie à me sacrifier,  
Le succès doit l'absoudre, ou ma mort l'expier.

SPARTACUS.

Votre cœur. Emilie, est grand et magnanime  
Et si j'ai pu forcer ce cœur à quelque estime,  
Si le mien fut par vous digne d'être vaincu,  
Vous ne voudriez pas lui ravir sa vertu ?

EMILIE.

Non ; et pour le salut de mon pere et de Rome  
S'il falloit immoler la vertu d'un grand homme,  
J'aurois su, respectant un devoir rigoureux,  
Ne te rien demander, et périr avec eux.  
Mais toi-même aujourd'hui crains de souiller ta  
gloire ;

Ne prends pas pour vertu l'abus de la victoire ;  
Et sache que souvent l'ivresse de l'orgueil  
Egara le vainqueur, et marca son écueil.

Eh ! qu'a-t-on proposé dont ta vertu s'offense ?

Crassus t'offre la pourpre avec son alliance ;

Il s'honore sans doute en s'alliant à toi ;

Mais que veux-tu de plus (sans te parler de moi)

Que d'avoir pu forcer les souverains du monde

À partager ce titre, où leur orgueil se fonde,

Avec ce même esclave, objet de leur mépris,

Dont ils mettoient la tête indignement à prix ?

SPARTACUS.

Ah ! loin de Spartacus cet indigne partage.  
J'aurois donc combattu pour mon seul avantage ?  
Je ne mériterois qu'un opprobre éternel,  
Si le vil intérêt d'agrandir un mortel  
M'eût fait rougir de sang vos fleuves et vos plaines.  
Non... Tout est abattu sous les aigles romaines ;  
La terre gémissante appeloit un vengeur ;

J'osai l'être. A son tour Rome craint un vainqueur ;  
Je n'aurai point en vain confondu son audace,  
Ni vaincu des tyrans pour me mettre en leur place.

EMILIE.

Ah ! de ce grand projet jugeant sans passion,  
Connois-en, Spartacus toute l'illusion :  
Tu veux voir l'univers indépendant du Tibre ;  
Mais on veut dominer aussitôt qu'on est libre ;  
Et tu verrois bientôt, l'un contre l'autre armés,  
Opprimant tour-à-tour, tour-à-tour opprimés,  
Les peuples ravager et désoler la terre.  
Il faut, pour en bannir les malheurs et la guerre.  
Qu'un seul peuple commande et tienne les vaincus  
Soumis par sa puissance, heureux par ses vertus :  
Les Romains sont ce peuple ; en grands hommes  
féconde,

Bienfaitrice à la fois, et maîtresse du monde,  
Si Rome sous ses lois a su tout asservir,  
C'est pour tout rendre heureux.

SPARTACUS.

Dites pour tout ravir.

La guerre est moins cruelle, et fait moins de ravage  
Que cette affreuse paix, fille de l'esclavage ;  
Elle est pour les états le sommeil de la mort.  
Rome, il faut l'avouer, eut des vertus d'abord.  
Fruit de son premier âge et de sa politique.  
Ce n'est plus aujourd'hui qu'un faste tyrannique :  
Son luxe insatiable engloutit les états ;  
L'univers est sa proie, et ne lui suffit pas.

EMILIE.

Eh bien ! si le poison de nos destins prospères  
A pu corrompre en nous la vertu de nos pères,  
De Fabrice aujourd'hui si ce n'est plus le temps,  
Viens ; par Rome adopté sois un de ses enfants ;  
Viens ; et que parmi nous ton exemple ranime  
Ce noble onbli de soi, cette vertu sublime,

Où jadis les Romains n'eurent point de rivaux,  
Et qui fit de ce peuple un peuple de héros.  
Tu sus vaincre, il te reste une plus noble gloire ;  
Fais croître l'olivier au champ de la victoire ;  
Rappelle avec la paix nos vertus et nos mœurs ;  
Venge-toi des Romains en les rendant meilleurs.  
Tu suis en furieux une aveugle colere ;  
Souffre que la raison et te parle et t'éclaire.  
J'ose t'en conjurer. Spartacus, tu le dois  
Pour l'intérêt de tous, pour ta gloire, pour toi,  
Pour Emilie enfin ; permets que je me nomme,  
Si tu ne me confonds dans ta haine pour Rome.

SPARTACUS.

Qui, moi, vous y confondre ? ô ciel ! moi, vous haïr ?  
Ah ! croyez que mon cœur, tout prêt à se trahir,  
Souffre encor plus que vous de tant de résistance.  
Plût au ciel que ce cœur, qui se fait violence,  
N'eût à sacrifier que son ressentiment !  
Maître de se venger on pardonne aisément ;  
Mais des peuples sur moi la liberté se fonde,  
Et Rome doit périr pour le salut du monde.

EMILIE.

Cruel ! c'est donc par moi qu'il te faut commencer ?  
Tu me vois dans ton camp ; mais tu peux bien penser  
Que si, pour l'intérêt de la plus noble cause,  
Franchissant les devoirs que mon sexe m'impose,  
J'ai du salut public fait ma suprême loi,  
La mort ou le succès sont ce que je me doi.  
Ce poignard...

SPARTACUS.

Arrêtez, ciel !

EMILIE, le poignard levé sur elle.

J'attends ta réponse ;

Sauve Rome et mon pere, ou je périr ; prononce.

SPARTACUS.

A quel horrible choix....

## SCENE V.

SPARTACUS, EMILIE, ALBIN.

ALBIN.

Seigneur, tout est perdu ;  
Noricus, aux Romains secrètement vendu,  
Fond avec tous les siens d'un côté sur les nôtres,  
Tandis que les Romains attaquent de deux autres.

SPARTACUS.

Ciel!

ALBIN.

Déjà dans les rangs le désordre s'est mis.

SPARTACUS, à Emilie.

Perfide!

ÉMILIE.

Vous croiriez...?

SPARTACUS.

Je vole aux ennemis.

## SCENE VI.

EMILIE.

Que j'ai peu mérité ce reproche funeste!  
Mais, hélas! on combat, nul espoir ne me reste...  
Malheureux Spartacus...! ah! tu me connois mal;  
Si tu voyois mon cœur en cet instant fatal,  
Tu ne te plaindrois pas de la triste Emilie;  
C'est elle cependant qui t'arrache la vie;  
En t'arrêtant ici, j'ai causé ton malheur;  
Tu péris, et c'est moi qui te perce le cœur!  
Ciel...! mais tout retentit du bruit affreux des armes,

Il redouble, il s'approche... O mortelles alarmes...!  
On force cette tente; et, le fer à la main,  
Mon pere... Ah! Spartacus, quel sera ton destin?

## SCENE VII.

CRASSUS, suivi d'un gros de Romains, EMILIE.

CRASSUS, à l'un d'eux.

Allez: que la poursuite acheve leur défaite;  
Qu'à Spartacus sur-tout on coupe la retraite.  
S'il n'est en mon pouvoir, ce fatal ennemi,  
Je croirai que mon bras n'a vaincu qu'à demi.  
Ah! ma fille...

EMILIE.

Seigneur, peut-être avec surprise...

CRASSUS.

Non, j'ai connu ton zèle, et vu ton entreprise.  
Ton pere, par prudence, a feint de l'ignorer:  
Aux Gaulois cependant faisant tout espérer,  
J'ai su de Noricus fixer l'ame flottante;  
Et je rentre en vainqueur dans cette même tente  
Où, prêt à succomber sous un autre Annibal,  
J'ai vu Rome toucher à son terme fatal.

ÉMILIE.

Daignez...

CRASSUS.

Je t'avourai qu'à regret je l'accable;  
Que mon cœur envers lui se connoit redevable,  
Et voudroit se montrer généreux à son tour:  
Mais Rome doit trembler tant qu'il verra le jour.  
Oui... Messala s'avance.

## SCENE VIII.

CRASSUS, EMILIE, MESSALA; SUITE.

CRASSUS.

Eh bien ! quelle nouvelle ?

Est-il pris ?

MESSALA.

Oui, seigneur.

EMILIE, à part.

O fortune cruelle !

MESSALA.

Devant vous à l'instant vous l'allez voir venir,  
Et je me suis hâté pour vous en prévenir.

CRASSUS.

Lui vivant, Messala, qu'il se soit laissé prendre !  
Eh ! comment a-t-on pu le forcer à se rendre ?

MESSALA.

D'incroyables efforts ont signalé son bras ;  
Nous l'avons vu trois fois rallier ses soldats,  
Terrible, et tout couvert de sang et de poussière,  
Des nôtres renverser l'impuissante barrière,  
Et pénétrer enfin jusqu'à nos derniers rangs.  
Entouré d'un rempart de morts et de mourants,  
Mais, presque seul, il voit deux légions nouvelles,  
Qui, pour l'environner développant leurs ailes,  
Ne laissent à son choix que les fers ou la mort.  
Sa main contre son sein s'alloit tourner d'abord,  
Quand le chef des Gaulois s'est offert à sa vue.  
De rage à cet aspect sa grande ame est émue,  
Il pousse un cri, s'élançe ; et, plus prompt que l'éclair,

Aux yeux de Noricus il fait briller le fer,  
Le plonge dans son sein ; la pointe étincelante

Perce de part en part, et sort toute sanglante ;  
Noricus à ses pieds roule en se débattant.  
Le fer reste engagé dans son sein palpitant :  
Le bras de Spartacus se trouve sans défense,  
Et ce grand homme alors cédant avec constance...  
Mais le voici, seigneur.

EMILIE, à part.

Quel spectacle, grands dieux !

## SCENE IX.

SPARTACUS, ET LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE.

CRASSUS.

Je ne veux point vous faire un reproche odieux,  
Spartacus ; mais votre ame, inflexible et superbe,  
Vouloit voir nos remparts ensevelis sous l'herbe.  
De tous ces grands projets que reste-t-il ?

SPARTACUS.

L'honneur.

CRASSUS.

Ah ! si, consultant moins une aveugle fureur..

SPARTACUS.

Brave-moi, tu le peux. Réduit à son courage,  
Le malheureux se tait, et le lâche l'outrage.

CRASSUS.

Non, Spartacus, je sais respecter le malheur,  
Et je vous plains.

SPARTACUS.

Crassus, par trahison vainqueur,  
Tout affreux qu'est mon sort, doit l'envier peut-être.

CRASSUS.

Au salut des Romains j'ai fait servir un traître ;  
Je l'ai du.



SPARTACUS.

De Pyrrhus que dirait le vainqueur ?  
Que diriez-vous, Romains, dont la vieille candeur  
Imprima le respect à la terre étonnée,  
Et fonda sur l'honneur la haute destinée  
Sous qui Rome aujourd'hui tenant tout abattu,  
Croît pouvoir désormais se passer de vertu ?

## SCENE X.

LES ACTEURS DE LA SCENE PRÉCÉDENTE; UN TRIBUN.

UN TRIBUN.

Près d'ici ralliée, une troupe ennemie  
Grossit à chaque instant, et marche avec furie :  
A ses premiers efforts deux postes ont cédé.

CRASSUS.

Il faut la voir. Qu'ici Spartacus soit gardé.

## SCENE XI.

SPARTACUS, ÉMILIE; GARDES.

ÉMILIE, aux gardes.

Je veux l'entretenir : sans le perdre de vue,  
Gardes, éloignez-vous.

(les gardes se mettent à quelque distance.)

Que je me sens émue !

Spartacus... ! ciel ! il garde un silence glacé ;  
Un morne désespoir sur son front est tracé ;  
Il ne voit, n'entend rien... ce spectacle me tue...  
Spartacus, ah ! sur moi du moins tourne la vue :  
L'excès de ma douleur ne peut te consoler ;  
N'importe... vois mes pleurs, et daigne me parler.

SPARTACUS.

En l'état où je suis, que pourrais-je vous dire ?

Je suis vaincu, captif... ô ciel ! et je respire !  
Me plaindrai-je d'un traître immolé par mes mains,  
Ou des dieux en courroux protecteurs des Romains ?  
Non, madame, la plainte est indigne d'un homme ;  
Sans accuser les dieux, ni Noricus, ni Rome,  
Qu'elle soumette tout à ses heureux forfaits ;  
Prêt à subir mon sort, je souffre, et je me tais.

ÉMILIE.

Plus ton courage est grand, plus ton malheur me  
touche ;

Mais dépose avec moi cet air sombre et farouche...  
De l'amour s'il est vrai que tu sentis les feux...

SPARTACUS.

Ecoute-t-on l'amour en ces moments affreux ?  
Et vous-même osez-vous...

ÉMILIE.

Oui, cruel ! on l'écoute :

Oui, l'aveu que j'en fais n'a plus rien qui me coûte,  
Puisque, hélas ! cet amour n'offre plus à mon cœur  
De partage avec toi que celui du malheur.

SPARTACUS.

Quoi ! de la trahison vous au moins la complice,  
Vous...

ÉMILIE.

Tu ne le crois pas : non, tu me rends justice.

SPARTACUS.

Eh bien ! prouvez-le donc ; et, si je vous suis cher...

ÉMILIE.

Parle, qu'exiges-tu ?

SPARTACUS.

Le poison, ou le fer.

ÉMILIE.

Quelle preuve d'amour !

SPARTACUS.

Ma honte se prépare ;

Songez...

## SPARTACUS.

ÉMILIE.

Ah! pour aimer, faut-il être barbare?

SPARTACUS.

D'un magnanime amour c'est le plus digne effort;  
 Mais de m'abandonner aux horreurs de mon sort,  
 De m'en laisser subir toute l'ignominie,  
 Voilà ce qu'il faudroit appeler barbarie.

(avec indignation.)

Vous répandez des pleurs?

ÉMILIE.

Non... je n'en verse plus,  
 Spartacus... non, tes vœux ne seront point déçus,  
 Mon cœur va les remplir, et tu vas me connoître;  
 Tu vas voir si ce cœur, digne du tien peut-être,  
 Dut être soupçonné de t'avoir pu trahir.  
 Il ne te reste plus sans doute qu'à mourir.  
 Annibal s'immola, persécuté par Rome;  
 Il te faut dans sa fin imiter ce grand homme:  
 Ta vie a surpassé sa gloire et ses travaux...  
 Je te dois les moyens de mourir en héros;  
 Reçois donc ce poignard dont je m'étois armée,  
 Quand, pour Rome tantôt justement alarmée...

SPARTACUS.

Donnez... ah! ce présent ne se peut trop chérir.

ÉMILIE, se frappant.

Tiens...

SPARTACUS.

Ciel!

ÉMILIE.

Prends; c'est ainsi que j'ai dû te l'offrir.

SPARTACUS se frappe.

(les gardes, qui sont accourus lorsqu'ils ont vu briller le  
 poignard, les reçoivent tous deux.

Trop généreuse, hélas! trop cruelle Emilie!

Qu'avez-vous fait? faut-il qu'au prix de votre vie...

ÉMILIE.

Tu vois si je t'aimois, Spartacus. Je me meurs.

SPARTACUS.

Je vous suis.

## SCENE XII.

CRASSUS, SPARTACUS, ÉMILIE; GARDES.

CRASSUS.

Tout a fui, nos drapeaux sont vainqueurs...  
 Que vois-je, juste ciel? quoi! ma fille... ah! barbare.

SPARTACUS.

D'amour et de vertu, ta fille, exemple rare,  
 Tout fumant de son sang m'a remis ce poignard;  
 Je lui dois le bonheur d'échapper à ton char.  
 Spartacus expirant brave l'orgueil du Tibre:  
 Il vécut non sans gloire, et meurt en homme libre.

FIN DE SPARTACUS.

BLANCHE ET GUISCARD,  
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

25 septembre 1763.

SAURIN.

4

## AVERTISSEMENT.

**P**EU M. Tomson, célèbre par le poëme des Saisons, dont madame B\*\* nous a donné une belle traduction, est l'auteur de la tragédie angloise dont celle-ci est imitée. Un épisode du roman de Gil-Blas, qui a pour titre le Mariage de vengeance, en a fourni le sujet. Ceux qui n'entendent pas l'anglois, et qui voudront connoître la piece originale, n'ont qu'à recourir aux Mercurès de janvier et février 1761; elle y a été traduite par l'auteur estimable d'Adele de Ponthien et de Venise sauvée.

Il seroit à souhaiter, pour ceux qui me liront et pour moi, qu'on pût imprimer avec la piece le jeu inimitable de mademoiselle Clairon: elle n'a jamais été plus admirable, et je me fais gloire d'avouer que mes foibles talents doivent beaucoup à la sublimité des siens.

---

## ACTEURS.

LE COMTE DE GUISCARD.

LE COMTE OSMONT, connétable de Sicile.

SIFFREDI, grand-chancelier.

BLANCHE, fille de Siffredi.

LAURE, amie et confidente de Blanche.

RODOLPHE, frere de Laure et confident de Guiscard.

GARDES.

La scene est à Palerme et à Belmont.

# BLANCHE ET GUISCARD,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

---

#### SCENE PREMIERE.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE.

O JOUR pour la Sicile à jamais déplorable !  
Du meilleur de nos rois ô perte irréparable !  
Il n'est donc plus d'espoir, et de nos heureux jours  
L'astre brillant s'éteint au midi de son cours !

LAURE.

Tout de sa fin prochaine annonce les présages ;  
Le trouble et la terreur sont peints sur les visages.

BLANCHE.

Triste effet du retour que chacun fait sur soi !  
Nous n'éprouvons jamais un si lugubre effroi  
Qu'alors que nous voyons, de cette haute sphere  
Où la splendeur du trône éblouit le vulgaire,  
Tomber ces dieux mortels ; et, semblables à nous,  
Rentrer au sein commun d'où nous sortimes tous.  
Du néant des humains cette image frappante

Jette en l'âme glacée une sombre épouvante...  
 Je ne sais, chere Laure... en ce fatal moment  
 Je sens que dans mon cœur un noir pressentiment  
 Se mêle à l'intérêt de la perte publique.  
 Nous admirions du roi la sage politique,  
 Mais, s'il nous est ravi, le trône est à sa sœur.  
 Le connétable Osmont a toute sa faveur ;  
 Tu connois sa fierté, son arrogance extrême :  
 Ministre de l'état, et magistrat suprême,  
 Mon pere contre Osmont a souvent éclaté :  
 Inébranlable appui de ce trône agité,  
 Son zele toujours pur, son cœur patriotique,  
 Ses rigides vertus, dignes de Rome antique,  
 Ont long-temps divisé le connétable et lui :  
 Osmont le doit hair, et je crains qu'aujourd'hui...

LAURE.

Quoi ! leur réunion n'est-elle pas sincere ?  
 Hier, vous le savez, Osmont et votre pere,  
 Tous deux dans ce palais s'entretinrent long-temps.  
 Et parurent sortir l'un de l'autre contents ;  
 Osmont est trop altier pour daigner se contraindre ;  
 Siffredi votre pere ignore l'art de feindre.

BLANCHE.

Mais il est dans l'état deux partis ennemis :  
 Le roi, prudent et ferme, a tenu tout soumis.  
 Sous Constance bientôt les troubles vont renaître,  
 Et de mon cher Guiscard me séparera peut-être.

LAURE.

Vaines craintes d'un cœur trop plein de son amant,  
 Et trop ingénieux à faire son tourment.  
 Vous savez si Guiscard est cher à votre pere ?

BLANCHE.

Ah ! qu'à sa fille encore il a bien mieux su plaire !  
 Mais jusqu'ici d'où vient qu'éloigné de la cour  
 A Palerme avec nous il n'est pas de retour ?  
 Mon cœur languit privé d'une si chere vue.

LAURE.

Sa présence à vos vœux sera bientôt rendue ;  
 Le roi l'a fait mander, et cet ordre pressant  
 A, dit-on, pour motif un secret important.

BLANCHE.

Je ne sais ; mais pour moi Guiscard est un mystere.  
 Guiscard, à ce qu'on dit, eut un héros pour pere,  
 Qu'aux champs de l'Idumée un saint zele entraîna  
 Et que des Sarrasins le fer y moissonna.  
 De ce noble guerrier, mort au sein de la gloire,  
 Mon pere dans le fils honora la mémoire.  
 Dans les bois de Belmont, séjour cher à mon cœur,  
 Lui-même cultiva ce jeune arbre en sa fleur :  
 Il servit à Guiscard et de pere et de maitre ;  
 Mais ce héros enfin, dont il a reçu l'être,  
 Et qui lui fut ravi dès ses plus jeunes ans,  
 N'a-t-il point à son fils laissé quelques parents ?  
 Guiscard reste-t-il seul d'une illustre famille ?  
 Je ne sais quoi d'auguste en sa personne brille :  
 Dans l'âme de mon pere, émue à son aspect,  
 J'ai cru plus d'une fois entrevoir le respect.  
 Ton frere, qu'à son sort un tendre intérêt lie,  
 Rodolphe ne croit-il que ce qu'on en public ?

LAURE.

Comme vous il balance ; et dans l'obscurité  
 Son esprit incertain cherche la vérité.  
 Mais Guiscard, plein d'ardeur, sans former aucun  
 doute,

Ne pense qu'à s'ouvrir une brillante route :  
 Il se plaint que le ciel, de son bonheur jaloux,  
 Ait rendu son destin si peu digne de vous.

BLANCHE.

Il l'est par ses vertus... Daigne ne me rien taire ;  
 Il parle donc de moi quelquefois à ton frere ?

LAURE.

Dans tous les entretiens, d'accord avec son cœur,

Sa bouche aime à vous rendre un hommage flattent.

BLANCHE.

Ah ! tu ravis mon ame... en me flattant peut-être.

LAURE.

Non ; et de ce beau feu qu'en lui Blanche a fait naître,  
Plus que je ne vous dis, le comte est occupé ;  
Et de sa noble ardeur Rodolphe est si frappé,  
Qu'en parlant de l'amour, il semble à tant lui-même.  
L'amour est pour nos cœurs, dit-il, le bien suprême ;  
Non cet amour qui regne en un cœur amolli,  
Par qui plus d'un héros s'est souvent avili ;  
Mais ce céleste feu, cette divine flamme  
Qu'un digne objet allume, et qui porte en notre ame  
De toutes les vertus le germe précieux,  
Le plus beau des présents que nous ont faits les cieux ;  
Des grandes actions source heureuse et féconde ;  
L'ame à la fois, la gloire, et le bonheur du monde.

BLANCHE.

O vertueux ami !

LAURE.

Guerrier simple et sans art,

Ce n'est qu'en l'admirant qu'il parle de Guiscard.

BLANCHE.

Eh ! que dit-il de lui, chère Laure ?

LAURE.

Il assure

Que, par les heureux dons qu'il tient de la nature,  
Guiscard honoreroit le sang même des rois ;  
Que tous les malheureux sur son cœur ont des droits ;  
Qu'ardente, courageuse, et vraiment magnanime,  
Son ame du héros a l'empreinte sublime ;  
Que toutes les vertus, dont brille en lui la fleur,  
Rare présent du ciel, ont leur germe en son cœur ;  
Qu'avec un naturel dont la fougue l'emporte,  
La raison le ramène et se rend la plus forte.

BLANCHE.

(vivement.)

Il ne le flatte pas : ah ! pour un tendre cœur  
S'il est, ma chère Laure, un plaisir enchanteur,  
C'est de voir applaudir le digne objet qu'on aime,  
De s'entendre louer dans un autre soi-même :  
Notre ame éprouve alors un si doux sentiment !  
C'est louer plus que nous, que louer notre amant.

LAURE.

On vient : c'est votre père.

## SCENE II.

BLANCHE, SIFFREDI, LAURE.

SIFFREDI, à un homme de sa suite.

Ici je vais l'attendre.

(à sa fille.)

Le comte de Guiscard en ce lieu va se rendre.  
Ma fille, laissez-nous.

BLANCHE.

Quel est l'état du roi,

Mon père ?

SIFFREDI.

Des mortels il a subi la loi.

Ma fille, il est passé dans ce monde terrible  
Où des foibles humains le juge incorruptible  
Voit frémir à ses pieds nos maîtres abattus,  
Sans garde, et protégés de leurs seules vertus.

BLANCHE.

La mort, d'un vol bien prompt, l'a conduit à son  
terme,

SIFFREDI.

Il l'a vu s'approcher ; mais d'un œil toujours ferme,

Ne demandant au ciel qu'un moment de retard  
Qui lui permit de voir et d'embrasser Guiscard.

BLANCHE, avec une émotion marquée.

Guiscard?... le roi!... mon pere!

SIFFREDI.

Eh bien! au nom du comte,  
Ma fille, d'où vous vient une rougeur si prompte,  
Cet intérêt, ce trouble et cette émotion?

BLANCHE, avec embarras.

Mon pere... Il est le fils de votre adoption.

Je prends part à son sort comme à celui d'un frere.

SIFFREDI.

Il suffit. Laissez-moi; vous saurez ce mystere.

### SCENE III.

SIFFREDI.

Ciel! que dois-je penser? Et que viens-je de voir?  
S'aient-ils? O malheur que j'aurois dû prévoir!  
Oui, son trouble a trahi le secret de son ame.  
Ah! qu'ils n'esperent pas que j'approuve leur flamme.  
Guiscard doit se soumettre aux volontés du roi;  
De l'hymen de Constance on lui fait une loi.  
Le repos de l'état sur cette loi se fonde;  
Et, s'agit-il pour moi de l'empire du monde,  
Je dois de tout mon sang, s'il le faut, la sceller.  
D'ailleurs, Blanche est promise: Osmont m'a fait  
parler,  
J'ai fait une réponse à ses vœux favorable:  
Ma fille, pour époux, aura le connétable.  
Cet hymen politique est un point arrêté,  
Le bien public m'en fait une nécessité.  
La plus haute grandeur n'offre rien qui me tente:  
Mon devoir est sacré, ma parole constante.

Périsse le mortel, périsse le cœur bas  
Qui, portant dans ses mains le destin des états,  
Plein des vils sentiments que l'intérêt inspire,  
Immole à sa grandeur le salut d'un empire!  
Mais le comte paroît: je vais lire en son cœur.

### SCENE IV.

GUISCARD, SIFFREDI.

GUISCARD.

Seigneur, dans vos regards je vois notre malheur.  
La nouvelle à Palerne en est déjà semée,  
Et, par votre douleur, m'est trop bien confirmée.  
Il n'est donc plus, hélas! ce roi chéri de tous!  
La mort nous le ravit.

SIFFREDI.

Oui; le ciel en courroux  
Vient de nous retirer son présent le plus rare;  
Un roi qui, de nos biens, de notre sang avare,  
A conquérir les cœurs mit son ambition,  
Et qui, bon sans foiblesse, en mérita le nom:  
Titre au-dessus de grand, qu'insensés que nous  
sommes,  
Nous prodignons souvent aux oppresseurs des  
hommes.  
Du trône il écarta ces mortels bas et faux  
Qui du bonheur public infectent les canaux,  
Esclaves que le prince écoute et mésestime.  
Il fut sourd à la brigue. Il tenoit pour maxime  
Qu'un roi doit préférer, obsédé comme il l'est,  
Un ami qui l'afflige, au flatteur qui lui plaît.  
On ne vit point, au sein de l'horrible misere,  
Le laboureur gémir du bonheur d'être pere;  
Ni du luxe engraisé de son sang précieux



Les palais insolents s'élever jusqu'aux cieux.  
 Protecteur éclairé des talents, du génie,  
 Encourageant les arts, animant l'industrie,  
 Sachant récompenser et punir à propos ;  
 Pere, enfin, de son peuple ; il fut plus que Héros.

GUISCARD.

Le deuil couvre la ville, et dans toutes les places  
 La douleur se produit sous différentes faces ;  
 Mais du palais désert les courtisans ingrats  
 Vers celui de Constance ont tous porté leurs pas.

SIFFREDI.

S'ils vont la saluer comme leur souveraine,  
 Croyez, noble Guiscard, que leur attente est vaine.

GUISCARD.

N'est-elle pas la sœur de notre dernier roi,  
 Et fille du tyran qui, dans le grand Mainfroi,  
 S'immola le Héros et l'ainé de sa race ?

SIFFREDI.

Ce tyran détesté, que le meurtre et l'audace  
 Du trône fraternel rendirent possesseur,  
 D'un rang payé si cher goûta peu la douceur.  
 D'un déluge de sang il couvrit la Sicile :  
 Enfin, après deux ans d'un règne peu tranquille,  
 Guillaume-le-Cruel emporta chez les morts  
 Cet odieux surnom, son crime et ses remords :  
 Au roi que nous pleurons il laissa la couronne.  
 Constance en est la sœur ; et toutefois au trône  
 Un héritier plus juste a des droits plus certains.

GUISCARD.

Eh ! qui peut donc prétendre à de si hauts destins ?

SIFFREDI.

Sachez que de Roger un descendant respire.

GUISCARD.

De ce fameux Roger qui fonda cet empire ?

SIFFREDI.

Oui, le fils de Mainfroi.

GUISCARD.

Mon cœur en est charmé :

Un prince reste encor de ce sang renommé  
 Dont un âge barbare emprunta tout son lustre.  
 Ah ! de tant de héros le successeur illustre,  
 Le fils du grand Mainfroi voudra lui ressembler.

SIFFREDI.

Cet enfant, dont le sort vient de se révéler,  
 A crû, dans le silence, en vertus, en années.  
 On lui cacha toujours ses hautes destinées ;  
 Mais le roi vient, enfin, par sa suprême loi,  
 De reconnoître en lui le sang du grand Mainfroi.  
 Il le nomme héritier du trône de Sicile.

GUISCARD.

Heureux jeune homme ! sors de ton obscur asile ;  
 Vois tous tes ennemis tremblants, humiles ;  
 Vois l'arrogant Osmont et Constance à tes pieds,  
 La fille de ce monstre assassin de ton pere.

SIFFREDI.

Ah ! qu'il n'écoute pas cette ardeur téméraire.  
 Constance a dans ses mains les forces de l'état,  
 Le connétable Osmont lui répond du soldat.  
 Ce seroit dans l'horreur des guerres intestines  
 Plonger l'état encor fumant de ses ruines.  
 Si le prince en veut croire un serviteur zélé,  
 Tout son ressentiment, à la paix immole,  
 Préviendra des esprits le funeste partage,  
 Et l'hymen de Constance en deviendra le gage.  
 Le roi vient, en mourant, d'ordonner ces liens.

GUISCARD.

Si de ses sentiments je juge par les miens,  
 Je doute qu'aisément, en faveur de Constance,  
 On puisse de son cœur vaincre la résistance.  
 Eh ! que craindre après tout ? Il a pour lui, seigneur,  
 Sa naissance, ses droits, sans doute sa valeur.  
 S'il est de vils humains qui se vendent aux crimes,

SAURIN.

Croyez qu'il est aussi des mortels magnanimes  
 Qui mourront pour défendre et ses droits et son rang.  
 Quant à moi, je suis prêt à verser tout mon sang :  
 Brûlant de le servir, je me mets à sa place.  
 Courons vers lui, seigneur. Ah ! digne de sa race,  
 Digne du trône auguste où furent ses aïeux,  
 Peut-être qu'il se plaint que le sort envieux,  
 Sur le théâtre obscur d'une scène privée,  
 Confine les vertus de son ame élevée ;  
 Et qu'il demande au ciel l'heureuse occasion  
 De montrer un grand cœur et d'acquérir un nom.

SIFFREDI.

Et peut-être qu'aussi sa frivole jeunesse  
 S'endort avec l'amour au sein de la mollesse.

GUISCARD, vivement.

Mon cœur répond du sien. Oui, seigneur, sans effort,  
 De mon état obscur je m'éleve à son sort,  
 Et je sens qu'à l'aspect de sa noble carrière,  
 Mon ame, avec transport s'élançant toute entière,  
 Brûleroit d'égaliser, en vertu comme en rang,  
 Ces héros glorieux dont je serois le sang.

SIFFREDI.

Eh bien ! hâtez-vous donc de marcher sur leur trace.  
 Et vous dont il promet d'être la digne race,  
 Mânes de ses aïeux, je vous prends à témoins.  
 O vertueux Guiscard ! noble fils de mes soins !  
 Pardonnez cette épreuve, et souffrez que mon zèle  
 Vous offre le premier un hommage fidele.

GUISCARD.

Siffredi, je serois !...

SIFFREDI.

L'héritier de nos rois.

Oui, vous êtes celui dont le ciel a fait choix.  
 Sur tous ceux que nourrit cette isle valeureuse,  
 Pour régir la Sicile et pour la rendre heureuse.

GUISCARD.

Qui ? Moi ! triste orphelin abandonné de tous,  
 Sans support, sans parents, et sans amis que vous,  
 Passer de cette nuit d'obscurité profonde  
 A ce jour éclatant du premier rang du monde !  
 Ne m'abusé-je point ? Moi le fils de Mainfroi !  
 Moi le sang d'un héros ! et le trône est à moi !

(à part.)

O Blanche !

SIFFREDI.

De ce sang on chérit la mémoire.

GUISCARD.

Peut-être, aidé par vous, j'en soutiendrai la gloire.  
 O ciel ! qui conduis tout par de secrets ressorts,  
 Mets en moi les vertus des héros dont je sors :  
 Fais que, sans trop m'enfler de ma grandeur nouvelle,  
 Tout entier aux devoirs ou le trône m'appelle,  
 Mon cœur, toujours égal, en soutienne le poids...  
 Je sens, ô Siffredi ! tout ce que je vous dois.  
 Respectable vieillard ! soyez toujours mon pere :  
 Mon inexpérience a besoin qu'on l'éclaire ;  
 Gouvernez dans mes mains les rênes de l'état ;  
 Je présumerois trop et serois un ingrat,  
 Si, novice au grand art de régir un empire,  
 Je me chargeois, sans vous, du soin de le conduire.

SIFFREDI.

Si la Sicile, en vous, Seigneur, trouve un bon roi :  
 J'ai beaucoup fait pour elle, et vous assez pour moi.

GUISCARD.

Mais, quelle est donc du roi la volonté dernière ?

SIFFREDI.

A sa sœur, qui du trône eût été l'héritière,  
 Je vous l'ai dit, ce prince engage votre foi.

GUISCARD.

A quel titre peut-il m'imposer cette loi ?

SIFREDI.

Cet hyménée importe à l'état, à vous-même.  
 Oni, si vous n'élevez Constance au rang suprême,  
 Craignez de son parti le dangereux éclat:  
 Leurs mains ébranleront et le trône et l'état.  
 Quant à moi qui chéris avant tout la patrie,  
 Je ne vous cache pas qu'au peril de ma vie  
 J'appuierai cet hymen ordonné par le roi.

GUISCARD.

C'est un point sur lequel je n'en croirai que moi.

SIFREDI.

Un autre, à vos refus, doit avoir la couronne.  
 C'est le roi des Romains...

GUISCARD.

Mais le sang me la donne.

Je ne souffrirai point qu'on en blesse les droits.

SIFREDI.

Ah! sire...

GUISCARD.

C'est assez. Mon pere, une autre fois  
 Des secrets de mon cœur je pourrai vous instruire:  
 Permettez cependant qu'un moment je respire;  
 J'ai besoin d'être à moi

SIFREDI.

Sire, il faut qu'un sénat  
 Les barons du royaume et les grands de l'état  
 Viennent rendre à leur maitre un légitime hommage.  
 (à part.)  
 Je vais les assembler... Que de maux j'envisage!

## SCENE V.

GUISCARD.

Moi, l'époux de Constance! ah! pour elle mon cœur

Sentoit, sans se connoître, une invincible horreur:  
 Ecartons loin de moi cette funeste idée;  
 D'un plus doux sentiment mon ame est possédée.  
 Je puis donc, à mon tour, me montrer généreux!  
 O cher et digne objet d'un amour vertueux!  
 Tu n'as point estimé mon cœur par ma fortune.  
 Blanche, trop au-dessus d'une erreur si commune,  
 A sur moi, sans rongir, abaissé son regard:  
 Enfin, voici le jour du trop heureux Guiscard!  
 Ton amant à tes pieds va mettre un diadème.  
 O félicité pure! ô volupté suprême!  
 Blanche, ma chere Blanche, un trône t'étoit dû!  
 Je vais, en t'y plaçant, couronner la vertu.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

GUISCARD, RODOLPHE.

UN roi de son sujet essayer cette injure!

GUISCARD.

RODOLPHE.

Du trouble où je vous vois que faut-il que j'augure,  
Seigneur? vous paraissez interdit, égaré:  
Tout retentit ici de votre nom sacré,  
Qu'au ciel avec transport un peuple heureux envoie:  
Qui vous fait gémir seul dans la publique joie?

GUISCARD.

Eh! que m'importe, hélas! cette joie et ces cris?  
Nous sommes, Blanche et moi, cruellement trahis.  
Tu sais que ce matin j'ai trouvé Blanche en larmes;  
Que, cherchant de son cœur à calmer les alarmes,  
Et voulant en bannir tout sentiment jaloux,  
J'ai tracé de ma main le nom de son époux,  
Ordonnant qu'à son pere elle remit ce titre,  
De mon cœur, de ma foi le garant et l'arbitre.  
Eh bien! ce titre auguste entre ses mains livré,  
Il l'a rempli du nom d'un objet abhorré;  
De Constance.

RODOLPHE.

Eh! comment...

GUISCARD.

En ce moment peut-être,  
Blanche pleure, gémit, Blanche me nomme traître;  
Elle succombe aux maux dont son cœur est pressé.

RODOLPHE.

Mais, seigneur, au sénat que s'est-il donc passé?  
Son pere...

GUISCARD.

A quel excès il a porté l'audace!

Apprends son attentat: chacun avoit pris place  
Suivant l'ordre marqué par le titre ou le sang,  
Non loin de moi Constance assise au second rang,  
D'un œil présomptueux regardoit la couronne;  
Siffredi, chef des lois et l'organe du trône,  
Après avoir de l'œil pris mon commandement,  
En présence de tous ouvre le testament,  
Où, m'appelant au trône acquis à ma naissance,  
On me fait une loi de l'hymen de Constance.  
« Le roi consent à tout, ajoute-t-il soudain:  
« Voici l'acte signé de sa royale main,  
« Où sa foi, sa couronne à Constance est promise.  
Plein de rage, à ces mots, autant que de surprise,  
Mon esprit indigné méditoit un parti,  
Quand d'acclamations la voûte a retenti;  
Un applaudissement, une joie unanime  
Se peint sur tous les fronts, chaque bouche l'ex-  
prime,  
Constance est à mes pieds: interdit et confus,  
Comment en ce moment annoncer mes refus?  
A peine sur le trône, et sans expérience,  
Ne possédant encor qu'un titre sans puissance,  
Comment m'opposer seul au vœu de tout l'état?  
Que dirai-je?... peut-être il falloit un éclat!  
Crois qu'il m'en a coûté pour me vaincre moi-même;  
Mais j'ai dans Siffredi respecté ce que j'aime,  
J'ai considéré Blanche en l'auteur de ses jours,

Des soins qu'il prit de moi j'ai rappelé le cours;  
Par égard... par prudence... Enfin l'ame troublée.  
Mon ordre au lendemain a remis l'assemblée:  
C'est tout ce qu'a permis mon funeste embarras.

RODOLPHE.

Mais qu'aura pensé Blanche en ce moment?

GUISCARD.

Hélas!

Au rang des spectateurs par son pere placée,  
Cette scene cruelle à ses yeux s'est passée.  
Dans les bras de ta sœur j'ai cru la voir tomber:  
A mes regards bientôt on l'a su dérober.  
Prompt à désabuser son ame prévenue,  
J'ai volé vers ces lieux. O douleur qui me tue!  
Sans doute Siffredi prévoyoit mon dessein:  
Le cruel pour Belmont l'a fait partir soudain.

RODOLPHE.

Belmont touche à Palerme: il vous sera facile...

GUISCARD.

D'indispensables soins m'enchaînent à la ville...  
Rodolphe. en attendant que, libre de la voir,  
Je lui rende moi-même, et le calme, et l'espoir,  
Et qu'au prochain conseil demain tout se répare,  
Je veux par une lettre... Ah! voici ce barbare.

## SCENE II.

GUISCARD, SIFFREDI, RODOLPHE.

GUISCARD. à Siffredi.

Oses-tu bien encor paroître devant moi,  
Téméraire vieillard? Viens-tu braver ton roi?  
Crains ma juste fureur, crains la juste vengeance  
De ton maître indigne, qu'irrite ta présence;  
Fuis.

SIFFREDI.

Sire, dans mon sang éteignez ce courroux.  
Si je puis à ce prix sauver l'état et vous;  
Frappez, voilà mon sein.

GUISCARD.

Insupportable outrage!

Fuis, te dis-je; j'ai peine à contenir ma rage.

SIFFREDI.

Ne la contraignez point.

GUISCARD.

Aujourd'hui, grace à toi,

Le plus vil des mortels est au-dessus de moi.  
Si le sort l'a privé de tout autre avantage,  
L'honneur du moins encor, l'honneur est son partage;  
Tu m'as ravi le mien... Eh! que pense, cruel,  
Le respectable objet d'un amour mutuel,  
Qui crut en recevoir l'inviolable gage.  
De ce gage sacré qu'as-tu fait? quel usage?

SIFFREDI.

De votre main auguste on m'a remis le seing,  
J'ai dû vous supposer un généreux dessein.  
J'ai dû, pour le remplir, consulter votre gloire:  
C'est elle et non l'amour que j'en ai voulu croire;  
J'ai pensé que ma fille avoit mal entendu,  
J'ai fait enfin pour vous ce que vous avez dû:  
Et, ne balançant point à me perdre moi-même,  
J'ai sauvé votre gloire.

GUISCARD.

Ah! trahir ce que j'aime,

Trahir le cri du sang, rompre un lien sacré.  
Être perfide amant et fils dénaturé,  
Si c'est là cette gloire, apprends que j'y renonce,  
Apprends que je l'abhorre: au surplus je t'annonce  
Que, si dans mon dessein j'étois moins arrêté,  
Tu l'aurois attermi par ta témérité;  
J'en jure... Le destin n'est pas plus immuable.

SIFFREDI.

Mais daignez voir au moins quel orage effroyable  
Attirera sur vous ce funeste dessein.

Au trône en vain le sang vous donne un droit  
certain ;

Sur votre tête encor la couronne est flottante.  
Constance a dans l'armée une brigade puissante,  
Et du roi des Romains elle aura les secours.

Vous hasardez l'état, votre trône, vos jours...

GUISCARD.

Tombe, tombe sur moi le sort le plus funeste,  
Avant qu'un nœud honteux, que tout mon cœur  
déteste,

Mêle au sang de Mainfroi le sang de ses bourreaux !

Vous ne rongirez point, ô mânes d'un héros !

Plutôt mourir cent fois que m'unir à Constance !

Loin d'un cœur généreux ta timide prudence !

On n'asservira point mon trône, ni mon cœur.

De Constance, d'Osmond je brave la fureur.

Malheur aux factieux qui prendront leur défense !

Cette main, qu'armera le droit et la vengeance,

Ne quittera le fer qu'abreuvé de leur sang.

Les rebelles du mien épuiseront mon flanc,

Où tous, jusques à toi, sentiront ma furie.

SIFFREDI.

Je vous ai consacré mon service, ma vie.

Sans respect de mon âge et de mes cheveux blancs,

Sire, épisez sur moi tous vos ressentiments :

Peut-être que plus calme, alors, votre ame auguste

Sentira qu'il est grand ; je dis plus, qu'il est juste

Que tout intérêt cede et soit sacrifié

Au salut d'un grand peuple à vos soins confié ;

Que le premier bonheur d'un roi digne de l'être

Est le bonheur de ceux dont le ciel l'a fait maître ;

Et que, libre des soins d'une vulgaire ardeur,

C'est son peuple, avant tout, que doit aimer son cœur.

GUISCARD.

Je connois tout le prix de ces grandes maximes :

Mais j'en connois aussi les bornes légitimes,

Et j'envirois le sort des moindres citoyens,

Si, maintenant leurs droits, j'abandonnois les miens.

Je ne souffrirai point, Siffredi, qu'on me brave ;

C'est un pere qu'un roi, tu n'en fais qu'un esclave.

SIFFREDI.

L'esclave du devoir... Ah ! sire, écoutez-moi :

Daigne écouter encore, ô mon fils, ô mon roi !

Celui qui fut ton pere et forma ton jeune âge,

Et qui, pour ton honneur, pour ton seul avantage,

Repousse constamment l'appât le plus flatteur

Qu'offre l'ambition aux desirs d'un grand cœur ;

Qui, refusant (dût-il en être la victime)

Ce qu'un autre peut-être eût acheté du crime,

A ta haute faveur préfère ton courroux ;

(il se jette aux pieds du roi.)

Vois ton ami, ton pere, embrassant tes genoux,

Te conjurer en pleurs de te vaincre toi-même ;

A tes pieds avec moi vois un peuple qui t'aime,

Et que le ciel confie à tes soins paternels,

Citoyens, magistrats, ministres des autels,

Tous ceux de qui la main aux travaux occupée

Fait croître la moisson de leur sueur trempée,

Qui nourrissent l'état et supportent la faim ;

Vois le vieillard courbé, l'enfant pressant le sein,

Et l'époux et l'épouse, et la mere et la fille,

Tout un grand peuple, enfin, composant ta famille,

(Car les sujets des rois sont leurs premiers enfants)

Vois-les, dis-je, à tes pieds, incertains et tremblants ;

« Sauve-nous, disent-ils, d'une guerre intestine,

« Faut-il à l'incendie, au meurtre, à la ruine

« Abandonner encor nos champs et nos cités ? »

« Ah ! pour d'autres exploits que nos calamités,

« Réserve un sang pour toi tout prêt à se répandre ».

Résisterez-vous donc à cette voix si tendre !  
 Eh ! quel triste bonheur, rapportant tout à soi,  
 Peut balancer son peuple en l'ame d'un bon roi ?  
 La vôtre... mais, seigneur, je vois qu'elle est émue ;  
 Ah ! ne dérobez point ces larmes à ma vue,  
 L'orgueil du trône, hélas ! n'est que trop inhumain.

GUISCARD, attendri.

Leve-toi, Siffredi, ton roi te tend la main ;  
 Mes peuples me sont chers, je connois tes services ;  
 Mais tu m'as mis, cruel, entre deux précipices :  
 A Constance engagé par toi dans le sénat,  
 Détruire son espoir, c'est hasarder l'état ;  
 A cet engagement si je veux satisfaire,  
 Il me faut trahir Blanche et lessang de mon pere ;  
 Et de tous les côtés déchiré, combattu,  
 La vertu dans mon cœur s'oppose à la vertu.

(après une petite pause.)

C'est à toi, Siffredi, de venir à mon aide :  
 Ton zèle a fait le mal, j'en attends le remède ;  
 Il faut que demain même, au sénat assemblé,  
 De ta témérité le secret dévoilé  
 D'un odieux hymen pour jamais me dégage :  
 Si tu veux appuyer mes droits de ton suffrage,  
 Je redouterai peu Constance et ses amis :  
 Qui rend un peuple heureux, le voit toujours soumis.  
 Je veux, dans mes projets si le ciel me seconde,  
 Que de la foi du mien son amour me réponde.

SIFFREDI.

Seigneur...

GUISCARD.

Sans répliquer, obéis : à ce prix  
 Ton maître te pardonne et redevient ton fils.

SIFFREDI.

Des bontés de mon roi je sens le prix insigne :  
 Mais si j'obéissois je n'en serois plus digne :

Incapable, seigneur, des souplesses de cour,  
 On ne me verra point, par un lâche retour,  
 Plier mes sentiments aux passions du maître.

GUISCARD.

Et désormais en toi je ne vois plus qu'un traître.  
 Tu voudrais que, prenant tes volontés pour loi,  
 Guiscard fût, sur le trône, un fantôme de roi.  
 Mais ne t'en flatte pas... Adieu, quoi qu'on projette  
 Constance ne sera jamais que ma sujette :  
 Toi, rends grace à l'amour dont mon cœur est épris,  
 Qui te protège encor lorsque tu le trahis.

### SCENE III.

SIFFREDI.

Ah ! c'est cet amour seul qui confond ma prudence.  
 C'est lui seul qui s'oppose à l'hymen de Constance ;  
 Tous ses autres motifs sont de fausses couleurs,  
 C'est un masque imposant qu'il prête à ses fureurs :  
 O de la passion aveuglement extrême !  
 Le prince est le premier à se tromper lui-même ;  
 Et lorsqu'il n'est que foible il se croit vertueux... !  
 Son caractère est vil, ardent, impétueux,  
 Et je crains de l'état l'embrasement funeste ;  
 Le danger est pressant... Un seul moyen me reste...  
 Un moyen qui me perd... Mais s'agit-il de moi ?  
 Ne songeons qu'au salut de l'état et du roi...  
 L'espoir nourrit l'amour, détruisons l'espérance.  
 De l'hymen de ma fille Osmont a l'assurance.  
 J'ai promis... Mais il vient.

## SCENE IV.

SIFREDI, OSMONT.

OSMONT.

La Sicile, Seigneur,  
Va devoir à vos soins sa paix et son bonheur.  
Oui, l'heureuse union du prince avec Constance,  
Qu'avec vous du feu roi concerta la prudence,  
Apporte enfin un terme à nos dissensions :  
L'hymen confond leurs droits et leurs prétentions,  
Qui, rallumant le feu de la guerre civile,  
Auroient de sang encore inondé la Sicile.  
O vertueux ami ! je vous connoissois mal.  
Mais tel est des partis l'avenglement fatal,  
Qu'au sien tout est vertu, qu'en l'autre tout est vice.  
De mes préventions je connois l'injustice,  
Et n'aurai désormais, comme vous citoyen,  
De parti que l'état, d'intérêt que le sien.

SIFREDI.

A cet aveu, seigneur, magnanime et sincère,  
On reconnoît une ame au-dessus du vulgaire.  
De nos troubles cruels tant qu'a duré le cours,  
Celle du noble Osmont se distingua toujours.

OSMONT.

Votre amitié, seigneur, est un bien qu'il desire :  
Mais il en est un autre auquel encor j'aspire.  
Et, d'un ami commun si j'en crois le rapport,  
Vous consentez d'unir votre fille à mon sort.  
Ce bonheur...

SIFREDI.

Je rends grace au ciel qui me l'envoie.  
Vous honorez ma fille, et je vois avec joie  
Le repos de l'état par nos nœuds affermi :

J'embrasse en vous, seigneur, mon gendre et mon  
ami.

OSMONT.

Vous comblez mes desirs : Blanche a touché mon ame :  
Mais, pour elle brûlant d'une secrète flamme,  
J'ai dédaigné ces soins des vulgaires amants,  
Esclaves dont bientôt l'hymen fait des tyrans.

SIFREDI.

L'amour a peu de part à ces grands hyménées,  
Dont la raison d'état fixe les destinées ;  
Ma fille de mes mains recevra son époux.

OSMONT.

Trouvez bon cependant, seigneur, qu'après de vous  
Je presse le moment d'une heureuse alliance :  
Chaque instant est un siecle à mon impatience.

SIFREDI.

Il importe à l'état que nous soyons unis ;  
J'assure son bonheur en vous nommant mon fils.  
Ma fille est à Belmont : venez sans plus attendre ;  
Auprès d'elle avec vous je consens à me rendre.  
Là, d'un hymen pompeux négligeant les apprêts,  
Vous recevrez sa main sans bruit et sans délais.

FIN DU SECOND ACTE.



ACTE III.

La scene est à Belmont.

SCENE PREMIERE.

BLANCHE.

O BARBARE Guiscard ! O cœur plus qu'infidèle !  
 Ame tout à la fois et parjure et cruelle !  
 Voilà donc ces serments , ces vœux et cette foi  
 Que tantot..! Tu blâmois mon trouble et mon effroi.  
 Ainsi donc ce matin , quand mon ame glacée  
 Présageoit le malheur dont j'étois menacée ,  
 Ton cœur , sous un faux air de générosité ,  
 Masquoit la perfidie et l'inhumanité !  
 Ta tendresse jamais ne fut plus éloquente.  
 Hélas , sans rassurer ta malheureuse amante ,  
 Que ne lui disois-tu qu'esclaves couronnés  
 A leur triste grandeur les rois sont enchaînés.  
 Blanche en auroit gémi : mais moins infortunée ,  
 N'accusant que ton rang et que sa destinée ,  
 Elle eût vécu peut-être : un tendre souvenir  
 Eût rempli les moments de son triste avenir ;  
 Ton image en mon cœur eût demeuré gravée.  
 Au faite de l'espoir tu m'as donc élevée  
 Pour offrir à mes yeux l'abîme plus profond  
 Ah ! cette cruauté m'accable et me confond...  
 Guiscard , tu n'as point en cette bassesse extrême.

Je ne puis à ce point avilir ce que j'aime...  
 Non... Mais l'ambition , ce poison du bonheur ,  
 Qui corrompt les vertus sous le faux nom d'honneur ;  
 Mais l'orgueil , l'intérêt qui de ce monde est l'ame ,  
 Aux préjugés du trône ont immolé ta flamme.  
 Guiscard , à qui mon cœur élevoit des autels ,  
 Guiscard est donc semblable au reste des mortels !  
 Ah...! Mais mon pere vient. Comment cacher un  
 trouble  
 Qu'en ce fatal moment sa présence redouble ?

SCENE II.

BLANCHE , SIFFREDI.

SIFFREDI.

Blanche , ne cherche point à me cacher tes pleurs .  
 Leur source m'est connue , et je plains tes douleurs :  
 De ce cœur paternel la facile tendresse  
 D'un œil compatissant regarde ta foiblesse :  
 J'espere cependant en ta noble fierté :  
 Rappelle dans ton cœur toute sa fermeté.  
 C'est dans l'obscur nuit que la lumière brille ;  
 Arme-toi de courage , et montre-toi ma fille.

BLANCHE.

Ah ! je suis à jamais indigne de ce nom.

SIFFREDI.

J'aurois pour te blâmer une juste raison :  
 Ma fille n'a pas dû sans moi disposer d'elle ;  
 Mais ton pere est sensible à ta peine cruelle ;  
 Sous le poids du reproche il craint de t'accabler.  
 Guiscard que de ses dons le ciel voulut combler ,  
 Ses grâces , ses vertus ont fait naître ta flamme.  
 J'aurois dû le prévoir , et c'est moi que je blâme.

BLANCHE.

Ah ! traitez votre fille avec plus de rigueur :  
 Votre bonté m'accable et me perce le cœur.  
 Puis-je verser, hélas ! des larmes trop amères ?  
 J'afflige le meilleur, le plus tendre des pères.

SIFREDI.

Viens dans mes bras, ma fille... O toi ! dans tous les  
 temps

L'objet de mon amour, l'espoir de mes vieux ans ;  
 Toi que baignent mes pleurs contre mon sein pressée,  
 Me promets-tu... ? Je tremble, et ma langue glacée...

BLANCHE.

Parlez... Dites, seigneur... Qu'exigez-vous de moi ?

SIFREDI.

Il seroit trop honteux qu'on crût que, pour son roi  
 Toujours des mêmes feux en secret consumée,  
 Blanche nourrit l'espoir d'en être encore aimée.

BLANCHE.

Ah ! cet espoir, seigneur, il l'a trop bien détruit.

SIFREDI.

Il l'a dû. De vos feux quel eût été le fruit ?  
 Ta folle passion a-t-elle donc pu croire  
 Qu'oubliant ce qu'il doit à son peuple, à sa gloire,  
 T'immolant notre sang, nos biens, notre repos,  
 D'un romanesque amour méprisable héros,  
 Il dût, pour être à toi, hasarder sa couronne ?  
 Crois-tu que, pour placer ma fille sur le trône,  
 Mon devoir eût souffert qu'on rouvrit nos tombeaux ;  
 Qu'à ton fatal hymen rallumant ses flambeaux,  
 La Discorde cruelle embrasât ma patrie ;  
 Que mon sang, que ma fille en devint la furie ?  
 Jamais à ce projet je n'aurois consenti.  
 Sors d'erreur, et pour toi vois qu'il n'est qu'un parti,  
 Qu'également ton père et l'honneur te commandent.

BLANCHE.

Votre fille en mourra... Mais qu'est-ce qu'ils deman-  
 dent ?

SIFREDI.

Je connois ta vertu : c'est d'elle que j'attends  
 Le fruit toujours tardif de l'absence et du temps :  
 Qu'ils guérissent des cœurs peu soigneux de leur  
 gloire ;

Tu dois les prévenir, et déjà j'aime à croire  
 Que tu n'as plus que zèle et respect pour ton roi.  
 Mais ce n'est pas assez. On ne vit pas pour soi :  
 Plus le sort nous élève au-dessus du vulgaire,  
 Plus il nous met en butte à ce juge sévère,  
 Qui cherche nos défauts, et, sans respect des rangs,  
 Console sa bassesse en médiant des grands.

BLANCHE.

Que faut-il ?

SIFREDI.

Dès ce jour hautement le convaincre  
 Qu'à l'exemple du roi ma fille a su se vaincre ;  
 Il faut, en bannissant ce prince de ton cœur,  
 Ne plus voir son amour que comme un déshonneur,  
 Et, coupant à l'espoir sa dernière racine,  
 Prendre un illustre époux que ma main te destine.

BLANCHE.

Ciel ! un époux ? à moi, mon père ?

SIFREDI.

Au plus haut rang  
 Osmont joint le mérite et la splendeur du sang.  
 Il t'aime, et veut unir son sort à ma famille.

BLANCHE.

O mon père ! daignez...

SIFREDI.

Écoutez-moi, ma fille :  
 Cet hymen est pour vous l'asile de l'honneur.

Il vous faut un époux qui soit un protecteur  
 Qu'impunément ne puisse offenser le roi même.  
 Tel est le connétable : il est puissant, vous l'aime...  
 Je vois en vain vos yeux de larmes se remplir,  
 Ma parole est donnée, elle doit s'accomplir ;  
 Et dès aujourd'hui même.

BLANCHE.

Ah ! seigneur... ah ! mon pere,  
 Si jamais à vos yeux votre fille fut chere,  
 Si, de ma mere en moi vous rappelant les traits,  
 Jamais pour mon bonheur vous fites des souhaits,  
 N'exigez pas de moi cet affreux hyménée.

SIFREDI.

Je vous l'ai déjà dit, ma parole est donnée :  
 Il le faut... c'est en vain.

BLANCHE, se jetant aux pieds de son pere.

Mon pere !

SIFREDI.

Levez-vous.

BLANCHE.

Non... mes treublantes mains embrassent vos ge-  
 noux :

Laissez-moi les presser et les mouiller de larmes.  
 Près de vous la nature est-elle donc sans armes ?  
 Sourd à sa tendre voix, n'accablez pas un cœur  
 Noyé dans l'amertume et brisé de douleur.  
 Qu'exigez-vous. ô ciel ! Votre rigueur ordonne  
 Que, n'étant point à soi, votre fille se donne !  
 C'est me percer le sein... c'est outrager Osmont.  
 Oui, ma main sans mon cœur n'est pour lui qu'un  
 affront.

Souffrez que, loin du monde, à jamais retirée,  
 Je traîne de mes jours la pénible durée...  
 Je ne dois pas sans vous disposer de ma foi,  
 Vous ne devez pas plus en disposer sans moi.  
 Mon pere, j'ai mes droits, si vous avez les vôtres...

Rompre à la fois mes nœuds et m'en imposer d'autres,  
 C'est exiger de moi par-delà mon devoir.  
 Je dis plus, cet effort surpasse mon pouvoir.  
 Peut-être avec le temps je le pourrai, mon pere.  
 Le ciel sait si mon cœur souffre de vous déplaire.  
 Accordez-moi du temps... ou bien prenez mes jours ;  
 Prenez-les, terminez leur déplorable cours.  
 C'est la mort qu'à vos pieds mon désespoir implore.  
 Mais j'aperçois des pleurs que mon pere dévore :  
 Votre cœur s'est ému, vous vous attendrissez.

SIFREDI, avec un effort marqué.

Je vous aime, ma fille, et le fais voir assez.

BLANCHE.

Ah ! ne repoussez pas un mouvement si tendre.

SIFREDI.

Levez-vous. Je vous plains, mais gardez-vous d'at-  
 tendre

Que rien puisse jamais balancer dans mon cœur  
 L'intérêt de l'état et celui de l'honneur.  
 L'un et l'autre ont parlé. la pitié doit se taire ;  
 Et par tout le pouvoir dont le ciel arme un pere,  
 Je veux être obéi... Blanche, préparez-vous  
 A recevoir Osmont en qualité d'époux :  
 Je vais l'amener.

BLANCHE, avec l'air abîmé de douleur.

Ciel !

SIFREDI, à part.

O nature trop forte !

Que sur toi le devoir avec peine l'emporte !  
 Qu'il en coûte à mon cœur ! Arrachons-nous d'ici.

BLANCHE, avec chaleur.

Non, vous ne pouvez pas m'abandonner ainsi,  
 Mon pere.

SIFREDI, à Laure qui paroit.

Venez, Laure, et d'une triste amie

Rendez par vos conseils l'ame plus affermie ;

Ramenez au devoir un cœur trop égaré ;  
Que je le trouve enfin soumis et préparé.

## SCENE III.

BLANCHE, LAURE.

BLANCHE.

Non, ce n'est qu'à la mort que mon cœur se dispose.  
Quel amour est trahi ! quel devoir on m'impose !  
Ah ! Laure.

LAURE.

Je ne puis approuver vos douleurs.  
Le perfide Guiscard mérite-t-il vos pleurs,  
Madame ? Ah ! c'est trop peu ressentir votre injure.  
Ce n'est que du mépris qu'on doit à ce parjure.

BLANCHE.

Sans doute... Mais, hélas ! crois-tu qu'ainsi soudain  
Un cœur puisse passer de l'amour au dédain ;  
Qu'un sentiment si cher, né dans la solitude,  
Par l'estime formé, nourri par l'habitude,  
Soit détruit aussi-tôt qu'on cesse d'estimer ?  
Long-temps on aime encore en rougissant d'aimer.  
On veut que je me force à l'horrible contrainte  
De dévorer mes pleurs et d'étouffer ma plainte,  
De porter dans les bras d'un époux odieux  
Une image toujours trop présente à mes yeux,  
Une image à mon cœur malgré moi toujours chère... !  
Où fuir... ? où me cacher aux humains, à mon père ?  
Dans quel antre sauvage, expirant de douleur,  
Ensevelir mes jours moissonnés dans la fleur ?

LAURE.

Quel est donc cet hymen à vos vœux si funeste ?  
Quel époux.. ?

BLANCHE.

En est-il que mon cœur ne déteste ?  
Le fier Osmont pourtant m'inspire plus d'effroi.  
C'est lui que ce jour même on veut unir à moi :  
Oni, ce jour même.

LAURE.

Eh bien ! vous êtes outragée :  
Ce jour a vu l'affront, il vous verra vengée.

BLANCHE.

Vengée ! hélas ! sur qui ? Sur Guiscard ou sur moi ?

LAURE.

Sur cet ingrat amant qui vous manque de foi,  
Sur ce cœur vil et faux...

BLANCHE, vivement.

Non, il ne peut pas l'être.  
Non, mon cœur à ces traits ne peut le reconnoître :  
Nous lui faisons injure.

LAURE.

O ciel ! que dites-vous ?  
N'a-t-il pas à Constance, en présence de tous.. ?

BLANCHE.

Il est trop vrai... je cherche à me tromper moi-même.

LAURE.

Quoi ! ce matin, madame, avec un soin extrême,  
Sa tendresse s'épuise à calmer votre cœur ;  
Il semble vous quitter tout plein de son ardeur,  
Et c'est pour vous trahir ! Et, pour comble d'outrage,  
Devant vous hantement à Constance il s'engage.  
Il veut que vous soyez témoin de votre affront ;  
Votre ressentiment ne peut être trop prompt.  
On dit que dès demain il l'épouse.

BLANCHE.

Ah ! parjure

LAURE.

Pouvez-vous balancer.. ?

BLANCHE.

Dès demain ?

LAURE.

On l'assure.

BLANCHE.

Eh ! qu'il étouffe donc , s'il se peut, dans son cœur,  
Le cri du sang d'un pere et le remords vengeur..!  
Laure, je veux t'en croire : un ner dépit me guide.  
Tu me regretteras, homme lâche et perfide...  
Oui, mon hymen fera son tourment et le mien ;  
Il a trahi mon cœur, j'ai mal connu le sien :  
D'un repentir tardif il sera la victime.  
Je servirai d'exemple à celles qu'une estime  
Dans leur crédule esprit trop prompte à se former,  
Sous l'appât des vertus engageroit d'aimer.

LAURE.

Voilà les sentiments que j'attendois de Blanche ;  
Qu'en secret dans mon sein tout votre cœur s'é-  
panche :

Mais gardez au dehors de rien faire éclater  
Dont l'orgueil de Guiscard puisse encor se flatter.  
Que dans les bras d'Osmont le perfide vous voie.

BLANCHE.

Oui, dans mon désespoir je goûterai la joie...  
Quelle joie..! Ah ! cruel, à quel nœud détesté  
Me pousse de ton cœur l'horrible fausseté !

LAURE.

Osmont a des vertus : le sang de ses ancêtres,  
En ses veines transmis, est le sang de nos maîtres ;  
Il a de la valeur...

BLANCHE.

Ne parle point de lui ;  
Parle-moi de l'auteur de mon cruel ennui,  
De Guiscard. Dis-moi bien que c'est un infidèle,  
Et soutiens, s'il se peut, ma vertu qui chancelle.

LAURE.

Songez que votre pere...

BLANCHE.

Oui, j'afflige son cœur,  
Et je crains son pouvoir bien moins que sa douleur.

LAURE.

Il vient.

BLANCHE.

Osmont le suit... O contrainte ! ô supplice !  
Un pere exige, ô ciel ! cet affreux sacrifice !

## SCENE IV.

BLANCHE, SIFFREDI, OSMONT, LAURE.

SIFFREDI.

Ma fille, de ma main recevez un époux,  
Qui tous deux nous honore en s'unissant à vous ;  
Et que puisse le ciel, qui vous joint l'un à l'autre,  
Faire, au gré de mon cœur, son bonheur et le vôtre !

OSMONT.

Le choix de votre pere autorise mes feux,  
Madame : mais ce choix ne peut me rendre heureux,  
Si le cœur où j'aspire en ma faveur ne penche :  
Croirai-je que du moins la vertueuse Blanche  
Consentira sans peine à former ce beau nœud ?

BLANCHE.

Seigneur... l'obéissance... un pere... son avenu...  
Je me meurs !

OSMONT.

Ciel !

SIFFREDI.

Ma fille..! à peine elle respire.

SAURIN.

BLANCHE.

O mon pere..!

(à Laure.)

Aide-moi... je ne puis me conduire.

SIFFREDI, à Osmont.

Je la suis, pardonnez à mon soin paternel.

OSMONT.

Je ne vous quitte point dans ce trouble mortel.

FIN DU TROISIEME ACTE.

## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

BLANCHE.

CEN est donc fait, hélas ! un nœud fatal me lie !  
 Mon malheur n'aura plus de terme que ma vie..!  
 Puisse mon pere un jour ne se point reprocher  
 Le sacrifice atreux qu'il me vient d'arracher !  
 « Veux-tu précipiter mes vieux ans dans la tombe »,  
 M'a-t-il dit ? A ce mot mon courage succombe ;  
 J'ai traîné vers l'autel mes pas avec terreur.  
 O comment exprimer ce qu'a senti mon cœur !  
 Quand à la main d'Osmont j'ai joint ma main trema-  
 blante,  
 J'ai senti fuir sous moi la terre chancelante ;  
 D'un nuage conlus mes yeux se sont couverts ;  
 Du temple j'ai cru voir les combles entr'ouverts :  
 Tout sembloit s'écrouter... Illusion trop vaine !  
 La mort, que j'invoquois, n'a point fini ma peine ;  
 Je vis... et, par mon cœur en secret démenti,  
 L'irrévocable aveu de ma bouche est sorti.

## SCENE II.

BLANCHE, LAURE.

LAURE, avec un air troublé, et tenant un billet.  
Madame...

BLANCHE.

O ciel ! quel trouble..!

LAURE.

Ah ! je suis confondue.

BLANCHE.

Mes yeux cherchent les tiens, et tu baisses la vue !  
Ai-je quelque malheur encore à redouter ?  
Ce billet...

LAURE.

Quels regrets il pourra vous coûter !  
Quels reproches, hélas ! vous aurez à me faire !

BLANCHE.

Je tremble ; explique-toi.

LAURE.

Mon frere...

BLANCHE.

Eh bien ! ton frere..?

LAURE.

Je n'ai pu qu'un instant lui parler sans témoins.  
Guiscard a confié ce billet à ses soins,  
Qu'il lui tardoit, dit-il, de pouvoir me remettre.

BLANCHE.

Quoi ! Guiscard... il m'écrit..! Croit-il par une lettre..?  
Voyons, Laure... Mais, non... mon cœur m'en presse  
en vain ;

Non, je ne lirai point un billet que sa main...

Eh ! que peut-il me dire..? Ah ! d'une infortunée,  
Qu'à des pleurs éternels toi-même as condamnée,

Ne viens point, ô Guiscard ! irriter les tourments.  
Il m'en coûte assez cher d'avoir cru tes serments.  
Laisse mon cœur en paix, s'il y peut jamais être.

LAURE.

Mon frere ose vouloir justifier son maître ;  
Il soutient que son cœur, exempt de fausseté,  
N'a fait que se prêter à la nécessité.  
Il alloit plus au long m'expliquer ce mystere :  
Mais, mandés à Palerme, Osmont et votre pere  
L'ont appelé près d'eux.

BLANCHE.

O ciel ! que me dis-tu..!

Mais peut-on démentir ce que mes yeux ont vu ?  
N'importe... Cette lettre... il faut la lire. Donne,  
Ah ! donne... ma main tremble, et tout mon corps  
frissonne..

Que tantôt, à l'aspect d'un billet de sa main,  
Un trouble différent eût agité mon sein !  
Mais lisons.

( elle lit. )

« De ton cœur je conçois les alarmes ,

• Chere Blanche. »

( elle s'arrête. )

Ah ! mes yeux se remplissent de larmes.

( elle continue. )

• Je brûle de te voir, et de les dissiper.  
• L'apparence pourtant n'a pas dû te tromper ;  
• Un cœur chéri du tien n'est ni lâche ni traître :  
• Je volerai vers toi dès que j'en serai maître.  
• Ton pere... à quel excès, ô ciel ! il s'est porté..!  
• Tantôt tu sauras tout. Sur ma fidélité  
• Repose-toi du soin de notre destinée :  
• Crois qu'à toi pour jamais la mienne est enchainée,  
• Et qu'en dépit de tout il n'est rien que la mort  
• Qui puisse m'empêcher de t'unir à mon sort ».  
Jamais, hélas ! jamais... Qu'ai-je fait, malheureuse !

Il accuse mon pere... O conjecture affreuse !  
 Cet écrit par moi-même entre ses mains remis...  
 Quoi ! sans l'aveu du prince il auroit... j'en frémis...  
 « Tantôt tu sauras tout... » Ah ! si je te suis chère ;  
 Garde-toi d'éclaircir ce funeste mystère ;  
 Guiscard , ah ! par pitié , laisse-moi mon erreur...  
 Quel est donc mon destin ? Ciel ! quelle en est l'hor-  
 reur ?

Si pour Blanche il n'est plus de repos dans la vie,  
 Qu'à se croire par toi cruellement trahie...!  
 O dépit insensé ! trop aveugle courroux !  
 Un instant à donc mis un abîme entre nous...!  
 De ta fidélité j'avois mille assurances :  
 En devois-je si-tôt croire les apparences ?  
 Devois-je me hâter de nous perdre tous deux ?  
 C'est toi qui l'as voulu , pere trop rigoureux !  
 De ton âge endureci la cruelle prudence ,  
 Un moment de dépit , un désir de vengeance ;  
 Toi-même , Laure , hélas ! ta fatale amitié :  
 Vous m'avez tous trahie... et mon cœur s'est lié.

LAURE.

Peut-être que pour vous j'en ai trop cru mon zèle :  
 Guiscard au fond de l'ame a pu rester fidele :  
 Mais ce consentement , cet acte qui vous perd ,  
 S'il n'en est pas l'auteur , ne l'a-t-il pas souffert ?  
 L'amour est moins timide en un cœur magnanime ;  
 Le sien , n'en doutez pas , faux ou pusillanime...

BLANCHE , vivement.

Arrête , Laure , et crains que ta témérité  
 Ne porte un jugement encor précipité...  
 Dans l'abîme déjà c'est toi qui m'as poussée ;  
 Par mon pere , par toi , sans relâche pressée ,  
 Je vous ai crus tous deux ; ô repentir trop vain !  
 L'affreux remords habite et déchire mon sein...  
 J'ai voulu mon malheur , et je dois m'y soumettre...  
 J'éviterai le roi... mais , hélas ! cette lettre ..

Ah ! comment l'oublier...? et me vaincre , et me fuir...?  
 Que Guiscard soit fidele ou qu'il m'ait pu trahir ,  
 Ne le voyons jamais ; oui , dans la solitude  
 Faisons-nous de nos maux une triste habitude ;  
 Gémissons en secret , et dévorons mes pleurs ;  
 Sur-tout à mon époux cachons bien mes douleurs :  
 Dérobons tout prétexte à sa jalouse flamme.  
 Peut-être a-t-il déjà trop bien lu dans mon ame.  
 Je l'ai vu m'observer d'un œil sombre , inquiet ;  
 Il sembloit de mon cœur épier le secret.  
 S'il en est encor temps , qu'à jamais il l'ignore...  
 Mais périr lentement d'un feu qui vous dévore ,  
 Et dans son cœur sans cesse en étouffer l'éclat ;  
 Éprouver au-dedans un douloureux combat ,  
 Et montrer au-dehors un front calme et paisible ;  
 O que la vie alors est un fardeau pénible !

LAURE.

Le roi paroît.

BLANCHE.

Fuyons... ô ciel ! mes pas tremblants...

## SCENE III.

GUISCARD , BLANCHE , LAURE.

GUISCARD.

Le voilà donc passé ce siècle de tourments !  
 Ton amant à tes pieds te revoit et t'adore.

BLANCHE.

Il ne m'appartient plus de vous y voir encore ,  
 (à part.)  
 Le temps en est passé. Levez-vous , sire. Hélas !

GUISCARD.

Libre des soins cruels qui retenoient mes pas ,  
 Tout entier à l'amour , laisse , laisse à mon ame



Exhaler les transports de sa brûlante flamme...  
 Mais quel est cet accueil, et d'où naît ta froideur ?  
 M'aurois-tu fait l'affront de douter de mon cœur ?  
 Que l'apparence, ô ciel ! jusque-là te prévienne !  
 Ton ame ne t'a pas répondu de la mienne !

**BLANCHE**, confuse et embarrassée.

Seigneur...

**GUISCARD.**

Je vois encor ton esprit incertain.  
 Sache donc que ton pere, abusant de mon seing,  
 A tourné contre nous... Mais quel tourment te presse ?  
 Tu trembles... tu pâlis... Ma chere Blanche !

**BLANCHE**, du ton de la douleur la plus profonde.

Laisse,

Oh ! laisse-moi, Guiscard.

**GUISCARD.**

Moi, te laisser ! jamais ;  
 Non, jamais... A mon cœur il faut rendre la paix,  
 Il faut qu'à ton amant cette bouche adorée  
 Renouvelle la foi...

**BLANCHE.**

Mon ame est déchirée.

O crime irréparable !

**GUISCARD**, vivement.

Il ne l'est pas : eh bien !  
 Ton cœur s'est trop hâté de condamner le mien :  
 Tu devois mieux connoître un amant qui t'adore.  
 Mais tout est réparé si tu m'aimes encore.  
 Dis que je suis aimé ; donne-moi cette main,  
 Et qu'à la mienne...

**BLANCHE.**

Hélas !

**GUISCARD.**

Tu résistes en vain.

**BLANCHE.**

Le ciel n'a pas voulu nous former l'un pour l'autre :

Il n'unira jamais cette main à la vôtre.

**GUISCARD.**

Blanche... ! Mais ce discours, ton trouble, ton effroi...  
 Tu m'arraches le cœur... O ciel ! explique-toi.  
 Quel est donc le secret que ta douleur me cele ?

**BLANCHE.**

Ne m'interrogez pas... Eloignez-vous.

**GUISCARD.**

Cruelle !

**BLANCHE.**

Un obstacle invincible...

**GUISCARD.**

Il n'en est point pour nous ;  
 Non : je suis roi, je t'aime, et je les vaincrai tous.

**BLANCHE.**

Votre pouvoir est vain ; le comte Osmont...

**GUISCARD.**

Le traître !

Oseroit-il prétendre ?

**BLANCHE.**

Il respecte son maître...

Mais... il est mon époux.

**GUISCARD.**

Ton époux... ! Que dis-tu ?

Osmont !

**BLANCHE.**

Il est trop vrai.

**GUISCARD.**

Je reste confondu.

Qu'as-tu fait ? juste ciel !

**BLANCHE.**

L'autorité d'un pere,

Une fatale erreur...

**GUISCARD.**

Perfide ! elle t'est chere

Cette erreur que l'amour auroit su démentir.

Penses-tu m'abuser par un vain repentir?  
Osmont, ô ciel ! Osmont posséder tant de charmes !  
Tu l'aimois, oui.

BLANCHE.

Cruel !

GUISCARD.

Je vois couler tes larmes...

Que servent à présent ces regrets superflus ?  
Toi seule as pu nous perdre, et tu nous as perdus.  
Ciel ! tandis qu'accusant l'éternité des heures,  
Mon cœur impatient voloit vers ces demeures,  
Blanche me trahissoit !

BLANCHE.

Eh bien ! tu dois haïr

Celle qui t'adoroit, et qui t'a pu trahir.  
Je ne te dirai point que mon pere, que Laure...  
Plus à plaindre que toi je m'accuse et m'abhorre.  
Va, d'un fatal amour perds jusqu'an souvenir ;  
Laisse à mon triste cœur le soin de me punir ;  
Victime d'une erreur que le remords expie,  
Quitte-moi pour jamais.

GUISCARD.

Demande donc ma vie.

Ma vie est de t'aimer...

BLANCHE.

Mon devoir de te fuir.

GUISCARD.

Non ; tes vœux et les miens, tu ne les peux trahir ;  
Non... ton pere a tout fait : il t'a sacrifiée.

( d'un ton très appuyé. )

Mais tes serments d'avance avec moi t'ont liée :  
Cette main est à moi.

( il lui prend la main. )

## SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, OSMONT.

OSMONT.

Madame, oubliez-vous

Qu'elle vient d'être unie à celle d'un epoux ?

BLANCHE.

Non ; ces nœuds sont sacrés, et mon cœur les révere.

GUISCARD.

Quelle est donc cette audace ?

## SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, SIFFREDI.

BLANCHE.

( à Guiscard. ) ( à Siffredi. )

Ah ! seigneur.. Ah ! mon pere...

Venez, et détournez les maux que je prévoi.

( elle sort. )

GUISCARD.

Est-ce là le respect que tu dois à ton roi ?

OSMONT.

Ce rang dont il abuse, il me le doit peut-être.  
Mais si je l'ai trop tôt reconnu pour mon maitre,  
Je saurai l'empêcher d'être mon oppresseur.

SIFFREDI.

Sire, vous, de nos lois l'auguste protecteur,  
Vous, des droits des humains sacre depositaire,  
Méconnoissez-vous ceux et d'epoux et de pere ?  
Eh ! pourquoi l'homme libre a-t-il créé des rois,  
Si ce n'est pour défendre et protéger ses droits ?

GUISCARD.

D'un discours importun épargne-moi la suite ;  
 Au lieu de me juger , regarde ta conduite.  
 Je connois mes devoirs et saurai les remplir ;  
 Mais connois-tu les tiens , toi qui , pour me trahir ,  
 D'un zèle spécieux couvrant ton imposture ,  
 As violé mes droits et ceux de la nature ?  
 C'est assez , Siffredi ; ne me réplique rien.  
 Toi , connétable , écoute , et consulte-toi bien .  
 Blanche aux autels n'a pu , par son pere entraînée ,  
 T'engager une foi qu'elle m'avoit donnée .  
 Fondé sur sa promesse , armé de mon pouvoir ,  
 Je briserai ces nœuds : ose t'en prévaloir ,  
 Ose à ton souverain disputer sa conquête ;  
 Mais , connétable , apprends qu'il y va de ta tête .

OSMONT.

Ma tête ! apprends , Guiscard , que ceux dont je descend

Ne la soumièrent point à l'ordre des tyrans :  
 Des fiers enfans du Nord la belliqueuse race  
 Sait repousser l'outrage , et brave la menace .  
 De ce trône puissant , fondateurs et soutiens ,  
 Notre épée a ses droits , si le sceptre a les siens .

GUISCARD.

De ces droits prétendus tu pourras faire usage :  
 Mais , si le jour t'est cher , désormais n'envisage  
 Qu'avec l'œil d'un sujet soumis et repentant  
 Celle qu'aime ton maître , et que mon trône attend .  
 (il sort.)

## SCENE VI.

OSMONT, SIFFREDI.

OSMONT.

O ciel ! à cet excès porter la tyrannie !  
 Me ravir mon épouse et menacer ma vie !  
 J'ai , grace au ciel , un cœur , et trouverai des bras  
 Qui sauront mettre un frein à de tels attentats .  
 Il tient le sceptre encor d'une main trop peu ferme ,  
 On peut l'en arracher . Oui , je vole à Palerme :  
 Il faut désabuser Constance et ses amis .  
 Perfide ! tu tiendras ce que tu nous promis ,  
 Ou je ne connois plus que Constance pour reine .

SIFFREDI.

La passion , seigneur , trop avant vous entraîne .  
 Le roi s'est oublié : mais , croyez mes vieux ans ,  
 Les conseils du courroux sont toujours imprudens ;  
 Le repentir les suit . Vous êtes ma famille :  
 Mon honneur est le vôtre et celui de ma fille .  
 Mais songez qu'avant tout nous sommes citoyens :  
 Voyons , sans hasarder de dangereux moyens ,  
 Ce qu'exige l'honneur et permet la justice ;  
 Sauvons nos droits enfin sans que l'état périsse .  
 Ne précipitez rien , mais evitez le roi ;  
 Et de vos intérêts reposez-vous sur moi ,  
 Je connois bien Guiscard : d'abord ardente et vive ,  
 Chez lui la passion tient la raison captive :  
 Laissez passer ce feu , le repentir naîtra .

OSMONT, fièrement.

Je le crois qu'en effet il se repentira .  
 Vous connoissez Guiscard , vous auriez dû peut-être  
 Un peu plutôt , seigneur , me le faire connoître .  
 Mais que j'attende en paix et sans être vengé

SAURIN.

7

Qu'il daigne faire grace à mon cœur outragé,  
Non... sans plus écouter une vaine prudence,  
Je cours venger l'état, mon honneur, et Constance.  
Je paroirois un lâche aux yeux de tous, à moi,  
Si je pouvois souffrir...

## SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, RODOLPHE,  
à la tête des gardes.

RODOLPHE, à Osmont.

Seigneur, au nom du roi,  
Il faut que votre épée en mes mains soit remise.

OSMONT.

Mon épée ?

RODOLPHE.

Oui, seigneur.

SIFFREDI.

Ciel ! quelle est ma surprise !

RODOLPHE.

Il faut de plus au fort me suivre sans délai.

OSMONT, à Siffredi.

Voilà de son pouvoir un glorieux essai !

SIFFREDI.

Juste ciel ! pour l'état quel funeste présage !

Ce prince, dont mes soins ont formé le jeune âge..

Je cours m'offrir à lui ; sans doute il m'entendra.

(à Osmont.)

Allez... Bientôt, mon fils, le ciel nous rejoindra.

Guiscard a de l'honneur, il aime la justice ;

A ses pieds il verra le bord du précipice :

Mes yeux par le sommeil ne seront point fermés

Que vous ne soyez libre et les esprits calmés.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V.

Il fait nuit.

## SCENE PREMIERE.

SIFFREDI.

LE roi me l'a promis. Plus calme et plus traitable,  
A ma priere enfin il rend le connétable :  
Demain il sera libre aux premiers traits du jour.  
Mais qu'espérer, hélas ! d'un si foible retour ?  
Indulgent sur ce point, ferme sur tout le reste,  
Le roi persiste encor dans son projet funeste ;  
Il ne compte pour rien les maux les plus affreux,  
Notre perte et la sienne. O que de malheureux  
Des passions des rois sont les tristes victimes !  
Que de sang innocent pour expier leurs crimes... ?  
Que dis-je ? Ah ! n'ai-je rien moi-même à m'imputer ?  
J'ai couru vers l'écueil en voulant l'éviter.  
Mais j'atteste du moins l'œil perçant et sublime  
Qui de nos cœurs éclaire et pénètre l'abîme,  
Que mon zèle fut pur, et n'eut jamais pour loi  
Que le bien de l'état et la gloire du roi.  
A mon propre péril j'ai soutenu leur cause ;  
N'importe... quelque fin qu'un grand cœur se propose,  
L'artifice peut-être est toujours criminel.

Soyons justes et vrais, et laissons faire au ciel...  
 Quelqu'un vient... à cette heure...!

## SCENE II.

SIFREDI, OSMONT.

SIFREDI.

O ciel ! quelle est ma joie !

Se peut-il que sitôt, mon fils, je vous revoie !  
 J'espérois que du jour la naissante clarté  
 Serait l'instant heureux de votre liberté :  
 Mais le roi le prévient ; et ce retour efface...

OSMONT.

Je n'ai point de Guiscard obtenu cette grace ;  
 Je n'en attends de lui, ni n'en veux : non, mon cœur,  
 Qui brave son courroux, dédaigne sa faveur.  
 Robert commande au fort, et mon sort l'intéresse ;  
 Il m'a laissé sortir sur la simple promesse  
 Que l'aube en se levant me verroit de retour.  
 J'ai trouvé chez Constance une nombreuse cour,  
 De ses amis, des miens une troupe zélée,  
 Qu'au bruit de ma prison la nuit a rassemblée :  
 Tous réclament l'honneur, la liberté, la foi ;  
 Nomment tyran celui que vous appelez roi.  
 « C'est saper, disent-ils, la sûreté publique,  
 « Et les lois de l'état et la paix domestique.  
 « Quoi ! ce consentement authentique et formel  
 « Etoit donc pour Constance un affront solennel !  
 « Mais elle a pour garant tout un sénat auguste.  
 « Si Guiscard se refuse à la loi sage et juste  
 « Qui, l'appelant au trône, ordonne qu'avec lui  
 « Constance le partage et s'en rende l'appui,  
 « C'est au roi des Romains d'y monter avec elle :

« Au défaut de Guiscard le testament l'appelle. »  
 Voilà quels sont, seigneur, les sentiments de tous.  
 Refuserez-vous, seul, de vous unir à nous ;  
 Vous dont la politique et les sages lumieres  
 Ont dirigé du roi les volontés dernières ?

SIFREDI.

Je soutiendrai sans doute un plan qu'à ce grand roi  
 L'intérêt de l'état inspira plus que moi :  
 Mais craignons avant tout de plonger la Sicile  
 Dans toutes les horreurs d'une guerre civile ;  
 Et ne nous hâtons pas d'appeler l'étranger.  
 Je veux, sous vos drapeaux, que, prompts à se  
 ranger,

Les amis de Constance embrassent sa querelle,  
 Que tous brûlent de vaincre ou de mourir pour elle ;  
 Ceux du roi sont nombreux, et sous ses étendards  
 Vous verrez, à son nom, voler de toutes parts  
 Les peuples attachés au sang qui le fit naître.  
 On ne veut point ici d'un étranger pour maître.  
 Ce trône dont jadis posa les fondements  
 L'immortelle valeur de nos héros normands ;  
 Leurs fils sou friront-ils que la race sueve  
 A la leur au ourd'hui le dispute et l'enleve ?  
 Non ; le roi des Romains leur seroit odieux ;  
 Ah ! que la passion ne ferme point nos yeux ;  
 Et s'il est vrai, seigneur, que la vertu nous touche  
 Et soit dans notre cœur comme dans notre bouche,  
 Si nous aimons l'état, il faut nous réunir,  
 Non pour faire les maux, mais pour les prévenir.

OSMONT.

Je n'en sais qu'un moyen : perdons qui nous offense ;  
 Ecrasons un tyran, tandis que sa puissance  
 N'est pas encore au point de nous faire trembler.  
 Mais si vous demandez que, pouvant l'accabler,  
 Au droit de me venger lâchement je renonce,

Interrogez l'honneur, il fera ma réponse.

SIFFREDI.

N'appellez point honneur cet enfant de l'orgueil,  
Eternel artisan de discorde et de deuil,  
Qui, toujours altéré de sang et de vengeance,  
N'est jamais assez grand pour pardonner l'offense;  
Qui, superbe et farouche, immole tout à soi,  
Et prend le préjugé, non la vertu, pour loi.  
Le véritable honneur n'est que la vertu même:  
Oui, de nos actions seul arbitre suprême...

OSMONT.

On peut penser ainsi dans cet âge avancé  
Qui transforme en vertu son courage glacé.  
Moi, dont le sang encor dans les veines bouillonne,  
Je sais comme on se venge, et non comme on pardonne.

SIFFREDI.

Eh bien ! à vos fureurs immolez donc l'état !  
Mais ne vous flattez pas que de cet attentat  
Un cœur tel que le mien soit jamais le complice.  
Non... Du roi cependant je blâme l'injustice,  
Je maintiendrai le nœud qui joint ma fille à vous;  
Le roi réclame en vain; vous êtes son époux.  
Ma juste fermeté bravera sa colere.  
Mais s'il ne souffre pas que la raison l'éclaire,  
S'il persiste à n'avoir que son desir pour loi,  
Il n'est qu'un seul parti qui soit digne de moi;  
Je ne partagerai vos complots ni son crime:  
Mais je serai, seigneur, sa première victime.  
Adieu... de votre cœur modérez les transports.

OSMONT.

Ah ! j'y ferois, seigneur, d'inutiles efforts.  
Osmont n'a point appris à dévorer l'outrage.

SIFFREDI.

Le roi verra l'abîme où son projet l'engage.

Demain tout peut changer : mon fils, comptez sur  
moi,  
Et retournez au fort dégager votre foi.

### SCENE III.

OSMONT.

Que je compte sur lui ! promesse trop frivole !  
Je vois qu'au fond du cœur Guiscard est son idole ;  
Il porte à ce tyran un amour insensé.  
Dois-je lui confier mon honneur menacé ?  
Il désapprouve en vain la fureur qui m'enflamme :  
Mille soupçons affreux s'élevent dans mon ame.  
Guiscard veut que je reste au fort jusqu'au matin...  
Si cette nuit couvroit un horrible dessein !  
Les pleurs de mon épouse, et sa frayeur mortel je,  
Son trouble... Il est trop vrai, Guiscard est aimé  
d'elle.

La perfide... ! Je crains un complot odieux.  
Oui, près d'elle Guiscard élevé dans ces lieux...  
Arrachons-la d'ici, prévenons l'entreprise.  
J'ai des amis tout prêts, la nuit me favorise,  
Allons les disposer autour de ce palais ;  
Il faut de mon projet assurer le succès.  
Il faut pouvoir forcer mon épouse à me suivre...  
Ah ! dans les noirs transports où mon ame se livre,  
Blanche, Guiscard et moi, je puis tout immoler.  
J'entends du bruit... sortons.

## SCENE IV.

BLANCHE, LAURE.

LAURE.

Ou voulez-vous aller?

Errante en ce palais, votre douleur muette  
Y promene au hasard sa démarche inquiète;  
Et poursuivant en vain un repos qui vous fuit...

BLANCHE.

Abandonne mon ame au trouble qui la suit.  
Va, laisse-moi; ton soin m'importune et me gêne.

LAURE.

Moi, vous laisser! ô ciel! et lorsqu'à votre peine  
Une effroyable nuit ajoute son horreur!

BLANCHE.

Une horreur plus affreuse est au fond de mon cœur.  
Qu'importe, hélas! qu'importe à ma douleur pro-  
fonde,

Que de son voile obscur la nuit couvre le monde?  
Quand elle aura fait place à la clarté du jour,  
En gémissant encor j'attendrai son retour.  
Laisse-moi... je le veux... mon amitié l'exige.  
Tes conseils m'ont perdue... oui; laisse-moi, te dis-je;  
N'aigris point ma douleur... ne me réplique rien.

## SCENE V.

BLANCHE.

Me voilà seule enfin... Que ne puis-je aussi bien  
Ecarter de mon cœur les cruelles alarmes!  
O sommeil! c'est en vain que j'implore tes charmes.  
Ta main sur les mortels verse l'oubli des maux;

Mais il n'est plus pour moi ni douceur ni repos.  
L'avenir m'épouvante, et le présent m'accable.  
Osmont au désespoir... Osmont fier, implacable,  
Dévorant dans les fers sa jalouse fureur...  
O reproche cruel! ô trop fatale erreur!  
Mon cœur des passions éprouvoit le tumulte:  
J'en ai cru le dépit; il perd qui le consulte.

( elle se jette dans un fauteuil.)

Ne puis-je me calmer! La terreur me poursuit.  
Que pour les malheureux l'heure lentement fuit!  
Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille!  
Mais qu'entends-je...? quel bruit a frappé mon oreille?  
( elle se leve.)

Je ne me trompe pas. Quelqu'un vient... c'est le roi.  
Quel projet...! je frissonne... ô ciel!

## SCENE VI.

BLANCHE, GUISCARD.

GUISCARD.

Rassure-toi,

J'ai su me ménager une secrète entrée..

BLANCHE.

Comment en vous voyant puis-je être rassurée?  
Vous, Guiscard, à cette heure! et lorsque dans les fers  
Osmont... Si mon honneur, si mes jours vous sont  
chers...

GUISCARD.

O Blanche! écoute-moi.

BLANCHE.

Que pouvez-vous prétendre?

Quel dessein...! je ne dois ni ne veux vous entendre:  
Non... Vous voyez ma peine et mon trouble mortel...  
Songez à quel reproche...

GUISCARD.

Il en est un cruel

Que Guiscard et ton cœur ont seuls droit de te faire;  
C'est d'avoir cru perfide un amant si sincère ;  
C'est de m'avoir trahi... Le temps est précieux ;  
Rodolphe, avec ma garde, attend près de ces lieux,  
Et le trajet est court de Belmont à la ville :  
Il faut me suivre; viens, un respectable asile...

BLANCHE.

Qu'osez-vous dire, ô ciel! et que proposez-vous ?  
Un asile! en est-il qu'auprès de mon époux ?  
Guiscard à ma vertu réservait cet outrage!  
Avez-vous oublié qu'un nœud sacré m'engage,  
Et que l'honneur me fait un austère devoir  
De ne jamais oser vous parler ni vous voir;  
Que je ne dois songer qu'à bannir de mon âme  
Le souvenir trop cher d'une première flamme;  
Que nous devons nous fuir; et qu'épouse d'Osmont,  
Votre amour, désormais, n'est pour moi qu'un  
  affront?

GUISCARD.

Ah! crains mon désespoir, crains ma fureur jalouse;  
Non, du perfide Osmont Blanche n'est point l'é-  
  pouse.

Je ne le reconnois que pour ton ravisseur.  
Pour contraindre ta main l'on a trompé ton cœur ;  
Rappelle nos serments, et consens que l'on brise  
De vains nœuds qu'ont tissés la fraude et la surprise.  
Si la loi te dégage et te permet...

BLANCHE.

Seigneur,

La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

GUISCARD.

L'honneur!

BLANCHE.

Tout cœur soumis à ce juge suprême

N'a qu'à s'interroger et descendre en lui-même ;  
Vous n'étonnerez point son murmure importun :  
Il dit qu'un souverain, comme père commun,  
Doit respecter les droits d'un père de famille,  
Le laisser à son gré disposer de sa fille ;  
Il dit que je ne puis recourir à la loi  
Contre des nœuds cruels... mais consentis par moi.

GUISCARD.

Inhumaine!

BLANCHE.

Le ciel, qui consacre ma chaîne,  
De vos peuples heureux veut qu'une autre soit reine :  
C'est un titre plus cher que je regrette, hélas!

GUISCARD.

Tu ne m'aimas jamais.

BLANCHE.

Vous ne le croyez pas!

GUISCARD.

Blanche... l'heure s'envole, il en est temps encore.  
J'eus tes premiers serments; tu m'aimas, je t'adore.  
Viens... mon trône t'attend: mais il faut sans retard...

BLANCHE, vivement.

Que parles-tu de trône? un désert et Guiscard...  
C'en est trop... près de vous, malgré moi, je m'oublie.  
  (avec un effort marqué.)

Plaiguez, mais respectez la chaîne qui me lie,  
Et recevez de Blanche un éternel adieu.

GUISCARD.

Je ne le reçois point: je demeure en ce lieu ;  
Je n'écoute plus rien qu'un désespoir funeste.  
Périssent à tes yeux mes jours que je déteste!  
Je te perds; c'en est fait, tout est fini pour moi.

BLANCHE.

Quel transport te saisit! ciel! quel est mon effroi!

GUISCARD.

Je ne me connois plus... Blanche veut que je meure



Oui, tu le veux... Eh bien ! j'obéis, et sur l'heure  
Ce fer...

BLANCHE.

Guiscard, arrête, ou le plonge en mon sein.  
Termine par pitié mon malheureux destin...  
C'en est trop... je succombe à ma douleur mortelle.  
Au nom de cet amour...

GUISCARD, l'interrompant.

Trahi par toi, cruelle !

BLANCHE.

Oui, j'ai trahi l'amour ; mais il reste à mon cœur  
La vertu, qui console au comble du malheur ;  
Veux-tu me la ravir ? Veux-tu souiller ma gloire ?  
Si je pouvois, cruel, et te suivre et te croire,  
Serois-je digne encore et du jour et de toi ?  
Non...

GUISCARD, se jetant à ses pieds.  
Je meurs à tes pieds.

### SCENE VII.

BLANCHE, GUISCARD, OSMONT.

OSMONT.

Ciel ! qu'est-ce que je voi ?  
Guiscard aux pieds de Blanche ! A moi, tyran ; ven-  
geance :  
Défends-toi.

GUISCARD.

Songe, traître, à ta propre défense.  
(ils se battent, Osmont tombe mortellement blessé.)

BLANCHE, courant à lui.

O malheureux époux !

OSMONT, se ranimant et la frappant.

Femme perfide, meurs.

(il retombe.)

### SCENE VIII.

BLANCHE, GUISCARD, SIFFREDI,  
RODOLPHE, GARDES.

SIFFREDI.

Quel bruit se fait entendre... ! ô destins ! ô fureurs !

GUISCARD, à Siffredi.

Contemple ton ouvrage.

BLANCHE, d'une voix mourante.

Ah ! si je vous suis chère  
Epargnez ses vieux ans.

SIFFREDI.

O ma fille !

BLANCHE.

O mon père !

GUISCARD.

Blanche, ma chère Blanche... !

BLANCHE.

Ecoutez-moi tous deux.  
O trop malheureux père ! amant plus malheureux !  
Jurez de respecter ma volonté dernière.

GUISCARD.

Je jure de quitter avec toi la lumière.

BLANCHE.

Non ; vivez, je le veux : consolez ce vieillard.

(à Siffredi.)

Ne lui reprochez rien... Vous, consolez Guiscard ;  
L'un à l'autre en mourant ma tendresse vous donne,  
La lumière me fuit... la force m'abandonne.

122    BLANCHE ET GUISCARD.  
Ciel! prends pitié de moi... Guiscard... ta main... je  
meurs.

                  GUISCARD.  
Elle expire: la mort réunira nos cœurs.  
(on le désarme.)

FIN DE BLANCHE ET GUISCARD.

LES MOEURS DU TEMPS,  
COMEDIE EN UN ACTE  
ET EN PROSE.

22 décembre 1760.

---

## ACTEURS.

GERONTE, riche financier, pere de Julie.

LA COMTESSE, sœur de Geronte.

JULIE.

CIDALISE.

LE MARQUIS.

DORANTE.

DUMONT, intendant du Marquis.

FINETTE, suivante de la Comtesse.

La scene est à la maison de campagne de M. Geronte.

# LES MOEURS DU TEMPS, COMÉDIE.

---

## SCENE PREMIERE.

CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

**M**AIS, madame, concevez-vous quelque chose à ce changement? Geronte m'amène à sa maison de campagne; il me laisse espérer qu'il me donnera Julie; et lorsque je lui fais parler, sa réponse est équivoque, incertaine, et je vois tout à craindre pour mon amour.

CIDALISE.

Monsieur le baron, il y a quelque chose là-dessous qui n'est pas naturel.

DORANTE.

Je serois obligé de renoncer à Julie..! On donne ici ce soir un grand bal masqué; il faut qu'à la faveur de ce bal je l'entretienne, et que je sache... Je suis au désespoir... Ah! ma chere Cidalise.

CIDALISE.

Plus j'y rêve et plus je m'y perds... Mais aussi, Dorante, vous vous y êtes mal pris: vous n'avez pas eu la sorte d'adresse que je vous avois tant recommandée: je l'ai bien vu.

DORANTE.

Que dites-vous, madame? Ah! mon cœur a tout fait pour plaire à Julie.

CIDALISE.

Il est bien question de cela; croyez-vous que pour épouser cette enfant-là, ce soit à elle qu'il importe de plaire?

DORANTE.

Eh! à qui donc, je vous prie?

CIDALISE.

A qui, monsieur? A son pere; et, bien plus encore, à la Comtesse sa tante, qui gouverne tout ici, et mene par le nez son bon-homme de frere.

DORANTE.

Eh! madame, il n'est point de politesses que je ne leur aie faites, point d'attentions..

CIDALISE.

Politesses... attentions! Cela suffit-il pour plaire aux gens? Ne savez-vous pas qu'il faut encore entrer dans tous leurs foibles, applaudir à leurs ridicules, caresser leurs travers? Je vous avois pourtant bien mis au fait, je vous avois dit que le pere de Julie, riche Financier, faute d'esprit, se piquoit de bon sens, qu'il se miroit sans cesse dans son opulence, et croyoit qu'un millionnaire étoit le premier homme du monde; et hier, devant lui, je vous vois avancer la belle these que le mérite et les talents sont préférables à la richesse; et vous lui soutenez en face cette absurdité: est-ce là se conduire?

DORANTE.

Mais, madame, le contraire est si révoltant que...

CIDALISE.

Bon! révoltant... On le sait bien; mais est-ce là une raison?

DORANTE.

Je vous avoue que je n'ai point appris à parler autrement que je pense.

CIDALISE.

Eh! dans quel monde avez-vous donc vécu? Cela s'apprend tout seul. Autre tort: M. Géronte, sans faire cas des talents, a cependant un homme qui lit pour lui les nouveautés: c'est son Barème, en fait d'esprit, qui lui fournit des jugemens tout faits, et le met en état de parler à tort et à travers de tout ce qui paroît.

DORANTE.

Quoi! ce petit monsieur, qui donne ses décisions pour des oracles..?

CIDALISE.

Il est celui de M. Géronte, qu'il a pris pour le héros de ses vers: on vous les montre ces vers, qui de M. Géronte ne font pas moins qu'un grand homme, un homme d'état, et vous n'applaudissez pas de toutes vos forces.

DORANTE.

J'ai l'honnêteté de ne rien dire.

CIDALISE.

Vous ne vous êtes pas mieux conduit vis-à-vis de la Comtesse.

DORANTE.

En quoi donc?

CIDALISE.

Je vous avois dit que cette digne sœur de Géronte, demeurée veuve d'un homme de qualité qui l'a laissée sans bien, aimoit fort à médire, et surtout à médire de monsieur son frere, qu'elle traite

de petit bourgeois ; que sa fureur étoit de ne vouloir point être la sœur de ce frere, qui cependant a pour elle un respect imbécille, qui n'agit que par ses conseils, ne voit que par ses yeux : un autre que vous seroit parti de-là pour renchérir les médisances de la Comtesse, ou du moins il y auroit applaudi : point du tout, vous osez la contredire, vous faites le bon-homme, vous défendez contre elle toute la terre, il n'y a pas jusqu'à son frere dont vous vous établissiez le protecteur ; et ce qu'il y a de rare, c'est qu'après avoir défendu, vis-à-vis du frere, les gens de mérite et à talents, vous défendez, vis-à-vis de la sœur, les gens de finance.

DORANTE.

Mais c'est que j'en connois de très estimables, et que, du ridicule de quelques uns, il n'en faut pas faire le ridicule de tous : aujourd'hui l'on a la fureur de tout blâmer : une infinité de sots par nature, se font méchants par air. S'il faut médire pour plaire à la comtesse, je suis son serviteur ; je croirois manquer à la probité...

CIDALISE.

Oh ! la probité ! Si c'étoit y manquer que de médire et même de calomnier, il y auroit bien peu d'honnêtes gens de votre sexe, et il n'y en auroit point du nôtre. On ne peut pas toujours jouer, monsieur : à quoi voulez-vous donc que des femmes s'amusement ?

DORANTE.

Je sens bien que vous plaisantez, madame : mais tourner en ridicule son frere, ses meilleurs amis...

CIDALISE.

De qui dira-t-on du mal ? De ceux qu'on ne connoit pas ?

DORANTE.

Fort bien ; mais...

CIDALISE.

Voyez le Marquis votre cousin : peut-on mieux prendre qu'il a fait le ton de ces gens-ci ? Il est vrai qu'il est homme de cour. Est-il avec la Comtesse ; le mal qu'il dit du frere assaisonne les louanges qu'il donne à sa sœur : il le raille impitoyablement sur le ridicule de son faste magnifique et mesquin à la fois ; sur son orgueil grossier, sur son ton avantageux et bas, sur ses goûts d'emprunt. Est-il avec monsieur Géronte, voilà une bonne tête, dit-il en lui frappant sur l'épaule ; vous ne vous êtes pas amusé à la bagatelle, vous avez fait votre chemin : qu'est-ce que tout l'esprit du monde au prix de ce bon sens-là ? Ma foi, près de vous et de vos semblables, tous nos prétendus esprits ne sont que des sots. Les gens comme vous, ajouté-t-il, sont bien nécessaires à un état ; ils en sont le soutien et la ressource. Joignez à cela le talent qu'il a de donner des ridicules. Il faut voir de quel air il demande pardon des incongruités de son petit parent de province ; car c'est ainsi qu'il vous nomme.

DORANTE.

Eh ! quel peut être son objet ? Le Marquis vous aime, il a le bonheur de vous plaire : votre mariage est presque conclu.

CIDALISE.

Ah ! Dorante, vous me voyez outrée contre lui, et je crains bien qu'il n'ait part au changement dont nous cherchons la cause.

DORANTE.

Lui, madame ! Le Marquis ! il a promis de me servir.

CIDALISE.

Et s'il ne pensoit qu'à se servir lui-même, s'il avoit des desseins sur Julie; non qu'il en soit amoureux; mais ce mariage rétablirait ses affaires et payeroit ses dettes: ma fortune est fort au-dessous de celle qu'il peut espérer de ces gens-ci.

DORANTE.

Vous penseriez...

CIDALISE.

Je vous ai dit que la Comtesse avoit tout pouvoir sur son frere: si par hasard il résiste à ce qu'elle a résolu, ce sont des vapeurs, des évanouissements, qui ne prennent fin qu'avec la résistance du bonhomme.

DORANTE.

Eh! bien, madame...

CIDALISE.

Eh! bien, monsieur, je soupçonne que la Comtesse, pour m'enlever le Marquis, lui fait épouser sa niece: la Comtesse n'est pas délicate...

DORANTE.

Quoi! cette femme qui vous accable d'amitié..!

CIDALISE.

J'en ai été quelque temps la dupe; mais je suis à présent convaincue qu'elle ne m'a fait des avances, et qu'elle ne m'a engagée à venir ici avec elle, que pour rapprocher d'elle le Marquis: mettez-vous bien dans la tête, baron, que les femmes ne s'aiment guere, et qu'en particulier la Comtesse me hait.

DORANTE.

Mais ce Marquis, madame, est-il possible que vous l'aimiez avec la connoissance que vous avez de son caractere! Si vous le croyez capable d'un lâche procédé... Mais vous ne le croyez pas.

CIDALISE.

Ah! Dorante, que n'en puis-je douter! Vous avouerez-je ma foiblesse? Je regrette l'aveuglement où j'étois au commencement de ma passion pour lui: persuadée qu'il m'aime, séduite par l'élégance de ses ridicules, ses défauts ne me paroissoient que des graces: je suis presque sûre que, si je l'épouse, je serai la femme du monde la plus malheureuse; mes réflexions me conduisent souvent à vouloir me vaincre: je crois quelquefois y être parvenue: il paroît; toutes ces idées s'effacent, mes réflexions s'évanouissent, je ne sens plus que mon amour pour lui: je suis désespérée.

DORANTE.

Ah! madame, vous surmonterez votre passion, je vous le prédis; et le Marquis...

CIDALISE.

Si je puis être bien sûre une fois qu'il me trompe..! Le bal qu'on donne ici ce soir m'a fait venir une idée qui pourra m'éclaircir. Le Marquis et la Comtesse croient que dans une heure je pars pour Paris... Mais vous, Dorante, ne vous êtes-vous pas du moins assuré du cœur de Julie?

DORANTE.

Je ne sais: ma sottie timidité...

CIDALISE.

Votre timidité, Dorante! Tenez, monsieur, vous avez tout ce qu'il faut pour plaire; et avec cela le moindre fat est fait pour vous éclipser. Votre timidité! Eh! mais vous n'avez aucun des vices à la mode. Une chose me rassure: Julie sort du couvent; c'est la nature encore dans toute sa simplicité... Mais je la vois qui vient vers nous; elle a un livre à la main, et rêve profondément: tenez-vous un peu à l'écart.

## SCENE II.

CIDALISE , JULIE , DORANTE , à l'écart.

Julie arrive en rêvant, tient un livre ouvert, avec des yeux distraits, et vient se heurter contre Cidalise.

JULIE.

Ah..! Quoi ! madame, c'est vous ?

CIDALISE.

Oni, ma chere enfant, c'est moi.

JULIE.

Je ne vous avois en vérité pas vue, madame.

CIDALISE.

Je le crois bien : vous rêviez si profondément ; et je gagerois bien que ce n'étoit pas votre livre qui vous faisoit rêver.

JULIE.

Mon livre... je ne l'ai pas ouvert... J'étois pourtant descendue au jardin dans le dessein d'y lire.

CIDALISE.

Eh ! bien, ma chere Julie, sans savoir quel livre c'est, je vous dirois bien, moi, de quoi il vous auroit entretenue, si vous l'aviez ouvert.

JULIE.

Eh ! de quoi donc, madame ?

CIDALISE.

Oh ! de quoi ! De la seule chose qui occupe les filles de votre âge : l'on ne voit, l'on n'entend qu'elle, on ne lit qu'elle, on l'a dans le cœur, dans les yeux, dans la bouche : ou, si l'on n'ose en parler, on se dédommage en y pensant et en y rêvant sans cesse.

JULIE.

Je ne vous entends pas, madame.

CIDALISE.

De bonne foi, vous ne m'entendez pas ?

JULIE.

Eh ! mais... tenez, madame, c'est que... c'est que... Vous m'embarrassez... vous avez un certain regard malin.

CIDALISE.

Et vous, un certain regard tendre... et je lis dans ce regard.

JULIE, vivement.

Mais qu'y lisez-vous donc, madame ?

CIDALISE.

J'y lis, mademoiselle, j'y lis le nom de l'objet qui vous fait rêver.

JULIE.

Je révois au Marquis, madame.

CIDALISE, vivement.

Au Marquis ! vous plairait-il, mademoiselle ?

JULIE.

Oh ! non ; il se plaît tant à lui-même ; mais ma tante m'a beaucoup parlé de lui : c'est, m'a-t-elle dit, un homme qui n'épousera point sa femme pour l'aimer, et qui lui laissera toute la liberté qui convient. Je ne sais ce que ma tante veut dire. Qu'est-ce qu'épouser pour ne point aimer ? Je n'entends point cela. Ma tante et moi, nous nous servons de la même langue, et la plupart du temps je ne l'entends pas : d'où vient cela, madame ? J'ai compris cependant qu'elle avoit dessein de me faire épouser ce monsieur le Marquis ; et voilà ce qui me faisoit rêver quand je ne vous ai pas vue.

SAURIN.

CIDALISE, à part.

Mes soupçons étoient fondés... (haut.) Eh ! quel est votre dessein ?

JULIE.

Mais, vous-même, madame, vous êtes mon amie, que me conseillez-vous ?

CIDALISE.

Mais, mademoiselle, c'est selon : si, par exemple, vous vouliez suivre la mode.

JULIE.

La mode ! je sais bien qu'il y en a une pour se coiffer, pour s'habiller ; mais, est-ce qu'il y en a une pour s'aimer ? est-ce que le cœur suit la mode ?

CIDALISE.

Non, le cœur ne suit pas la mode ; mais la mode est de se passer du cœur.

JULIE.

Oh ! bien, cette mode-là ne me vaut rien : je sens que j'ai un cœur, moi !

CIDALISE.

Oui, fort bien... Mais c'est toujours un autre cœur qui nous fait sentir le nôtre... Hem... cet autre cœur ne seroit-il pas Dorante ? Allons, parlez-moi franchement, l'aimez-vous ?

JULIE.

Je ne sais, madame ; mais, quand je le vois... je sens un trouble secret... je ne puis entendre prononcer son nom sans rougir... j'ai du plaisir à le voir... et si, je n'ose le regarder... Est-on comme cela quand on aime ? Oh ! madame, pour celui-là, s'il m'épouse, je suis bien sûre que ce ne sera pas, comme le Marquis, pour ne pas m'aimer.

## SCENE III.

CIDALISE, JULIE, DORANTE.

DORANTE.

Non, belle Julie, ce sera pour vous adorer toute ma vie : je le jure à vos pieds.

JULIE.

Ah ! ciel ! Quoi ! vous nous écoutiez, Dorante ? Quoi ! madame, c'est vous...

CIDALISE, ironiquement et gaiment.

Je vous ai joué là un tour bien sanglant : faites ma paix avec mademoiselle, Dorante.

## SCENE IV.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

Pardonnez, mademoiselle, si j'ai voulu connoître vos sentiments : le véritable amour est toujours rempli de crainte : le mien n'a jamais osé s'expliquer, qu'il n'ait été certain de ne vous pas déplaire. Ah ! belle Julie, vous me voyez transporté d'amour et de reconnaissance.

JULIE.

De la reconnaissance ! Vous ne m'en devez point, Dorante : si je vous aime, je n'y ai point eu de part ; cela s'est fait tout seul.

DORANTE, se jetant à ses pieds.

Ah ! cette tendresse ingénue et naïve augmente encore mon amour et mon bonheur.



## SCENE V.

DORANTE, JULIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, les surprenant.

Courage, mon petit parent, il me semble que tes affaires ne vont pas mal.

JULIE, faisant un cri et se retirant.

Ah..!

## SCENE VI.

DORANTE, LE MARQUIS.

DORANTE.

Vous voyez, Marquis, le plus heureux et le plus désespéré de tous les hommes : j'ai le bonheur de ne pas déplaire à Julie ; mais son pere m'a parlé ce matin d'une façon tout-à-fait propre à m'alarmer : d'où naît ce changement ? La Comtesse n'a rien de caché pour vous : elle a tout pouvoir sur son frere, vous avez tout crédit sur elle, et vous m'avez promis de me servir : d'où peut naître, encore un coup, ce changement qui me désespere ?

LE MARQUIS.

Oh ! oh ! baron, tu prends un ton bien sérieux : il faut que tu sois furieusement épris de la petite personne.

DORANTE.

Mille fois plus que je ne puis vous l'exprimer : Julie est à mes yeux un trésor inestimable ; et prétendre me la ravir, c'est vouloir m'arracher la vie.

LE MARQUIS.

Trésor inestimable..! t'arracher la vie..! Voilà de

grands mots ; et ce ton pathétique que tu y joins.. Sais-tu qu'avec le titre surnommé de Baron, tu as rapporté de ton vieux château une façon de penser tout-à-fait gothique, et qu'il n'y a pas jusqu'aux especes qui te trouveront très ridicule ? Je te le dis en ami, mon pauvre baron, très ridicule.

DORANTE.

Eh ! par quelle raison, je vous prie ? Quoi donc, l'amour...

LE MARQUIS.

L'amour..! l'amour..! Ce mot ne signifie plus rien. Apprends donc, une fois pour toutes, mon petit parent de province, apprends donc les usages de ce pays-ci : on épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi.

DORANTE.

Apprenez vous-même, monsieur, qu'on ne doit point appeler usage ce que pratiquent peut-être une douzaine de folles et autant de prétendus agréables, dont Moliere, s'il revenoit au monde, nous donneroit de bons portraits.

LE MARQUIS.

Eh ! mais, ton vieux Moliere, si, comme tu dis, il revenoit au monde, crois-tu que les gens comme il faut iroient à ses pieces ?

DORANTE.

Oh ! non ; car du bon, du vrai comique, la mode en est passée ; le rire est devenu bourgeois : on raille, on persifle ; mais on ne rit point.

LE MARQUIS.

Mais, parbleu ! mon petit cousin, j'aime à te voir arriver du fond de ta triste baronnie pour nous montrer à vivre : je t'avertis pourtant, en bon parent, que ce n'est pas là le moyen de réussir, sur-tout auprès de la Comtesse. Voilà ce qui s'appelle une

femme de la meilleure compagnie , par exemple ; c'est qu'elle est délicate.

DORANTE.

Oh ! oui , c'est une femme qui se pique de tous les bons airs , et qui médit éternellement de tout le monde.

LE MARQUIS.

C'est ce que je te dis : une femme charmante.

DORANTE.

A la bonne heure , Marquis ; mais je serois bien fâché que Julie le fût ainsi , et qu'elle eût sur-tout , comme sa tante , le bon air de veiller pour veiller : hier un grand cavagnol , aujourd'hui un bal masqué.

LE MARQUIS.

Eh ! que t'importe , mon triste baron ?

DORANTE.

Comment ! que m'importe ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais , oui : on ne s'en gêne point. La femme aime à veiller : eh ! bien , le mari va se coucher ; il se trouve toujours quelqu'un de poli qui empêche la femme d'être seule et de s'ennuyer.

DORANTE.

Vous pouvez vivre ainsi avec votre femme , Marquis , vous êtes à la cour , et vous avez le ton excellent : pour moi , qui renonce à l'un et à l'autre , j'espère que si ma femme avoit ce travers , je saurois lui faire entendre raison.

LE MARQUIS.

Faire entendre raison à sa femme..! Eh ! bien , voilà encore de ces idées auxquelles on ne s'attend point !

DORANTE.

Laissons ce persiflage , et revenons à quelque chose de plus intéressant , dont nous nous sommes

écartés ; car avec vous autres , gens légers et brillants , qui vous en piquez du moins , on ne peut rien suivre : répondez-moi nettement , voulez-vous me servir ? dois-je compter sur vous ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais... assurément... sans doute.

DORANTE.

Vous dites cela d'un air...

LE MARQUIS.

Veux-tu que je me donne au diable ?

DORANTE.

Non : mais on prétend que j'ai un rival... Si vous le connoissez , faites-moi le plaisir de lui bien dire , de ma part , qu'on ne m'ôtera pas impunément ce que j'aime ; et qu'avant de posséder Julie... Vous m'entendez , monsieur le marquis... Sans adieu.

## SCENE VII.

LE MARQUIS.

A la bonne heure , baron : mais je commencerai toujours par épouser , moi. Ils sont excellents , ces messieurs de province ! Parbleu ! mon petit cousin , si tu as de l'amour , moi j'ai des dettes... Si je l'avois oublié , voilà un homme qui m'en feroit souvenir : mons Dumont , mon intendant , un frippon qui me vend au poids de l'or mon propre argent , et qui n'en a pas moins la rage de m'assassiner de mes propres affaires : j'aimerois presque autant avoir un honnête homme.

## SCENE VIII.

LE MARQUIS, M. DUMONT.

LE MARQUIS.

Eh ! bien, monsieur, aurai-je de l'argent ?

M. DUMONT.

Oui, monsieur le Marquis, vous en aurez ; mais....

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes un homme charmant, adorable.

M. DUMONT.

Il faut auparavant signer ce papier : c'est une délégation sur...

LE MARQUIS, signant sans lire.

Fort bien, fort bien.

M. DUMONT.

Mais je ne puis, en honnête homme, m'empêcher de dire à monsieur le Marquis qu'il se ruine, et que, s'il ne met ordre à ses affaires...

LE MARQUIS.

Ah ! monsieur l'honnête homme, volez-moi, pilliez-moi, cela est dans l'ordre, mais ne m'ennuyez pas de vos remontrances : je ne vous en fais pas, moi ; et je crois cependant que de nous deux celui qui a le plus de droit de me ruiner, ce n'est pas vous, mons Dumont.

M. DUMONT.

Monsieur le Marquis plaisante : mais on a une conscience, et...

LE MARQUIS.

Une conscience ! Là, regardez-moi sans rire, si vous le pouvez, mons Dumont. La conscience d'un intendant ?

M. DUMONT.

Eh ! mais... chacun a la sienne.

LE MARQUIS.

Oh ça, monsieur l'intendant, mettez la main sur la vôtre... puisque vous en avez une ; et convenez franchement que vous seriez bien fâché que je prisse plus garde à mes affaires ; mais, parbleu ! laissez-moi du moins la satisfaction de me ruiner gaiement et sans y penser.

M. DUMONT.

Ma foi, monsieur, il n'est point agréable de se voir continuellement aboyé par une meute de créanciers.

LE MARQUIS.

Ne m'avez-vous pas fait arrêter leurs mémoires ?

M. DUMONT.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

De quoi se plaignent donc ces marands-là ?

M. DUMONT.

S'ils ne faisoient que se plaindre, patience : ce seroit des plaintes perdues ; mais ils refusent tout net de rien fournir davantage.

LE MARQUIS.

Ils ne savent donc pas que je me sacrifie pour eux, que je me marie... Il me semble que c'est assez bien s'exécuter.

M. DUMONT.

J'avoue que votre mariage avec Cidalise...

LE MARQUIS.

Et si j'éponsois la fille de ce logis, la petite Julie. Hem ?

M. DUMONT.

Quoi ! monsieur le Marquis...

LE MARQUIS.

Motus : la chose n'est pas encore sûre ; et jusqu'à

ce qu'elle soit faite, le secret est nécessaire: je veux à tout événement ménager Cidalise. (il tire sa montre.) Il est près de cinq heures : il doit être jour chez la Comtesse : bon jour, monsieur Dumont, dites à mes créanciers que, s'ils me fâchent, je resterai garçon.

## SCENE IX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, suivie de  
trois laquais.

LA COMTESSE.

Ah ! vous voilà, Marquis ! Tenez, vous autres, apportez ici ma toilette; et vous, Comtois, faites descendre mes femmes: il fait dans ma chambre une fumée odieuse; et je vais me coiffer ici pour le bal. Enfin, cet éternel baron, en sommes-nous défaits ?

LE MARQUIS.

Ma foi, madame, je n'en sais trop rien : ces petits provinciaux ont un amour bien tenace : il m'a tenu tantôt des propos que l'on n'entend plus, auxquels on n'est plus fait.

LA COMTESSE.

Franchement, Marquis, il a furieusement le goût du terroir, votre petit-consin. Ma niece eût été très malheureuse avec lui : c'est un homme qui aimera sa femme à la désespérer.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le pis encore : c'est qu'il aura le vertige d'en vouloir être adoré.

LA COMTESSE.

Ma niece ne voudroit-elle pas aussi avoir un mari qui l'adorât ? C'est une enfant : cela ne sait pas encore

les usages : vous les lui apprendrez, Marquis : n'allez pas l'aimer, au moins.

LE MARQUIS.

Quelle folie !

LA COMTESSE.

Oh ! je sais bien à qui je la donne : le bon-homme de pere fait des difficultés ; mais on saura le réduire. Avouez, marquis, que ce mariage va faire bien du dépit à Cidalise. L'en suis comblée. A propos, elle nous quitte, la divine Cidalise ; elle part dans un moment pour Paris... Mais, dites donc, qui peut avoir mis cette femme à la mode ? Qu'y trouviez-vous donc tous de si ravissant ?

LE MARQUIS.

Comtesse, quand on vous a vue, on ne se souvient plus de ses charmes.

LA COMTESSE.

Elle croit avoir des grâces, ce ne sont que des mines ; je vous en avertis...

LE MARQUIS.

Il est vrai...

LA COMTESSE.

Une femme qui jone le sentiment, comme si l'on y croyoit encore ; qui, à titre de bégueule respectable, ennuie tout le monde de ses tristes moralités, et fait un étalage de vertu... dont on n'est point la dupe.

LE MARQUIS.

Ah ! pour cet article, comtesse...

LA COMTESSE.

Mais vous la défendez cruellement, monsieur.

## SCENE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CIDALISÉ.

LA COMTESSE.

Bon jour, reine; tenez, nous parlions de vous, le marquis et moi, et nous en disions bien du mal.

LE MARQUIS.

Oni, beaucoup.

CIDALISÉ, d'un ton à demi sérieux.

Ecoutez, je vous en crois tous deux fort capables.

LE MARQUIS, se récriant.

Ah!

LA COMTESSE.

Quelle folie!

CIDALISÉ.

Oh! oui, très capables. (Elle jette les yeux sur un domino étalé près de la toilette qu'on a apportée). Vous avez là un joli domino.

LA COMTESSE.

Trouvez-vous?

CIDALISÉ.

Charmant. Oh! cà, je vous demande pardon, madame; mais je ne puis m'arrêter; mes chevaux sont mis, et il faut que je parte à l'instant.

LA COMTESSE.

Quoi! sans s'asseoir...! nous quitter si vite...! mais j'en suis furieuse.

CIDALISÉ.

Vous aurez la bonté de m'excuser, mais...

LA COMTESSE.

Et ce pauvre marquis, que voulez-vous qu'il devienne?

## SCENE X.

CIDALISÉ.

Je le laisse avec vous, madame; il n'est pas à plaindre.

LA COMTESSE

Oh! de la jalousie! moi qui suis votre amie.

CIDALISÉ.

Je reconnois votre amitié, madame.

LA COMTESSE.

Vous devez y compter; au moins, vous le devez.

CIDALISÉ.

J'y compte aussi comme je le dois, madame... Laissez-moi aller, de grace.

LA COMTESSE.

Vous l'ordonnez?

CIDALISÉ.

Je vous en prie... Les voilà bien dans l'erreur. Allons vite nous habiller pour le bal.

## SCENE XI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Voilà une petite personne bien complètement ridicule: vous êtes tout honteux de ce bel attachement, Marquis.

LE MARQUIS.

Moi, point: elle a eu son moment de vogue, et vous savez...

LA COMTESSE.

Cela vous excuse, j'en conviens. Mais voici le pere de Julie: laissez-moi avec lui; je vais le mettre à la raison; vous rentrerez dans quelques instants. (Pendant les scenes précédentes on a apporté la toilette:

SAURIN.

deux femmes habillées en vraies femmes de chambre, avec le tablier blanc, des ciseaux au côté, etc. sont descendues).

## SCENE XII.

LA COMTESSE, GERONTE, LES FEMMES  
DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, se mettant à sa toilette.

Eh bien! monsieur, tout est-il prêt pour le bal?

GÉRONTE.

J'ai moi-même fait ajuster la salle, et avec goût, j'ose m'en vanter. Je ne vous parle point de la dépense. Mais en vérité, ma sœur, je voudrais bien que, pour l'intérêt de votre santé, vous prissiez des plaisirs moins fatigans: dites-moi donc quel charme vous trouvez à veiller toute la nuit pour dormir tout le jour? Est-ce que le plaisir d'un beau soleil...

LA COMTESSE.

Eh! fi, monsieur; c'est un plaisir ignoble: le soleil n'est fait que pour le peuple.

GÉRONTE.

Ma sœur, j'ai lu quelque part qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux du peuple, qu'ils sont l'ouvrage de la nature, que les autres sont les enfants de la vanité, et que sous leur masque on ne trouve que l'ennui.

LA COMTESSE.

Mais voilà qui est bien écrit au moins: vous lisez donc quelquefois, monsieur? Vraiment j'en suis ravie: je croyois votre bibliothèque un meuble de parade. Oh! vous feriez mieux de consulter les gens de goût; le Marquis, par exemple: il vous dira que le soleil éteint tout autre éclat; qu'il faut à la beauté un jour plus doux, qu'une jolie femme l'est sur-

tout aux lumières, et qu'elle doit, comme les étoiles, disparoître au lever du soleil.

GÉRONTE.

Mais je connois des femmes qui...

LA COMTESSE.

Oui, des especes: la petite Bélise, par exemple, chez qui nous soupâmes dernièrement; je fus obligée d'en sortir à minuit, et d'aller avec le Marquis chercher quelque endroit où passer la soirée.

GÉRONTE.

Oh! il a, comme vous, la fureur de veiller, le Marquis. Je vous avoue, ma sœur, que plus j'y pense, et moins je puis me déterminer à le préférer à Dorante.

LA COMTESSE, ironiquement.

Dorante!

GÉRONTE.

Je sais, comme vous, qu'il a des façons de penser très extraordinaires, et qu'il soutient des thèses...

LA COMTESSE, plus ironiquement.

Dorante, monsieur!

GÉRONTE.

Mais il joint un bien considérable à une grande naissance.

LA COMTESSE, en haussant les épaules.

Dorante!

GÉRONTE.

J'avoue...

LA COMTESSE, d'un ton imposant.

Allez, allez, monsieur, vous n'y pensez pas.

GÉRONTE.

Votre Marquis n'a rien, et croit encore nous honorer beaucoup.

LA COMTESSE.

Il a un beau nom et un régiment; bien venu partout; appelez-vous cela rien?

GÉRONTE.

A peu pres : tout cela , bien additionné , ne fait souvent en somme que de la fatuité et des dettes.

LA COMTESSE.

Encore , monsieur , le mérite de la naissance...

GÉRONTE.

L'argent , morbleu ! l'argent ; voilà ce que j'appelle du mérite , moi . Je veux un mérite qui rapporte : dites-moi ce qu'un homme a , je vous dirai ce qu'il vaut . Il n'y a que cela de réel . Esprit , naissance , qu'est-ce que cela produit par an ?

LA COMTESSE.

Ah ! fi , l'horreur !

GÉRONTE.

Mon Dieu , ma sœur , parceque vous êtes de qualité , vous vous piquez de grands sentiments ; je m'attache au solide , moi .

LA COMTESSE.

On voit cependant qu'au milieu de vos richesses la qualité en impose à vous et à vos semblables.

GÉRONTE.

Parceque nous sommes des sots . cela est plus fort que nous , il est vrai .

LA COMTESSE , d'un air imposant.

Laissons cela , monsieur , et revenons au Marquis : c'est un homme qui vous convient pour gendre .

GÉRONTE.

Mais...

LA COMTESSE , en bâillant.

Oh ! ça , monsieur , allez-vous me donner mes vœux ? Vous êtes d'une contradiction...

GÉRONTE.

Non , non , ma sœur , non .

LA COMTESSE.

Ah ! vous savez que j'ai une délicatesse de nerfs ,

une sensibilité... ce sont des cheveux que mes nerfs , et vous avez la cruauté...

GÉRONTE.

Pardon , ma sœur , voilà qui est fait ; le Marquis sera mon gendre... Il faudroit pourtant savoir si ma fille...

LA COMTESSE.

Votre fille , monsieur , est d'un âge où l'on ne connoît ni soi , ni les autres .

GÉRONTE.

On pourroit...

LA COMTESSE.

Le Marquis est en passe de tout : il y a même un Duché dans sa maison qui pourroit lui tomber un jour . Ne seroit-il pas bien flatteur pour vous que votre fille eût le tabouret ?

GÉRONTE.

Le grand avantage d'avoir un tabouret ailleurs ; quand on peut avoir un bon fauteuil chez soi !

LA COMTESSE.

Ailleurs : en vérité , monsieur , vous vous servez de termes...

GÉRONTE.

Bon ! n'allez-vous pas me chicaner sur un mot ?

LA COMTESSE.

Que ce soit donc une chose finie . (Le Marquis rentre.) Ah ! monsieur le Marquis , vous venez à propos : voici le pere de Julie , qui agréé votre recherche , et s'en tient fort honoré .

GÉRONTE.

Oui , monsieur .

LE MARQUIS.

C'est moi , monsieur , qui...

LA COMTESSE.

Oh ! des compliments ! de l'ennui... Allez , mon-

sieur, allez présenter monsieur le Marquis à Julie : cela vaudra mieux que tous les compliments du monde.

## SCENE XIII.

LA COMTESSE, FINETTE, et une autre femme  
de la Comtesse.

LA COMTESSE.

Ces petits bourgeois ont des idées bien étranges ! mais parlons de quelque chose qui soit plus agréable ; ne le trouves-tu pas charmant, Finette ?

FINETTE.

Qui, madame ?

LA COMTESSE.

Le Marquis : mais c'est un homme unique.

FINETTE.

Je vois, madame, qu'il a fort le bonheur de vous plaire.

LA COMTESSE.

Assurément. ( tout en causant la toilette va son train. )  
( Voilà une boucle qui tombe, relevez-la ). Son air m'enchanté, son ton, ses manières : c'est qu'il est de ces gens dont une femme se fait honneur.

FINETTE.

Ma foi, madame, je n'entends rien à cet honneur-là ; il n'est apparemment qu'à l'usage des grandes dames : quant au Marquis, je n'oserois vous répéter ce qu'on en dit : il vous plait, et je me tais.

LA COMTESSE.

Quelle gaucherie ! comme vous mettez cette plume ! Eh, qu'en dit-on, je vous prie, mademoiselle ? Parlez, je vous l'ordonne.

FINETTE.

Puisque vous le voulez, madame, on dit que ce

n'est qu'un fat, mis à la mode par deux ou trois coquettes.

LA COMTESSE.

N'en dit-on que cela ? ( vous m'assommez la tête )  
Va, ma pauvre enfant, les mots de fat et de coquette ont été inventés par l'envie pour dénigrer les hommes aimables et les jolies femmes. Apprends de moi que tout homme est fat quand il a de quoi l'être, et que, de son côté, avec de l'esprit et des grâces, toute femme est coquette.

FINETTE.

Quoi, madame ?

LA COMTESSE, en minaudant devant son miroir.

Est-il rien de plus flatteur que de plaire, que d'être entourée d'une foule d'adorateurs dont on fait le sort avec un souris, un mot, un regard. Une coquette est la reine du monde : d'un coup-d'œil elle encourage le timide, glace le téméraire, échauffe l'indifférent, donne la loi à tous, et ne la reçoit que d'elle seule.

FINETTE.

Tout cela n'est que le triomphe de la vanité ; et sans le cœur, madame...

LA COMTESSE.

Tu lis de vieux romans, ma pauvre Finette.

FINETTE.

Mais vous aimez le Marquis.

LA COMTESSE.

Dis que je l'enleve à la divine Cidalise.

FINETTE.

Et pour cela vous lui faites épouser Julie. Mais si elle vengeoit Cidalise, si Julie alloit plaire au Marquis ?

LA COMTESSE, en se donnant des grâces.

Julie ! Une enfant novice au monde, qui n'entend



152 LES MOEURS DU TEMPS.  
rien à l'art de plaire, qui ne se doute pas même qu'il y en ait un.

FINETTE.

Oni, mais la nature s'y entend pour elle : sans songer à plaire, Julie se montre, et plaît ; on ne peut disconvenir qu'elle soit charmante.

LA COMTESSE, en haussant les épaules.

Charmante ! (Donnez-moi d'autre rouge, celui-là est pâle comme la mort.)

FINETTE.

Elle a les plus beaux yeux du monde.

LA COMTESSE, en mettant du rouge.

De grands yeux qui ne disent mot.

FINETTE.

La bouche...

LA COMTESSE.

Trop petite.

FINETTE.

Le teint...

LA COMTESSE.

D'une blancheur fade.

FINETTE.

Tous les traits...

LA COMTESSE.

Sont bien, si l'on veut : mais l'ensemble ?

FINETTE.

Un caractère naïf et vrai.

LA COMTESSE.

Voilà comme on donne de beaux noms à tout.

SCENE XIV.

153

SCENE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, en habit de bal ;  
LES FEMMES DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah ! vous voilà, Julie ; vous venez me faire voir votre habit de bal... Fort bien... il vous sied à merveille. (à part.) Quel air gauche ?

JULIE.

Oh ! je vous assure, ma tante, que ce n'est point du tout là ce qui m'occupe.

LA COMTESSE.

(à part.) (haut.)

Sa tante ! Eh ! qu'y a-t-il, mademoiselle, de plus digne de vous occuper ? La parure met nos charmes en valeur : on n'y peut employer trop d'art et de soins.

JULIE.

Pour qui voudrois-je me parer ? On veut que je renonce à Dorante : mon pere me donne au Marquis ; il vient de me le déclarer, et de me présenter à ce Marquis, qui m'a parlé d'un ton... d'un air... En vérité, ma tante, il croit en m'épousant faire beaucoup de grace à mon pere et à moi.

LA COMTESSE.

Au moins, mademoiselle, est-il sûr qu'il vous fait honneur : avec des gens de sa sorte il ne faut pas que ceux de la vôtre y regardent de si près.

JULIE.

Les gens de sa sorte doivent avoir des sentiments ; et c'est bien en manquer que de dédaigner par orgueil des gens à qui on s'allie par avarice.

LA COMTESSE.

Petites idées, mademoiselle, ignorance des choses du monde ; c'est la convenance qui fait les mariages. Vous mettez le Marquis en état de figurer suivant son rang : il vous met, lui, à portée de briller dans une sphère qui n'étoit pas faite pour vous. Vous serez présentée, vous irez à la cour : voilà l'essentiel.

JULIE.

L'essentiel, c'est de s'aimer, ma tante.

LA COMTESSE.

Fi donc, mademoiselle ! Pensez au plaisir que vous allez avoir d'être femme de qualité, et de vivre à la cour. Est-ce qu'en y songeant seulement le cœur ne vous bat pas de joie ? Allons, Finette, venez me passer mon domino.

## SCENE XV.

JULIE.

Ma tante a beau dire ; être femme de qualité, vivre à la cour, cela n'est point le bonheur. Est-ce que le cœur ne vous bat pas de joie ? dit-elle : comme s'il y avoit là quelque chose pour le cœur... Mais qui est ce masque... ? Ah ! c'est vous, Dorante... (à part.) C'est à présent que le cœur me bat.

## SCENE XVI.

JULIE, DORANTE.

JULIE.

Qui cherchez-vous donc avec cet air furieux ?

DORANTE.

Qui je cherche, mademoiselle... ? On vous donne au Marquis, et j'ai un compliment à lui faire. Ah ! Julie, je n'espère qu'en vous ; je meurs si vous m'abandonnez.

JULIE.

Calmez-vous, Dorante, vous me faites trembler.

DORANTE.

Ah ! mademoiselle, ce n'est pas mon intérêt qui m'anime, c'est le vôtre : si ce mariage faisoit votre bonheur, je saurois vous perdre et mourir : mais vous voir indignement sacrifiée... non.

JULIE.

Tranquillisez-vous, encore une fois, et soyez sûr qu'il n'y a point de parti que je ne prenne plutôt que d'être au Marquis. Je me jetterai aux pieds de mon père ; il m'aime... Mais on vient, modérez-vous, de grace, et rentrons dans la salle du bal concerter ensemble nos mesures.

## SCENE XVII.

GERONTE.

Ce Marquis ne plaît pas à ma fille... Je crains bien que ma sœur ne m'ait fait faire une sottise. C'est une chose singulière que les femmes, et cet ascendant qu'elles prennent sur nous. N'ont-elles rien de bon à nous répondre, elles se mettent à pleurer : on tient bon, elles sanglottent ; si on ne se rend pas, ce sont des évanouissements, des vapeurs : on a beau avoir raison et le leur prouver, il faut toujours finir par avoir tort, et faire ce qu'elles ont résolu... Après tout, le Marquis est un homme de la cour, ma fille sera présentée ; elle peut avoir un jour le tabouret... cela

est bien flatter... oui... la Comtesse le dit, et il faut bien que cela soit, puisque la plupart de mes confreres marient ainsi leurs filles... J'entends les violons... actuellement le bal est en train... ma foi, c'est un plaisir bien fou... Mettons-nous dans un coin, et dormons de notre mieux sur ce sofa. (il se jette dans un coin sur un sofa.)

## SCENE XVIII.

CIDALISE, son masque à la main.

Le Marquis me suit: il me croit à Paris; j'ai le même domino que la Comtesse; il me prend pour elle; sachons s'il me trahit. (elle met son masque.)

## SCENE XIX.

CIDALISE, LE MARQUIS, GERONTE, sur un sofa dans un coin.

LE MARQUIS.

Je vous cherchois, Comtesse; je viens de voir Julie avec un masque qui ressemble fort à Dorante: j'ai peur que la petite personne n'en soit entêtée.

CIDALISE, prise pour la Comtesse.

Que vous importe?

LE MARQUIS.

J'avoue que je ne vise pas au cœur de Julie: c'est ici un mariage d'argent. En échange d'une grosse dot, je lui donne mon nom et ma livrée; car vous jugez bien qu'il n'y aura que cela de commun entre elle et moi. Quant au beau-pere, c'est un intendant que je prends, et un intendant d'espece nouvelle...

GERONTE, à part, dans un coin.  
Un intendant! Oui-dà; écoutons.

LE MARQUIS.

D'ordinaire nos intendants nous ruinent; et je compte bien que ce sera moi qui ruinerai celui-ci... Mais...

CIDALISE, à part.

Ne me voilà que trop bien éclaircie! Le traître.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

CIDALISE.

Eh bien! mais...

LE MARQUIS.

Le mariage n'est pas fait: Geronte n'a consenti qu'avec peine, et je crains que Dorante et Julie ne fassent naître des obstacles.

CIDALISE.

N'est-ce point que vous sentez vous-même quelque chose qui vous arrête; et que Cidalise vous tient encore au cœur?

LE MARQUIS.

Cidalise! Ah! vous plaisantez, Comtesse.

CIDALISE.

Non, toute sa rivale que je suis, je l'estime, et...

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, Comtesse, encore un coup, vous voulez rire: une petite minandiere, qui a la prétention du sentiment, de l'affectation au lieu de graces, du jargon au lieu d'esprit: vous avez donc oublié ce que nous en avons dit tantôt; et combien vous et moi l'avons chamarrée de ridicules?

CIDALISE, à demi-haut.

L'abominable homme...! Contraignons-nous encore.

LE MARQUIS, la reconnoissant.

C'est la voix de Cidalise, ô ciel...! Tâchons de nous retourner.

CIDALISE.

Mais cependant elle s'attendoit à recevoir votre main; et vous devez du moins vous faire quelque reproche de l'avoir trompée.

LE MARQUIS.

Je m'en ferois un de l'inquiéter plus long-temps. Belle Cidalise, cessez de feindre; je vous ai reconnue d'abord.

CIDALISE.

Quoi! monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Oui, madame, pour vous punir de votre méfiance, j'ai feint de vous prendre pour la Comtesse: mais quelle différence! Elle a bien quelque chose de votre taille et de votre voix, mais cette grace toute particuliere, mais cette façon noble de se présenter... (En ce moment la Comtesse arrive masquée, et avec un domino pareil à celui de Cidalise, et s'approche doucement d'elle et du Marquis.)

CIDALISE, à part, l'apercevant.

Bon, voilà la Comtesse... Le hasard est heureux... (haut.) On ne peut nier, monsieur le Marquis, que la Comtesse n'ait des charmes.

LE MARQUIS.

Je crois qu'on peut tout au plus se souvenir qu'elle en a eu.

LA COMTESSE, à part.

Est-ce de moi qu'il parle?

CIDALISE.

N'ai-je pas entendu quelque bruit? (Le Marquis se tourne du côté que Cidalise lui montre, qui est opposé à celui où est la Comtesse: pendant ce temps-là Cidalise sub-

stitue la Comtesse à sa place, en lui disant à l'oreille:) A vous le dé, Comtesse.

LE MARQUIS, se retournant.

Il n'y a personne. Que disiez-vous de la Comtesse?

LA COMTESSE, qui a pris la place de Cidalise.

Mais je disois qu'elle n'a point encore passé l'âge de la jeunesse.

LE MARQUIS.

Dites qu'elle s'y croit toujours, parcequ'elle en a tous les travers.

LA COMTESSE.

On vante son esprit.

LE MARQUIS.

On vante donc ce qu'on ne connoît pas? Pour moi je n'ai vu à la Comtesse que des airs et des prétentions: joignez-y le ridicule de traiter Gêronte de petit bourgeois, comme si elle n'étoit plus la parente de son frere, et ses vapeurs de commande que ce benêt de frere prend pour bonnes.

LA COMTESSE, se démasquant.

Je n'y puis plus tenir.

LE MARQUIS.

Que vois-je?

LA COMTESSE.

Celle dont vous faites un si beau portrait, monstre que vous êtes.

CIDALISE, qui a parlé de l'autre côté, le tirant par la manche.

Vous mériteriez bien aussi quelque épithete de ma part; mais je m'en tiens au mépris.

GÊRONTE, s'avançant.

Et moi, qui étois dans ce coin, d'où j'ai tout entendu, trouvez bon, monsieur le Marquis, que je me joigne à ces dames, et je vous conseille de vous

pourvoir d'un autre intendant : je ne me sens pas digne de l'honneur d'être ruiné par vous.

## SCENE XX.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, JULIE, DORANTE.

JULIE.

Souffrez, mon pere, que Dorante et moi nous embrassions vos genoux.

GÉRONTE.

Levez-vous, ma fille : embrassez-moi, Dorante ; vous serez demain mon gendre.

LE MARQUIS, se retirant.

Monsieur... je vous baise les mains.

DORANTE.

Ah ! monsieur, quelles graces...

JULIE.

Ah ! mon pere ; quels remerciements...

GÉRONTE, à la Comtesse.

Eh bien ! ma sœur, vous voyez que j'avois raison.

LA COMTESSE.

Oui, monsieur ; mariez votre fille avec Dorante : j'abjure à jamais le Marquis et ses semblables.

GÉRONTE.

C'est bien dit... Continuons le bal... je n'aime pas la danse, mais je suis si content d'être défait de ce vaurien de Marquis, que jamais fête ne m'aura tant diverti... Et vous, mes enfants, donnez-vous la main, et aimez-vous bien tous deux, en dépit de la mode et des mœurs du temps.

## DIVERTISSEMENT.

FRINDRE et jouer le sentiment ;  
Offrir aux desirs de l'amant  
L'espoir d'une prompte défaite ;  
Sembler toujours prête à céder,  
Et ne jamais rien accorder ;  
Ce sont les mœurs de la coquette.

De sa belle et tendre moitié  
Négligeant la tendre amitié,  
Damis est son époux sans l'être.  
Par air il est pris et quitté,  
Il quitte et prend par vanité ;  
Ce sont les mœurs du petit-maitre.

Insensible à la vanité  
D'avoir un faç de qualité,  
Dont la flamme à cent se partage ;  
Préférer un époux amant,  
Qu'on aime bien naivement ;  
Ce sont là les mœurs du jeune âge.

Tel fait le procès aux humains,  
Les nomme fous, méchants, et vains,  
Qui n'est pas de meilleure étoffe :  
Mais les servir, et non les fuir ;  
Les plaindre, et non pas les hair ;  
Ce sont les mœurs du philosophe.

162 LES MŒURS DU TEMPS.

Aimer et l'honneur et son roi ;  
Etre, en amour, léger, sans foi,  
Ridiculiser la constance ;  
Sybarite ensemble et soldat ;  
Du plaisir voler au combat ;  
Ce sont là les mœurs de la France.

Ce temps dont nous peignons les mœurs  
N'abonde que trop en censeurs ;  
Aux nouveautés ils font la guerre :  
Mais moins sévères qu'indulgents,  
Vous encouragez les talents ;  
Ce sont là les mœurs du Parterre.

FIN DES MŒURS DU TEMPS.

BÉVERLEI,  
DRAME EN CINQ ACTES  
ET EN VERS LIBRES.

7 mai 1768.

---

## ACTEURS.

BEVERLEI.

MADAME BEVERLEI.

TOMI, leur fils, enfant de six à sept ans.

HENRIETTE, sœur de Béverlei.

LEUSON, amant d'Henriette.

STUKELI, faux ami de Béverlei.

JARVIS, ancien domestique.

UN INCONNU.

UN SERGENT, suivi de ses recors.

La scene est à Londres.

# BÉVERLEI,

## DRAME.

---

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon mal meublé, et dont les murs sont presque nus, avec des restes de dorure.

---

### SCENE PREMIERE.

MADAME BEVERLEI, HENRIETTE.

(Elles sont assises, et travaillent, l'une au tambour, l'autre à la tapisserie.)

MADAME BÉVERLEI, tournant la tête vers le fond du théâtre.)

CHERE Henriette, il ne vient point!  
Quel tourment que l'inquiétude!

HENRIETTE.

C'est chez nous un mal d'habitude,  
Ma sœur; mais un autre s'y joint,  
Plus cruel, à ne vous rien taire:  
L'indigence...

MADAME BÉVERLEI.

Oh! pour celui-là,  
Plût au ciel qu'il fût seul! Oui, ma sœur, et déjà  
Je sens qu'on apprend à s'y faire.

Ce salon que j'ai vu si richement orné,  
 Ses meubles, ses tableaux, ses glaces, sa dornre,  
 Tout cela rendoit-il mon cœur plus fortuné ?  
 Ce sont besoins du luxe, et non de la nature :  
 Mes yeux à cet éclat s'étoient accoutumés ;  
 A voir ces murs tout nus ils se sont faits de même :  
 Un seul objet les tient uniquement charmés,  
 Et rien ne manque ici, quand j'y vois ce que j'aime.

HENRIETTE.

Vous me mettriez en courroux,  
 Tomber de l'opulence au sein de la misere,  
 Cela n'est donc rien, selon vous ?  
 Oh ! je n'apprendrai, moi, qu'à détester mon frere.  
 Oui, je le haïrai dans peu ;  
 A le haïr vous-même il saura vous contraindre.

MADAME BÉVERLEI.

Mon époux ! Je pourrai le plaindre ;  
 Mais le haïr !

HENRIETTE.

Funeste amour du jeu !  
 Combien de fois, après l'aurore,  
 Vous l'avez vu rentrer, maudissant dans vos bras  
 Cette avare fureur qui l'agitoit encore !  
 Vos yeux de veiller étoient las ;  
 Mais son retour, du moins, consolait votre attente.  
 Ce n'est pas de même aujourd'hui :  
 Depuis long-temps le jour a lui,  
 Et Béverlei, trompant votre ame impatiente,  
 N'est pas encor rentré chez lui.

MADAME BÉVERLEI.

C'est la premiere fois..

HENRIETTE.

Ma sœur toujours l'excuse ;  
 Jamais contre lui de courroux.  
 Ah ! vous êtes trop bonne, et mon frere en abuse.

MADAME BÉVERLEI.

Il n'a qu'un seul défaut...

HENRIETTE.

Qui les renferme tous :  
 La passion qui le dévore  
 Bannit toute vertu, tout sentiment du cœur.  
 Il fut un temps qu'il chérissoit sa sœur,  
 Qu'il adoroit sa femme.

MADAME BÉVERLEI.

Et ce temps dure encore.

HENRIETTE.

Ses traits sont altérés aussi bien que ses mœurs.  
 Qu'est devenu cet air qui lui gagnoit les cœurs,  
 Cette grace, cette noblesse,  
 Et mille autres dons enchanteurs ?  
 Les veilles, les chagrins ont flétri sa jeunesse.

MADAME BÉVERLEI.

Ce changement encor n'a point frappé mes yeux.

HENRIETTE.

Son fils !... en soupirant vous regardez les cieux :  
 Hélas ! quel sera son partage ?  
 Pauvre enfant !

MADAME BÉVERLEI.

Le besoin rend l'homme industrieux ;  
 Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux :  
 Le malheur et l'exemple instruiront son jeune âge ;  
 De bonne heure il en recevra  
 L'utile leçon d'être sage ;  
 Et de sa mere il apprendra  
 La patience et le courage.  
 Ah ! croyez-moi, ma chere sœur,  
 Le bonheur, dont souvent l'on ne poursuit que  
 l'ombre,  
 C'est le contentement du cœur :  
 Béverlei l'a perdu ; sur son front toujours sombre



On lit l'affreux remords dont il est dévoré :  
Rendre malheureux ce qu'il aime,  
Voilà le trait cruel dont il est déchiré...  
Ah! s'il pouvoit se pardonner lui-même!

HENRIETTE.

Oh! pour moi, quand je songe à quelle passion  
Il a sacrifié le plus bel héritage,  
Je ne puis contenir mon indignation.  
Le peu que j'eus pour mon partage  
Entre ses mains est demeuré ;  
Je crains...

MADAME BÉVERLEI.

Vous lui faites outrage.

HENRIETTE.

Un joueur n'a rien de sacré.  
Dès ce jour je veux qu'il me rende  
Ce dépôt dans ses mains imprudemment laissé.  
Pour lui faire cette demande,  
D'un trop juste motif mon cœur se sent pressé.

MADAME BÉVERLEI.

Quel motif?

HENRIETTE.

Le soutien d'une sœur qui m'est chère.

MADAME BÉVERLEI.

Non, ce bien vous est nécessaire :  
L'hymen doit à Leuson engager votre foi ;  
Cet amant en est digne , et je ne sais pourquoi  
Son bonheur toujours se diffère.

HENRIETTE.

Puis-je y penser, lorsque ma sœur  
Gémit sous le poids du malheur?

MADAME BÉVERLEI.

Vous êtes sur mon sort un peu trop inquiète ;  
J'ai des diamants, des bijoux ;  
Je n'en ai pas besoin pour être satisfaite ,  
Et, s'il faut m'en priver...

HENRIETTE, se récriant vivement.

Ah! ma sœur!

MADAME BÉVERLEI.

Calmez-vous :

Ma chère Henriette est trop vive ;  
Tout peut encor se réparer :  
Nous avons à Cadix un fonds qui doit rentrer :  
Incessamment il nous arrive ;  
On nous en donne avis.

HENRIETTE.

C'est un fonds pour le jeu,

Qui, croyez-moi, durera peu.

MADAME BÉVERLEI.

Il peut se corriger.

HENRIETTE.

Qu'un joueur se corrige,

Ma sœur!

MADAME BÉVERLEI.

Ah! si le ciel opéroit ce prodige,  
Mon sort pourroit faire encor des jaloux.  
De mille biens environnée,  
Et sur-tout possédant le cœur de mon époux :  
Des riches votre sœur fut la plus fortunée :  
Si pour sa guérison mes vœux ne sont pas vains,  
Avec cet époux que j'adore,  
Réduite à subsister du travail de mes mains,  
Des pauvres je serai la plus heureuse encore

HENRIETTE.

Oh bien, ma sœur, n'en parlons plus.  
Je vous avertis, au surplus,  
Qu'hier Leuson me chargea de vous dire  
Qu'il a sur Stukéli le plus grave soupçon :  
Souvent sur notre front notre cœur se fait lire,  
Et l'air de Stukéli n'annonce rien de bon.

MADAME BÉVERLEI.

L'ami de mon mari ne peut qu'être honnête homme.

SAURIN.

BÉVERLEI.

HENRIETTE.

Oh! sans cesse pour tel lui-même il se renomme.  
Leuson n'est pas léger, et le croit un fripon.

MADAME BÉVERLEI, avec un air inquiet.  
N'entends-je pas quelqu'un?

HENRIETTE.

Non.

MADAME BÉVERLEI.

Je suis au supplice.

(elle regarde sa montre.)

Huit heures et demie.

HENRIETTE, à part.

Elle me fait pitié.

MADAME BÉVERLEI.

Pour le coup...

## SCENE II.

JARVIS, MADAME BEVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

C'est Jarvis, qu'après un long service,  
Chargé d'ans, nous avons, par un dur sacrifice,  
Depuis six mois congédié.

MADAME BÉVERLEI, bas, à elle-même.

Sa présence m'est un reproche.

(haut.)

Jarvis, je vous avois prié  
De vouloir à mon cœur épargner une approche  
Dont il se sent humilié.

JARVIS.

Madame, excusez-moi: je l'ai donc oublié.

(il regarde l'appartement.)

O ciel! en quel état je vois votre demeure!  
M'avez-vous défendu les larmes qu'à cette heure

M'arrache l'aspect de ces lieux?

Je voudrois les cacher; pardonnez, je suis vieux:  
A mon âge aisément l'on oublie et l'on pleure.

MADAME BÉVERLEI.

Je ne l'écoute pas avec tranquillité.  
Asseyez-vous, Jarvis.

JARVIS.

C'est bien de la bonté.

Est-il bien vrai? mon pauvre maître

A, dit-on, perdu tout son bien.

En ce logis je l'ai vu naître;

L'honnête homme de pere, hélas! qu'étoit le sien!

Que Dieu fasse paix à son ame:

Mais, après quarante ans, madame,

Il n'eût pas renvoyé le bon-homme Jarvis:

Jusqu'à sa mort je le servis:

Courbé sous le poids des années,

J'espérois, auprès de son fils,

Passer celles encor qui me sont destinées;

Mais il ne me l'a pas permis.

Peut-être a-t-il trouvé ma vieillesse importune?

Trop librement, par fois, je me suis déclaré.

MADAME BEVERLEI.

Non; de vous s'il s'est séparé,

Accusez-en, Jarvis, sa mauvaise fortune.

JARVIS.

Est-il rédnit si bas? Oh! j'en suis pénétré.

Comme je vous disois, ici je l'ai vu naître.

Son pere a bâti la maison,

Et cent fois dans mes bras, hélas! mon pauvre maître,

Je l'ai tenu petit garçon...

Aux pauvres il étoit si bon!

« D'où vient, me disoit-il, qu'il est des misérables,

« Des pauvres?... ce sont nos semblables.

« Je veux, si je suis jamais roi,

« Qu'en mon royaume tout abonde;

« Je rendrai riche tout le monde,  
 « Et je commencerai par toi, »  
 Ce sont les mots de son enfance ;  
 Comme d'hier je m'en souviens ;  
 Et voilà que lui-même il est dans l'indigence !

MADAME BÉVERLEI.

Mes pleurs coulent en abondance.

(à Henriette.)

Parlez-lui.

HENRIETTE.

Que j'essuie auparavant les miens.

JARVIS.

Me refusera-t-il, dans cet état funeste,  
 De m'attacher à son malheur ?  
 Ce refus percerait mon cœur,  
 Et de mes tristes jours abrégerait le reste.

MADAME BÉVERLEI, entendant quelqu'un.

Vous l'allez voir, je crois.

HENRIETTE.

Ce n'est pas encor lui.

## SCENE III.

STUKELI, MADAME BEVERLEI, HENRIETTE,  
 JARVIS, dans le fond.

(Les dames se levent.)

MADAME BÉVERLEI.

Avez-vous vu mon époux aujourd'hui,  
 Monsieur Stukéli ?

STUKÉLI.

Non.

HENRIETTE, à Stukéli.

Et cette nuit ?

STUKÉLI, à Henriette.

Madame,

Hier au soir je l'ai quitté.  
 Quoi ! mon ami seroit resté  
 Toute la nuit loin de sa femme !

HENRIETTE.

Votre ami ! pouvez-vous vous dire son ami,  
 Quand son goût pour le jeu par vous est affermi,  
 Quand vous encouragez son vice ?

STUKÉLI.

Vous ne me rendez pas justice :  
 Aupres de lui n'ai-je pas employé  
 Remontrances, conseils ? Ce sont les seules armes  
 Que me fournissoit l'amitié ;  
 J'ai même été jusques aux larmes.  
 Enfin, le trouvant sourd à tout,  
 N'ai-je pas, dans l'espoir de réparer sa perte,  
 Poussé l'amitié jusqu'au bout,  
 En lui tenant ma bourse ouverte ?  
 J'ai de son mauvais sort supporté la moitié.

HENRIETTE.

C'est avoir eu, monsieur, une fausse pitié.

STUKÉLI.

On n'abandonne point son ami dans la peine.

HENRIETTE.

Approfondir l'abîme où son penchant l'entraîne...  
 Vous vous attendez peu d'être remercié.

STUKÉLI.

De nous persécuter la fortune se lasse.  
 J'espérois...

MADAME BÉVERLEI, à Henriette.

(à Stukéli.)

C'est assez. Répondez-moi, de grace ;  
 Vous quittâtes hier mon époux ?

STUKÉLI, à madame Béverlei.

Chez Vilson,

Avec gens qu'à connoître il n'est profit ni gloire,  
Il ne m'en a pas voulu croire.

MADAME BÉVERLEI.

Y seroit-il encor ?

STUKELI.

Jarvis sait la maison.

JARVIS.

Madame, irai-je ?

MADAME BÉVERLEI, à Jarvis.

Il peut ne le pas trouver bon.

HENRIETTE.

Allez-y comme de vous-même,

Jarvis.

STUKÉLI, à Jarvis.

Et gardez-vous de prononcer mon nom ;  
Il se plaindroit de moi... peut-être avec raison.

MADAME BÉVERLEI.

Allez donc : mais, de grace, avec un soin extrême  
Evitez tous les mots qui pourroient l'offenser :  
Les malheureux, Jarvis, sont aisés à blesser ;  
Avec ménagement il faut qu'on les approche.

J'ai toujours suivi cette loi ;

Béverlei, consolé par moi.

De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

JARVIS.

Il ne m'appartient pas de lui rien reprocher ;

Et puis, voudrois-je le fâcher ?

Mon pauvre maître ! hélas ! sa peine,

La vôtre, n'est-ce pas la mienne ? (il sort.)

## SCENE IV.

STUKELI, MADAME BEVERLEI, TOMI,  
HENRIETTE.

(Tomi entre, et dit un mot tout bas à Henriette.)

HENRIETTE, à Tomi.

A l'instant, mon petit ami.

Venez.

MADAME BÉVERLEI, appelant son fils.

Ecoutez-moi, Tomi.

Ce matin, suivant l'ordinaire,

Votre pere, mon fils, n'a pu vous embrasser ;

Mais, quand il reviendra, si vous voulez me plaire,

Songez à le bien caresser ;

N'y manquez pas.

TOMI, à sa mere.

Oh ! maman, je n'ai garde :

J'aime tant mon papa !

MADAME BÉVERLEI.

Je ne crois pas qu'il tarde ;

Songez-y bien.

HENRIETTE.

Venez.

(Tomi baise la main de sa mere, et sort avec Henriette.)

## SCENE V.

STUKELI, MADAME BEVERLEI.

STUKÉLI.

C'est tout votre portrait ;

Il est charmant.

MADAME BÉVERLEI.

Oh ! c'est son pere trait pour trait.

Que tous deux le ciel les conserve !

(elle s'assied, et Stukéli aussi.)

Mais daignez à présent me parler sans réserve.

A mon époux, monsieur, n'est-il rien arrivé ?

C'est la première fois que la nuit il s'absente ;

Et je crains...

STUKÉLI.

Quoi ! pour vous son amour éprouvé,

Pour lui, malgré ses torts, votre foi si constante,

Votre esprit, et votre beauté,

Tant de charmes qu'en vous l'on admire et l'on vante,

Tout ne répond-il pas de sa fidélité ?

MADAME BÉVERLEI.

Sans convenir, monsieur, de ces prétendus charmes,

Je ne soupçonne point sa foi ;

Sur ce point je suis sans alarmes,

Ce seroit l'outrager.

STUKÉLI.

Comme vous, je le croi ;

Et c'est avec plaisir, madame, que je voi

Que vous connoissez trop le monde

Pour écouter les vains propos

Que hasardent souvent les sots

Et les méchants dont il abonde.

MADAME BÉVERLEI.

Quels propos ? et sur quoi ? je ne vous entends pas.

STUKÉLI, avec un air embarrassé.

Mais... sur rien.

MADAME BÉVERLEI.

Pourquoi donc, monsieur, cet embarras ?

STUKÉLI.

Je songeais qu'on a vu souvent la calomnie

Entre d'heureux époux semer la zizanie ;

Qu'on doit fermer l'oreille à ses discours.

MADAME BÉVERLEI.

D'accord :

Mais que prétendez-vous conclure ?

Mon mari m'aime, j'en suis sûre,

Et l'on ne m'a point fait contre lui de rapport :

Tout au contraire ; et dans ce monde,

Qui de sots, dites-vous, et de méchants abonde,

On convient que le jeu fait son unique tort :

Son cœur me reste, au moins, dans ma douleur

profonde,

Et je ne le perdrais qu'en recevant la mort.

STUKÉLI.

Madame, pardonnez : peut-être

Le zele et l'amitié m'ont fait aller trop loin.

Je vois que j'ai pris trop de soin,

Et qu'indiscretement je vous ai fait connoître

Ce que de vous apprendre il n'étoit pas besoin :

Mais, malgré de vains bruits, j'ose ici vous répondre...

MADAME BÉVERLEI.

Il me suffit, pour les confondre,

Que je connoisse mon époux :

Tous ces vains bruits je les méprise ;

Et si vous permettez, monsieur, que je le dise,

Mon estime pour lui m'en répond mieux que vous.

(à part.)

Je ne puis résister au tourment qui me presse.

(haut.)

J'ai besoin de repos, monsieur, et je vous laisse.

Vous pouvez cependant ici

Attendre en liberté que votre ami paroisse.

## SCENE VI.

STUKELI.

Bon : mon projet a réussi ;  
 J'ai mis le trouble dans son ame.  
 Madame Béverlei, vous avez oublié  
 Qu'avant que par l'hymen votre sort fût lié,  
 Vous avez dédaigné ma flamme...  
 .... Sous le voile de l'amitié,  
 J'ai déjà ruiné le rival que j'abhorre...  
 ... Dans le cœur de sa lemme il faut le perdre encore :  
 Le perdre... la gagner... c'est mon double projet.  
 Des deux côtés suivons ma trame.  
 Mon bonheur seroit imparfait,  
 Si l'amour... Oui... déjà dans l'esprit de la femme  
 Adroitement j'ai glissé le poison,  
 Et j'espere bientôt... Quelqu'un vient : c'est Leuson ;  
 Son esprit pénétrant me met en défiance ;  
 Il m'impose par sa présence,  
 Et je ne le vois pas d'un œil bien affermi.

## SCENE VII.

LEUSON, STUKELI.

LEUSON.

Je vous trouve à propos ; jusqu'en votre demeure  
 J'aurois été, monsieur, vous chercher tout-à-l'heure.

STUKÉLI.

De quoi s'agit-il donc, monsieur ?

LEUSON.

De mon ami,

De Béverlei.

STUKÉLI.

Dites le nôtre.

LEUSON, d'un ton ferme.

Je dis le mien : s'il eût été le vôtre...

STUKÉLI.

Monsieur, je crois l'avoir prouvé :  
 Dans les occasions Béverlei m'a trouvé ;  
 J'ai, pour le secourir, oublié la prudence.

LEUSON.

Ce n'est pas ce qu'on dit : on veut que, chez Wilson,  
 Vous ayez avec Mackinson  
 Une secrète intelligence.  
 Vous vous enrichissez, dit-on,  
 Lorsque Béverlei se ruine.

STUKÉLI.

Monsieur...

LEUSON.

C'est ce qu'on imagine.  
 Qu'en croirai-je ?

## SCENE VIII.

HENRIETTE, au fond du théâtre ; LEUSON,  
STUKELI.

STUKÉLI.

Monsieur Leuson,

Sur une question semblable,  
 Ici, je m'expliquerois mal :  
 J'espere quelque jour, en lieu plus convenable...

LEUSON.

Le jour, le lieu, tout m'est égal ;  
 Sortons.

HENRIETTE, retenant Leuson.  
Monsieur Leuson, où voulez-vous aller ?  
Demeurez, je veux vous parler.  
STUKÉLI, à Leuson.

Il suffit ; serviteur.

## SCENE IX.

LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Qu'avez-vous donc ensemble ?

LEUSON.

J'ai démasqué le traître : il sait, le scélérat !  
Que Leuson le connoît, et dans le cœur il tremble.

HENRIETTE.

Sur de simples soupçons ferez-vous un éclat ?  
Hasarderez-vous votre vie ?  
Vous remplissez mon cœur d'effroi !

LEUSON.

Que ce tendre intérêt que vous prenez à moi  
Transporte mon ame ravie !  
Qu'en craignant pour mes jours vous me les rendez  
chers !

Mais ce lâche, au cœur faux, à l'œil timide et sombre,  
Vil opprobre de l'univers,  
N'a jamais su porter tous ses coups que dans l'ombre.  
Je crois à sa valeur comme à sa probité :  
Vous voyez que mes jours sont bien en sûreté.

HENRIETTE.

Mais que prétendez-vous donc faire ?

LEUSON.

Pour armer contre lui les lois  
Jusqu'ici je n'ai pas une preuve assez claire :  
Mais je l'aurai dans peu, j'espère ;

C'est à vous cependant d'autoriser mes droits.  
Donnez-moi Béverlei pour frere ;  
Que ses intérêts soient les miens ;  
Ne différez plus des liens...

HENRIETTE.

Trouvez bon que je les diffère  
Jusqu'à ce que ma sœur ait des destins plus doux.  
Venez la consoler : hélas ! dans l'amertume,  
Sans se plaindre de son époux,  
Sa beauté se flétrit, et son cœur se consume :  
Tandis qu'elle est en proie à ce trouble mortel,  
Ah ! Leuson, de l'amour puis-je goûter les charmes ?  
Non... Son état est trop cruel,  
Et je vais essayer ou partager ses larmes.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

La scène est dans une place publique, près de la maison de Beverlei.

## SCENE PREMIERE.

BÉVERLEI.

CIEL ! voici ma maison, et je crains d'y rentrer.  
A ma femme, à ma sœur, je n'ose me montrer.  
J'ai tout trahi, l'amour, l'amitié, la nature :  
A tout ce qui m'est cher, à moi-même odieux,  
Sans dessein, sans espoir, errant à l'aventure,  
La honte et les remords me suivent en tous lieux.

O du jeu passion fatale !  
Ou plutôt vil amour de l'or !

Eh ! qu'avois-je besoin d'en amasser encor ?  
A ma félicité quelle autre fut égale ?  
Tout prévenoit mes vœux, tout flattoit mes desirs ;  
L'amour semoit de fleurs ma couche nuptiale,  
Et l'aurore avec moi réveillait les plaisirs !  
Ah ! pour moi que le ciel ne fut-il plus avare... !  
Si, lorsqu'à tous nos vœux la fortune sourit,

La sagesse est un don si rare,  
La médiocrité, mere du bon esprit,  
Vaut mieux que la richesse, hélas ! qui nous égare.  
Malheureux !

## SCENE II.

JARVIS, BEVERLEI.

JARVIS.

Ah ! monsieur, je sors de chez Wilson.

BÉVERLEI.

Toi, Jarvis, connois-tu cette horrible maison,  
Ce gouffre où l'avarice égorge ses victimes,  
Où, parmi l'intérêt, la bassesse et les crimes,  
Regne le désespoir, la malédiction,  
Image de ce lieu de désolation  
Dont le courroux du ciel a creusé les abîmes ?

JARVIS.

Oubliez ce séjour maudit,  
Et venez consoler Madame :  
Elle n'étoit pas bien, ses larmes me l'ont dit.

BÉVERLEI.

Laisse-moi... Tu dis que ma femme...

JARVIS.

Je dis que dans ses bras vous devriez voler.  
Votre retour, monsieur, peut seul la consoler :  
Venez.

BÉVERLEI.

J'ai tort, Jarvis, moi-même je me blâme ;  
Mais, laisse-moi.

JARVIS.

Que je vous laisse, hélas !

Je ne sais s'il est des ingrats ;  
Mais vos bontés pour moi long-temps ont su paroître.  
Tout ce que j'ai, vous me l'avez donné.  
Abandonnerois-je un bon maître,  
Lorsque de la fortune il est abandonné ?



BÉVERLEI.

Eh ! que peux-tu pour moi ?

JARVIS.

Bien peu de chose :  
 Cependant... Pardonnez... Mon cher maître, je n'ose ;  
 En vous l'offrant, je crains...

BÉVERLEI.

O digne serviteur !  
 De ton maître avili crains plutôt la bassesse :  
 Oui, crains que, sans pitié, dépoignant ta vieillesse,  
 Je n'abuse de ton bon cœur.  
 Tu ne sais pas, Jarvis, ce que c'est qu'un joueur.  
 J'ai ruiné mon fils, et ma femme et ma sœur :  
 De la même fureur crains d'être aussi la proie.

Un misérable qui se noie  
 S'attache, en périssant, au plus foible roseau.  
 Crains que je ne t'entraîne aussi dans mon naufrage.  
 Si tu savois, ô ciel ! à quel excès nouveau  
 M'a porté cette nuit du jeu l'avengle rage !

Ma femme... ah ! je suis confondu...  
 Moi qui comptois un jour perdu  
 Le jour que je passois loin d'elle ;  
 De toute cette nuit elle ne m'a point vu :  
 J'ai passé cette nuit cruelle

Dans les convulsions d'un malheur obstiné,  
 A maudire cent fois le jour où je suis né.

JARVIS.

Venez donc ; chaque instant pour Madame est une  
 heure.  
 Songez...

BÉVERLEI.

Et tu dis qu'elle pleure ?

JARVIS.

Elle se cachoit pour pleurer :  
 Des larmes s'échappoient à travers sa paupière :  
 J'ai cru même, tout bas, l'entendre soupirer.

Vous n'avez pas un cœur de pierre ;  
 Ah ! si vous l'aviez vue...

BÉVERLEI.

Hélas, que je la plains,  
 Et que je m'abhorre moi-même !  
 Sa vertu méritoit de plus heureux destins.  
 Jarvis, de ma douleur extrême  
 Tu ne peux adoucir l'horreur :  
 Tu n'assoupiras point le remords dans mon cœur :  
 Abandonne ce misérable :  
 Va trouver ta maîtresse... hélas ! dans son malheur  
 On peut la consoler ; elle n'est pas coupable.

JARVIS.

Mais vous-même venez...

BÉVERLEI.

Dis-moi la vérité.  
 Dans le monde, Jarvis, comment suis-je traité ?

JARVIS.

On vous regarde comme un homme  
 Qui dans un précipice en rêvant s'est jeté :  
 Le meilleur des humains (c'est ainsi qu'on vous  
 nomme)  
 Est par-tout plaint et regretté.

BÉVERLEI.

Bon vieillard, je sais me connoître.  
 Dis plutôt, sans flatter ton maître,  
 Que par-tout on me nomme époux ingrat, cruel ;  
 Frère sans amitié, père sans naturel.  
 Va, dis-je, trouver ta maîtresse :  
 Je te suis.

JARVIS.

Et pourquoi différer d'un instant ?  
 Son cœur est bien dans la détresse :  
 Elle a bien des chagrins, mon cher maître ; et pour-  
 tant  
 Je jurerois que votre absence

De tous ses maux est le plus grand.

BÉVERLEI.

Tu peux de mon retour lui porter l'assurance.

A Stukéli je dois parler

Avant de me rendre auprès d'elle.

Ma s mode pour moi ton zele.

Qu'ont mes malheurs et toi, Jarvis, à démêler ?

Né dans ce que l'orgueil appelle la bassesse,

De l'honneur tu suivis la loi ;

Et l'honneur rarement conduit à la richesse.

Les besoins vont bientôt assaillir ta vieillesse ;

Ne mets pas la misere entre la tombe et toi.

Je vais chez Stukéli.

JARVIS.

Le voici.

BÉVERLEI.

Laisse-moi.

### SCENE III.

BEVERLEI, STUKELI.

BÉVERLEI.

Eh bien ! cher Stukéli, quelle ressource ?

STUKÉLI.

Aucune ;

Et je n'ai rien que d'affligeant

A vous annoncer.

BÉVERLEI.

Point d'argent ?

STUKÉLI.

On veut des sûretés : en avez-vous quelqu'une ?

Quant à moi, je n'ai rien qui puisse être engagé ;

Vous avez épuisé ce que j'eus de fortune.

BÉVERLEI.

Oui, notre ruine est commpne.

Dans l'abime où j'étois plongé

Vous m'êtes venu tendre une main secourable,

Et moi, doublement miserable,

J'ai dans le même abime entraîné mon ami ;

Voilà de mes tourments le plus insupportable.

STUKÉLI.

Montrez dans le malheur un cœur plus affermi ;

Appelons, croyez-moi, le courage à notre aide :

La plainte n'est point un remede.

Voyez s'il ne vous reste plus

Quelqu'un de ces bijoux brillants et superflus,

Que notre vanité prend sur le nécessaire.

BÉVERLEI.

Infidele dépositaire,

J'ai perdu cette nuit les effets de ma sœur :

Il ne reste plus rien que la honte à son frere.

STUKÉLI.

Tant-pis : car, entre nous, je le dis sans humeur,

Je n'ai consulté que mon cœur,

Et j'ai plus fait pour vous que je ne pouvois faire.

BÉVERLEI.

Il est trop vrai !

STUKÉLI.

Riche dans son état,

Peut-être Jarvis...

BÉVERLEI.

Ah !

STUKÉLI.

A regret je le nomme ;

Mais ce n'est pas le temps d'être si délicat.

BÉVERLEI.

Ce l'est toujours d'être honnête homme.

Moi, dépouiller ce bon vieillard !

STUKÉLI.

Adieu donc.

BÉVERLEI.

Quel brusqué départ !

STUKÉLI.

Je ne veux pas du moins, dans ce malheur extrême,  
Qu'on puisse m'accuser de vous avoir séduit :

Leuson en fait courir le bruit.

Votre ami s'est pour vous sacrifié lui-même :

Des reproches en sont le fruit.

BÉVERLEI.

Eh ! vous en fais-je aucun : c'est moi seul que j'accuse :

Nous périssons tous deux battus des mêmes flots.

Quant à Leuson, à ses propos,

Je lui ferai sentir à quel point il s'abuse.

STUKÉLI.

Fort bien : mais, pour tirer vous et moi d'embaras,

Il faudroit autre chose ; et vous n'ignorez pas

Que plus d'un créancier peut, d'un moment à l'autre,

Faire d'une prison mon séjour et le vôtre :

Je n'en sortirois pas : pour vous j'ai tout vendu.

Non content d'épuiser ma bourse,

Eifets, contrats, tout est fondu.

Vous, du moins, vous avez encore une ressource.

BÉVERLEI.

Nommez-la donc, et prenez-la.

STUKÉLI.

Oh ! je ne prétends point cela...

Votre femme... mais non, je prévois la réponse ;

Et trop mal aisément une femme renonce

À ce qui sert à l'embellir.

BÉVERLEI.

Ses diamants... ! cruel ! je ne puis m'y résoudre.

Tombe plutôt sur moi la foudre !

Son époux jusque là ne sauroit s'avilir :  
La priver du seul bien qu'a respecté ma rage !  
Non.

STUKÉLI.

La nécessité demande du courage.

BÉVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté.

STUKÉLI.

Je suis sûr qu'aujourd'hui la fortune volage  
Tournera de notre côté.

J'ai des pressentiments dans l'ame

Dont je garantirois l'infaillibilité.

BÉVERLEI.

Je les éprouve aussi ; le même espoir m'enflamme,  
Je brûle de jouer ; mais permets, Stukéli,  
Que ton ami soit homme.

STUKÉLI.

Et que le tien périsse.

Mets ce que j'ai fait en oubli,

Laisse-moi dans le précipice ;

Je ne presse plus un ingrat.

Qu'une femme qui t'est si chère

Conserve ses bijoux, en pare avec éclat

Et son orgueil et sa misère :

Je ne vous dis plus rien.

BÉVERLEI.

Hélas !

Que vous connoissez mal cette épouse adorée !

Les bijoux dont elle fait cas,

Ce sont mille vertus dont on la voit parée,

Et qui ne lui manqueront pas :

Son éclat naturel suffit à ses appas.

C'est pour plaire à moi seul qu'elle ornoit sa figure.

C'est pour ma vanité qu'elle avoit des bijoux ;

Pour les besoins de son époux

Elle s'en priveroit sans peine et sans murmure.

STUKÉLI.

Non ; de sentiment j'ai changé ;  
 Mon amitié fut sans réserve ;  
 Que dans une prison plongé ,  
 Votre ami...

BÉVERLEI.

Le ciel m'en préserve !

Qu'un ami généreux, pour m'avoir assisté ,

Dans une prison soit jeté !

Stukéli me croit donc sans honneur et sans ame.

Dans le désespoir où je suis ,  
 Accablé sous le poids du malheur et du blâme ,  
 Je n'acheterois point le bonheur à ce prix.

STUKÉLI.

Avec trop de chaleur...

BÉVERLEI.

Ah ! sans être de glace ,

En a-t-on moins en pareil cas ?

Mais... Finissons de vains débats ;

Je vois ce qu'il faut que je fasse ;

Allez chez vous .

STUKÉLI.

Peut-être ai-je été trop pressant ?

BÉVERLEI.

Moi, trop ingrat.

STUKÉLI.

Chez lui votre ami vous attend.

(à part.)

J'imagine un moyen qui hâtera l'affaire.

(il sort.)

## SCENE IV.

BEVERLEI, s'approchant de sa maison.

Entrons.

## SCENE V.

HENRIETTE, BEVERLEI.

HENRIETTE, sortant.

C'est vous enfin, mon frere !

O mon Dieu ! comme vous voilà !

Qu'en voyant ce changement-là  
 Ma pauvre sœur aura de peine !

BÉVERLEI.

Que fait-elle ?

HENRIETTE.

Elle goûte un moment de repos.

Ses yeux se sont fermés, las d'un attente vaine.

Tandis que le sommeil a suspendu ses maux ,

Mon frere, trouvez bon que je vous demande

Les effets qu'en vos mains..

BÉVERLEI.

L'impatience est grande !

Quoi donc ! ma sœur, votre Leuson

A-t-il sur ce sujet formé quelque soupçon ?

A d'étranges discours on dit qu'il se hasarde :

Ose-t-il...

HENRIETTE.

Sur ce point, mon frere, il n'ose rien.

C'est moi, jusqu'à présent, qu'uniquement regarde

Le soin de gouverner mon bien ;

Et mon dessein n'est plus qu'il reste sous la garde

BÉVERLEI.

D'un homme qui si mal a conservé le sien.

BÉVERLEI.

Avez-vous quelque inquiétude?

HENRIETTE.

Rendez-moi mes effets pour la faire cesser ;  
Ou bien , s'ils sont perdus , daignez me l'annoncer :

Le coup pourra m'en être rude ;

Mais j'ai tant souffert pour ma sœur ,

Pour son fils , que de la douleur

Vous m'avez fait une habitude :

Mon mal sera pour moi plus léger que le leur.

Maudite passion !

BÉVERLEI.

Épargnez-moi le reste.

HENRIETTE.

Sa maison fut un paradis ;

Deux anges l'habitoient , son épouse et son fils.

La candeur ingénue et la beauté modeste

Lui prodiguoient leur doux souris ,

Et lassé d'être heureux , de ce séjour céleste

Il s'est précipité dans l'abîme funeste

De la misère et du mépris.

BÉVERLEI.

Cruelle ! vous me percez l'ame !

HENRIETTE.

Si le mal sur vous seul tomboit , comme le blâme...

BÉVERLEI.

Un frere de sa sœur attendoit plus d'égard.

Choisissez des couleurs moins dures :

Vos reproches viennent trop tard ;

Sans pouvoir les guérir , vous ouvrez mes blessures.

De vos effets demain nous parlerons , ma sœur :

Souffrez qu'aujourd'hui je respire.

HENRIETTE.

Demain donc : jusque-là je forcerai mon cœur

À garder sur lui plus d'empire.

## ACTE II, SCENE V.

Il faut du ciel respecter le courroux ,  
Et sans murmure adorer sa justice :

Que ce soit cependant un frere qu'il choisisse

Pour nous faire sentir ses coups ;

Que ce soit un pere , un époux...

BÉVERLEI.

Eh ! ma sœur !

HENRIETTE.

C'en est fait : je garde le silence.

## SCENE VI.

HENRIETTE , TOMI , MADAME BEVERLEI ,  
BEVERLEI.MADAME BÉVERLEI. sortant avec Tomi , et courant  
à son mari.

Soyez le bien venu : vous voilà , mon ami.

BÉVERLEI.

Chère épouse. ! J'ai fait une bien longue absence ;

Jecraains qu'en m'attendant vous n'avez peu dormi.

MADAME BÉVERLEI.

Mon ami , laissons là ma peine et mes alarmes :

Je vous vois : tout est oublié.

BÉVERLEI. à part.

Tant de vertu , de tendresse et de charmes !

Que je me sens humilié !

Que de reproches à me faire !

( Pendant cet à parte , madame Béverlei parle bas à son  
fils , et lui dit d'aller à son pere. )

TOMI.

Mon papa !

BEVERLEI.

Venez dans mes bras.

( il le baise. )

Venez çà, cher enfant ! Plus sage que ton pere,  
De tous les maux qu'il cause à son épouse, hélas !  
Puissest-tu consoler ta malheureuse mere !

MADAME BÉVERLEI.

Malheureuse ! Elle ne l'est pas :  
Vous m'aimez.

TOMI.

Mon papa !

BÉVERLEI.

Dites, mon fils.

TOMI.

J'ai bien en du chagrin.

BÉVERLEI.

Comment, petit ami ?

TOMI.

C'est que maman tantôt elle pleuroit.

MADAME BÉVERLEI, en mettant son doigt sur sa  
bouche.

Tomi :

Paix.

BÉVERLEI.

Laissez-le dire, ma femme.

(à son fils.)

Ensuite.

TOMI.

Dans ses bras j'ai couru tout d'abord,  
Et puis en me baisant elle pleuroit plus fort ;  
Et moi je me suis mis à pleurer tout comme elle.

HENRIETTE.

Pauvre enfant !

BÉVERLEI.

Que je sens vivement tout mon tort !

MADAME BÉVERLEI.

Pardonnez, votre absence à mon cœur est cruelle.

## SCENE VII.

LEUSON, HENRIETTE, MADAME BEVERLEI,  
TOMI, BEVERLEI.

MADAME BÉVERLEI, à son mari.  
Voici monsieur Leuson, dont le zele et les soins  
Ne se peuvent trop reconnoître.

BÉVERLEI.

Je lui suis obligé.

LEUSON, à Béverlei.

Non... mais j'espere, au moins,

Que bientôt vous me pourrez l'être :

J'espere parvenir à démasquer le traître...

BÉVERLEI, vivement à Leuson.

Qui s'est perdu pour moi par excès d'amitié.

LEUSON.

Dites que pour vous perdre il en prend l'apparence.

Quand vous saurez qu'il est le vil associé...

BÉVERLEI.

N'allez pas plus avant : qui l'outrage, m'offense.

(à sa femme.)

J'aurois, ma chere amie, à vous entretenir.

HENRIETTE.

Eh bien ! nous vous laissons, mon frere :

Venez, monsieur Leuson.

LEUSON.

Un temps pourra venir.

Que vous remercierez l'ami qui vous eclaire,  
Et qui vous servira.

(Henriette rentre avec Leuson et Tomi.)

## SCENE VIII.

MADAME BEVERLEI, BEVERLEI.

BÉVERLEI.

J'ai peine à retenir

La colere qui me possède.

Un ami qui périt pour venir à mon aide,  
Oser l'appeler traître, et l'oser devant moi!

MADAME BEVERLEI.

Leuson vous aime et vous estime:

A de faux bruits, sans doute, il donne trop de foi;  
Mais il faut excuser le zele qui l'anime.

BÉVERLEI.

Attaquer mon ami, c'est s'attaquer à moi:

Si vous saviez combien je lui suis redevable!

On connoit à l'épreuve un ami véritable;

Et si Stukéli ne l'est pas,

Il faut à l'amitié ne croire de la vie.

MADAME BEVERLEI.

D'un voile si sacré masquer sa perfidie!

On n'a point le cœur assez bas:

Je pense comme vous.

BÉVERLEI.

Hélas! ma chere amie

Que tout le monde ici n'a-t-il votre douceur!

De toutes les vertus vous êtes le modele;

J'ai beau déchirer votre cœur,

Je le trouve toujours indulgent et fidele...

Ah! j'ai détruit votre bonheur.

MADAME BEVERLEI.

Il ne l'est point: sortez d'erreur:

J'ai tout quand je vous vois, et, durant votre ab-

sence,

Votre retour fait tous mes vœux:

Oubliez le passé comme un songe fâcheux,

Je me croirai dans l'abondance;

Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

BÉVERLEI.

Amie, hélas! trop généreuse!

Malgré moi du passé le cruel souvenir

Réfléchira son ombre affreuse

Sur les derniers moments de mon triste avenir.

Mais un autre chagrin en secret me dévore.

MADAME BEVERLEI.

Parle, et dans ce cœur qui t'adore,

Cher époux, épanche ton cœur.

BÉVERLEI.

Cet ami que, dans son honneur,

Si lâchement on assassine...

MADAME BEVERLEI.

Eh bien?

BÉVERLEI.

J'ai causé sa ruine.

Tout le bien qu'avoit Stukéli

Dans mon naufrage enseveli,

Des créanciers pressants, dont la poursuite vive

Ne lui laisse pour perspective

Que l'infame séjour d'une horrible prison,

Tout cela dans mon cœur verse un mortel poison:

Mon amitié pour lui ne peut rester oisive.

MADAME BEVERLEI.

J'espere...

BÉVERLEI.

Il faut agir et non pas espérer.

MADAME BEVERLEI.

Le fonds que sur Cadix nous avons à prétendre

Est très considérable, et va bientôt rentrer.

BÉVERLEI.

Mon ami ne peut pas attendre;

Dans l'amertume de son cœur,  
Il m'a reproché son malheur.

## SCENE IX.

MADAME BEVERLEI, UN INCONNU qui apporte une  
lettre, BEVERLEI.

BÉVERLEI, à l'inconnu.

Que voulez-vous ?

L'INCONNU.

C'est une lettre

Qu'entre vos mains, monsieur, on m'a dit de remettre.  
(il se retire.)

## SCENE X.

MADAME BEVERLEI, BEVERLEI.

BÉVERLEI, ouvrant la lettre.

Elle est de Stukéli.

MADAME BÉVERLEI.

Que vous annonce-t-il ?

BEVERLEI, lit.

« Venez me voir le plus promptement que vous  
« pourrez : c'est la seule marque d'amitié qu'actuel-  
« lement je desire de vous. Depuis que je vous ai  
« quitté, j'ai pris la résolution d'abandonner l'An-  
« gletterre : j'aime mieux me bannir de ma patrie que  
« de devoir ma liberté au moyen dont nous avons  
« parlé tantôt : ainsi, n'en dites rien à madame Bé-  
« verlei, et hâtez-vous de venir recevoir les adieux  
« de votre ami ruiné,

STUKELI.

Et ruiné par moi... Je suivrai son exil.

MADAME BÉVERLEI.

Quoi...!

BÉVERLEI.

Sans le secourir souffrir qu'il se bannisse !  
J'ai causé son malheur, je dois le partager...  
O fureur de jouer ! Abominable vice !  
Voilà tes fruits amers... ! Il faut le soulager,  
Ou le suivre... Il n'est point de parti si funeste...

MADAME BÉVERLEI.

Je ne puis supporter l'état où je vous voi ;  
Il parle d'un moyen... Dissipez mon effort,  
En est-il quelqu'un qui nous reste ?

BÉVERLEI.

C'est à moi de souffrir, je suis seul criminel ;  
Ce cœur n'est pas assez cruel  
Pour vouloir en priver et mon fils et sa mere.  
Votre beauté n'en a que faire ;  
Mais c'est l'unique bien qui vous soit demeuré.

MADAME BÉVERLEI.

Mes diamants ?

BÉVERLEI.

J'ai honte...

MADAME BÉVERLEI.

Est-ce donc une affaire ?

Mon ami, sois bien assuré  
Que la paix de ton cœur par-dessus tout m'est chère ;  
Que jamais rien, par moi, n'y sera préféré.

BÉVERLEI.

Ta vertu me confond : tu m'en vois pénétré ;  
Mais de quel poids affreux ta bonté me soulage !

MADAME BÉVERLEI.

Mais vous ne jourez plus : cela m'est bien promis,  
C'est à quoi mon époux expressément s'engage.

BÉVERLEI.

Ah ! c'est pour t'adorer désormais que je vis.



MADAME BÉVERLEI.

Venez : tout ce que j'ai va vous être remis.

BÉVERLEI.

De ton amour quel nouveau gage !

Mais pour le meilleur des amis

Pouvois-je faire moins ?

MADAME BÉVERLEI.

Pouviez-vous davantage ?

Puisse-t-il en sentir le prix !

Et puisse votre cœur ne s'être pas mépris !

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

STUKELI.

J'AI tout au mieux joué mon rôle :

Voilà les diamants perdus,

Et cent pieces sur sa parole.

Tandis que notre ami, confus,

Chez Vilson en vain se desole,

Allons près de sa femme employer tout mon art :

J'ai tantôt mis le trouble en son ame incertaine ;

Frappons un coup plus fort : il faut que tôt ou tard

Le dépit... le besoin... Mon bonheur me l'amene.

## SCENE II.

MADAME BEVERLEI, STUKELI.

MADAME BÉVERLEI, sortant de chez elle.

Ah ! monsieur, vous voilà ! Mon mari vous a vu ?

Vous nous restez ?

STUKÉLI.

J'aurais voulu

Qu'il n'eût pas exigé, madame, un sacrifice...

J'ai, pour l'en détourner, fait tout ce que j'ai pu.

MADAME BÉVERLEI.

Oui, monsieur, je vous rends justice:  
A fuir votre pays vous étiez résolu;  
Je le sais.

STUKÉLI.

Quelquefois, en blâmant son caprice,  
D'un ami malgré soi l'on se rend le complice.

MADAME BÉVERLEI.

Vous étiez dans la peine: il vous a secouru;  
Et je ne vois rien là qu'à louer.

STUKÉLI, à part, assez haut pour être entendu.

Pauvre femme!

Que je la plains!

MADAME BÉVERLEI.

Monsieur, que dites-vous?

STUKÉLI.

Madame...

MADAME BÉVERLEI.

Quelque chose en secret paroît vous agiter.

STUKÉLI.

Il est vrai.

MADAME BÉVERLEI.

Mon époux...

STUKÉLI, à part, de façon à être entendu.

Je n'y puis résister.

MADAME BÉVERLEI.

Monsieur, quel est donc ce mystère?

STUKÉLI, à part, de même.

Son sort me fait compassion.

MADAME BÉVERLEI.

Quel sort?

STUKÉLI.

A votre époux vous ne pouvez rien taire;  
Et la moindre indiscretion  
Sûrement entre nous causeroit une affaire.

MADAME BÉVERLEI.

Ma prudence en ce cas est votre caution...  
Quoi! vous balancez?

STUKÉLI.

Oui... contentez-vous d'apprendre  
Que, si vos diamants de vos mains sont sortis,  
A quelque autre que moi vous devez vous en prendre;  
Qu'ils ne m'ont point été remis.

MADAME BÉVERLEI.

O ciel! à ma surprise il n'en est point d'égale.  
Eh! pour qui?

STUKÉLI.

Je ne sais... il se répand des bruits...  
Nous sommes dans un siècle... on a vu des maris...

MADAME BÉVERLEI.

Eh bien, monsieur?

STUKÉLI.

Souvent une indigne rivale.

MADAME BÉVERLEI.

Achevez donc.

STUKÉLI.

Qu'il soit épris

D'un de ces vils objets de luxe et de scandale,  
A qui nous prodiguons l'argent et le mépris,  
La chose paroît impossible,  
Alors qu'on vous connoît.

MADAME BÉVERLEI.

Vous le croyez pourtant;

Je le vois.

STUKÉLI.

Vous avez une ame si sensible!  
Je sens trop en vous éclairant  
De quel horrible coup elle seroit frappée.

MADAME BÉVERLEI.

Ce coup, il est porté; vous déchirez mon cœur.

Béverlei, tu m'aurois trompée!  
 J'ai pu supporter tout, hors cet affreux malheur.  
 Riche de ton amour au sein de la misère,  
 Tu tenois lieu de tout à ce cœur éperdu...  
 Un autre objet a su lui plaire!  
 Ah! de ce seul instant, hélas! j'ai tout perdu.

STUKÉLI, à part.

Mon projet réussit.

MADAME BÉVERLEI.

Trop certain que je l'aime,  
 Il en prend droit de m'outrager!  
 L'ingrat de mes bontés s'arme contre moi-même!  
 Il sait trop que de lui je ne puis me venger...  
 Non, je ne puis penser qu'à ce point il m'offense...  
 Un faux rapport vous a déçu.

STUKÉLI.

L'amitié m'imposoit silence:  
 Il faut parler; je sers la beauté, la vertu...  
 De son secret lui-même il m'a fait confidence.

MADAME BÉVERLEI, le regardant fixement.  
 Ainsi, de votre ami trompant la confiance,  
 Pres de sa femme ici vous venez l'accuser!

STUKÉLI.

Madame...

MADAME BÉVERLEI.

C'est assez; tu ne peux m'abuser.  
 Je vois trop que Leuson t'avoit bien su connoître.  
 Oui, puisque Béverlei voulut t'ouvrir son cœur,  
 Qu'il te crut son ami, que tu prétendis l'être,  
 S'il n'est d'un imposteur, ton rapport est d'un traître:  
 Choisis d'être perfide, ou calomniateur...  
 Je te crois tous les deux... Va, de ta bouche impure  
 Ne viens plus en ces lieux distiller le poison:  
 Mais tremble... de ton imposture  
 Béverlei me fera raison.

STUKÉLI.

L'effet peut suivre la menace,  
 Madame; en des combats vous pouvez l'engager:  
 Ce n'est pas pour moi seul que sera le danger.

MADAME BÉVERLEI.

Lâche, tu n'oserois le regarder en face...  
 ...Mais ton sang souilleroit ses mains;  
 Je lui cacherais ton audace;  
 Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains.  
 STUKÉLI, à part, en se retirant.  
 Cette fierté peut se confondre;  
 Et c'est en me vengeant que je dois lui répondre.

### SCENE III.

MADAME BEVERLEI.

De ses artifices trompeurs  
 Je reconnois le piège, et pourtant je soupire:  
 Avec peine mon sein respire,  
 Et mes yeux se couvrent de pleurs.  
 Béverlei! Béverlei!

### SCENE IV.

HENRIETTE, MADAME BEVERLEI.

HENRIETTE.

Je vous vois toute en larmes  
 Toujours de nouvelles douleurs,  
 Toujours de nouvelles alarmes!  
 Je vous l'ai déjà dit, ma sœur,  
 Vous gâtez votre époux à force de douceur...

SAURIN.

Vous ne m'écoutez pas.

MADAME BÉVERLEI.

Ma sœur, je le confesse,

Je suis toute troublée.

HENRIETTE.

Eh ! quel trouble vous presse ?

Il aura joué ; deviez-vous,

Ma sœur, lui donner vos bijoux ?

Si facilement, je vous prie,

Les lui falloit-il accorder ?

Avant de les avoir il auroit eu ma vie.

MADAME BÉVERLEI.

Il n'avoit qu'à la demander,

Il auroit eu la mienne.

HENRIETTE.

O ciel ! quelle foiblesse !

Mérite-t-il cette tendresse ?

MADAME BÉVERLEI.

Si long-temps il fit mon bonheur,

Si long-temps tous les deux nous ne fîmes qu'une âme !

(vivement.)

Que fût-il un ingrat... ! Il ne l'est pas, ma sœur.

Je sacrifierois tout pour lui prouver ma flamme.

C'est un plaisir pour moi que ne vaut aucun bien :

Adieu... quelques instants je veux être à moi-même,

Et je vois que Leuson cherche votre entretien ;

Il vous apprendra comme on aime.

### SCENE V.

HENRIETTE, LEUSON.

HENRIETTE.

Ne laissons point seule ma sœur ;

Venez.

LEUSON.

Daignez, belle Henriette,

D'un entretien d'abord m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air sérieux m'inquiette.

De quoi s'agit-il donc ?

LEUSON.

D'un fait

Que de savoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtez-vous donc...

LEUSON.

C'est un secret,

Que, pour une raison très forte,

Je ne puis révéler qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh bien ! expliquez-les, voyons.

LEUSON.

La première, c'est de m'apprendre

Si votre cœur, pour moi changé,

Ne désireroit pas de se voir dégagé.

Et si, par vos délais, je ne dois pas comprendre...

HENRIETTE.

Prenez garde, monsieur Leuson :

Qui de mon changement peut former le soupçon,

A ce changement doit s'attendre ;

Et quand vous doutez de ma foi...

LEUSON.

Non... je ne doute que de moi :

On connoît mal d'abord l'humeur, le caractère ;

Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour ;

Ses défauts sont cachés sous le desir de plaire.

Je crains que par le temps les miens produits au  
jour...

HENRIETTE, vivement.

Monsieur, répondez, je vous prie,

Répondez en homme d'honneur ;  
Dites si, dans le fond du cœur,  
Vous ne desirez pas que le mien se délie ?

LEUSON.

Ah ! le ciel m'est témoin qu'il y va de ma vie :  
Au bonheur d'être à vous mes jours sont attachés.

HENRIETTE.

Sachez donc de mon cœur les sentiments cachés :  
Il n'est plus le même.

LEUSON.

Ah ! cruelle.

HENRIETTE.

Ecoutez jusqu'au bout.

LEUSON.

Parlez, mademoiselle.

HENRIETTE.

En vous connoissant mieux, Leuson,  
Ce qui fut un penchant est devenu rai-on ;  
Et sur moi l'un et l'autre ont pris tant de puissance,  
Que, fussiez-vous dans l'indigence,  
Avec vous je préférerois  
La plus simple cabane au plus riche palais.

LEUSON.

Adorable Henriette... ! Eh bien donc, je demande  
(C'est mon autre condition),  
Que d'une si chère union

Le jour fixé par vous...

HENRIETTE.

Ah ! souffrez que j'attende...

LEUSON.

Je n'attends plus, non : il faut que demain  
De tous vos délais soit le terme ;  
J'en veux votre parole, Henriette, ou mon sein  
Garde le secret qu'il renferme.

HENRIETTE.

Vous êtes trop pressant.

LEUSON.

Vous balancez en vain ;  
Et, si je vous suis cher, toute excuse est frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole ?

HENRIETTE.

Elle est à vous. Votre secret ?

LEUSON.

Toute votre fortune...

HENRIETTE.

Eh bien ?

LEUSON.

Elle est perdue.

HENRIETTE.

O ciel ! je reste confondue,  
Perdue ! et Leuson, qui le sait...  
Vous avez surpris ma promesse.  
De votre procédé j'admire la noblesse ;  
Mais...

LEUSON.

J'ai votre parole... Eh quoi !

Voilà que vous rêvez, Henriette, et je voi  
Des pleurs au même instant mouiller votre paupière

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon âme tout entière :  
Quelque beau procédé que vous me fassiez voir,  
(Peut-être pourra-t-on m'accuser d'être fière) ;  
Mais je crains de vous trop devoir :

Oui, Leuson, si j'ai tort, ce tort est excusable :

Notre fortune étoit semblable

Et l'hymen, nous liant de ses nœuds les plus doux,  
Laissoit tout égal entre nous :

Mais, pour dot aujourd'hui vous porter l'indigence,

N'est-ce pas jusques au tombeau

Envers vous d'une dette immense  
M'imposer le rude fardeau?  
N'est-ce pas...

LEUSON.

Quelle erreur! Eh quoi! belle Henriette,  
Entre deux cœurs qui ne font qu'un  
Peut-il subsister quelque dette?  
Est-il quelque fardeau qui ne soit pas commun?  
Craint-on d'être obligé par un autre soi-même?  
Tout est acquitté, quand on s'aime.

HENRIETTE.

Que tout le soit donc entre nous.  
L'orgueil voudroit en vain se soulever encore,  
Henriette consent à tenir tout de vous.  
Voici ma main, Leuson.

LEUSON.

Qu'en un moment si doux  
Je baise mille fois cette main que j'adore.

HENRIETTE.

Mais de mon bien perdu quel est votre garant?

LEUSON.

Un homme qui me doit quelque reconnaissance,  
Bates, de Stukel le principal agent:  
Il m'en a fait la confidence;  
Et sans doute, en le ménageant,  
Je parviendrai bientôt à mettre en évidence  
La manœuvre du scélérat  
Dont Béverlei fait tant d'état.

HENRIETTE.

Plût au ciel!

LEUSON.

Je vous laisse; adieu, belle Henriette.  
Tenez à Béverlei notre affaire secrète:  
Prévenu trop long-temps en faveur d'un pervers,  
J'espère que demain ses yeux seront ouverts.

## SCENE VI.

HENRIETTE.

De sentiments quelle délicatesse,  
Et quel généreux procédé!  
Qu'il mérite bien ma tendresse!  
Mais mon frere! à quel point le jeu l'a dégradé!  
Ah! pour toi, chere sœur, quelle douleur cruelle  
Quand cette fatale nouvelle  
Viendra frapper encor ton cœur déjà brisé!  
...Ce coup accableroit son courage épuisé...  
Il faut la lui cacher, et me résoudre à feindre.

## SCENE VII.

BEVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE, à elle-même.

Mais voici Béverlei... tâchons de nous contraindre:  
Que cet effort coûte à mon cœur!

BÉVERLEI, d'un air épanoui.

Ah! vous voilà, ma chere sœur.  
Demoi depuis long-temps vous avez à vous plaindre:  
Le vil amour du jeu me sut trop égarer;  
J'oubliai vous, mon fils, et ma femme, et moi-même.  
Mais, malgré tous ses torts, votre frere vous aime;  
Il vous aima toujours, et veut tout réparer.

HENRIETTE.

Qu'annonce ce transport? Un retour de fortune?  
Cette vicissitude aux joueurs est commune;  
Mais...

BÉVERLEI.

Je ne le suis plus... non, j'abhorre le jeu :  
De le fuir à jamais devant vous je fais vœu.

HENRIETTE.

Pour la millieme fois...

BÉVERLEI.

Où votre sœur est-elle ?

Je lui viens annoncer une grande nouvelle.

HENRIETTE.

Vous la voyez.

## SCENE VIII.

BEVERLEI, MADAME BEVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI.

Ma femme, embrassez votre époux,  
Et sachez le bonheur que le ciel nous envoie.

MADAME BÉVERLEI.

Il sait les vœux que je lui fais pour vous ;  
Mais quel est donc ce grand sujet de joie ?

BÉVERLEI.

Nos fonds sont arrivés : le bon monsieur Johnson,

Homme d'honneur, et banquier de renom,

Vient de m'en faire la remise :

J'ai dans ce portefeuille, en billets différents,

Une somme qui monte à trois cent mille francs ;

Le ciel a béni l'entreprise,

Et nous avons au moins décuplé notre mise.

MADAME BÉVERLEI.

Mon cœur en est charmé, moins pour moi que pour  
vous ;

J'espère désormais que votre ame guérie,

Jouissant d'un destin plus doux,

Abjurera du jeu la triste frénésie,

Que vous me rendrez mon époux.

BÉVERLEI.

Oui, j'abjure à vos pieds cette fureur honteuse,

Qui de mon fils, qui de ma sœur,

Qui d'une épouse vertueuse

A fait trop long-temps le malheur :

Autant qu'à vous, ma femme, elle m'est odieuse :

Et je prends le ciel à témoin

Que je ne veux avoir désormais d'autre soin

Que d'élever mon fils, et de vous rendre heureuse.

MADAME BÉVERLEI.

C'est de votre bonheur que dépend tout le mien.

BÉVERLEI.

Savez-vous mon projet ? Cet antique héritage,

Par mes parents transmis, jusqu'à moi d'âge en âge,

Que j'ai vendu presque pour rien,

Je prétends y rentrer : là je veux vivre en sage ;

Aux fureurs du sort échappé,

Las d'en éprouver les secousses,

Dans le sein des passions douces,

Mon cœur reposera de vous seule occupé.

MADAME BÉVERLEI.

Ah ! mon ami !

HENRIETTE.

Fort bien : du mal qui vous possède,

Mon frere, ainsi que de l'amour,

La fuite est l'unique remède.

BÉVERLEI.

Oh ! j'en suis guéri sans retour :

Tant que mon ame en fut atteinte,

De convulsions agité,

Entre l'espérance et la crainte,

Je trainai de mes jours le tissu détesté :

J'ai cent fois été prêt d'attenter à ma vie.

MADAME BÉVERLEI.

Vous me faites frémir.

## BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

Le ciel, ma chere amie,  
 Pour prix de vos vertus vient d'exaucer vos vœux.  
 Permettez cependant qu'un moment je vous quitte,  
 D'une dette pressante il faut que je m'acquitte;  
 Le retard seroit dangereux,  
 Ma personne en répond; mais bientôt...

MADAME BÉVERLEI.

Je vous laisse aller.

Avec peine

BÉVERLEI.

A l'instant

Je reviens.

MADAME BÉVERLEI.

Mon ami, sur un point important  
 Il faut que je vous entretienne,  
 Et vous ne pouvez trop presser votre retour.

BÉVERLEI.

Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

MADAME BÉVERLEI.

Allez donc: pendant votre absence,  
 Nous préparerons tout pour fêter ce grand jour.  
 (elles rentrent.)

## SCENE IX.

BEVERLEI, STUKELI.

(Béverlei fait un pas en avant, et rencontre Stukeli.)

BÉVERLEI.

Te voilà, Stukéli! sais-tu que la fortune...

STUKÉLI.

Oni, Johnson m'a tout dit; je vous fais compliment.

BÉVERLEI.

Ton amitié pour moi se montra peu commune,  
 Tu verras si la mienne aujourd'hui se dément:  
 Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,  
 Et satisfaire Jame ainsi que Mackinson.

STUKÉLI.

Fort bien: ils sont tous deux à présent chez Vilson.  
 La partie est considérable,  
 Des flots d'or roulent sur la table;  
 Avec quelque bonheur on feroit un beau gain;  
 Mais je les ai laissés tous deux en mauvais train,  
 Jouant d'un malheur effroyable:  
 Tu viendras à propos leur prêter du secours.

BÉVERLEI.

Dans cette maison infernale,  
 Je voudrois, s'il se peut, ne rentrer de mes jours;  
 Elle me fut toujours fatale.

STUKÉLI.

Je t'approuve très fort de ne point aller là,  
 On n'y joua jamais une partie égale.  
 C'est sur un tapis vert le Pérou qui s'étale;  
 Tu serois tenté.

BÉVERLEI.

Point.

STUKÉLI.

Je doute de cela;  
 La fortune, il est vrai, n'est pas toujours cruelle;  
 Tu parois en grace avec elle;  
 Avec discrétion on pourroit la tâter...  
 Ce n'est point mon avis.

BÉVERLEI.

Oh! sois en assurance.

...Cependant on peut m'arrêter:  
 Tu sais que Mackinson a contre moi sentence.



STUKÉLI.

Je l'avoue, et quelqu'un m'a dit en confidence  
Qu'il vouloit dès ce soir la faire exécuter.

BÉVERLEI.

Eh bien ! cette raison décide ;  
Mais n'appréhende rien : je te réponds de moi.

STUKÉLI.

Tu n'iras pas, si tu m'en croi :  
Lenson viendrait encor me traiter de perfide :

Il ne parle pas mieux de toi.

( en appuyant. )

Il dit par-tout avec menace,  
Que du bien de ta sœur tu lui feras raison.

BÉVERLEI.

Laissons-là ce monsieur Lenson :  
On peut rabattre son audace...  
Allons m'acquitter chez Vilson...  
Mais, pour plus de précaution,  
Tiens, garde ces billets.

STUKÉLI.

Qui ! moi ! que je les prenne !

Tu connois le foible que j'ai ;  
Je te crois aujourd'hui dans une heureuse veine :  
Tu voudras les ravoïr, et moi je céderai.  
N'y va pas, Béverlei ; permets que je t'arrête.

BÉVERLEI.

Me crois-tu donc si foible, et que sur un tapis  
Un peu d'or me tourne la tête ;  
Que mes yeux en soient éblouis ?

STUKÉLI.

Un peu d'or ! des monceaux.

BÉVERLEI.

Beaucoup ou peu, qu'importe ?

STUKÉLI.

On pourroit regagner tout ce que tu perdis :  
Mais... ne nous y fions que de la bonne sorte.

BÉVERLEI.

Non, je ne jouerai plus ; c'est un parti bien pris.  
Mais, puisqu'enfin tu crois cette épreuve si forte,  
N'entrons pas : demandons Mackinson à la porte.

FIN DU TROISIEME ACTE.

## ACTE IV.

Il fait nuit.

## SCENE PREMIERE.

BEVERLEI, STUKELI.

STUKÉLI.

QUE parlez-vous, ô ciel! de fer, et de poison?

BÉVERLEI.

Mon sort est-il assez funeste?

J'ai tout perdu: rien ne me reste,

Que l'affreux désespoir qui trouble ma raison:

Ma fureur va jusqu'au délire.

STUKÉLI.

Falloit-il entrer chez Vilson?

Si mes conseils sur vous avoient eu quelque empire,  
Votre ami...

BÉVERLEI.

Mon ami! barbare, à toi ce nom!

Tu n'es qu'une horrible furie,

Qui de son souffle impur empoisonna ma vie,

Un monstre par l'enfer contre moi déchainé;

Sans cette amitié détestable

Seroit-il un mortel plus que moi fortuné?

En est-il un plus misérable?

Heureux pere, heureux frere, et moins époux  
qu'amant,

Manquoit-il à mes vœux quelque bien desirable?

Mais d'un fatal égarement

Réveillant dans mon cœur la semence endormie,

Tu lui fournis de l'aliment,

Et fis d'une étincelle un affreux incendie.

Tout a péri, mes biens, mon honneur, et ma vie:

Voilà ce qu'a produit ta funeste amitié.

STUKÉLI.

J'excuse le malheur: votre injustice extrême

Excite mon courroux bien moins que ma pitié.

Mais avez-vous donc oublié

Que, sûr, disiez-vous, de vous-même,

Près d'entrer chez Vilson, je vous ai supplié...

BÉVERLEI.

Tu brûlois de m'y voir... Oui, j'ai vu l'artifice;

Et qu'en montrant le précipice,

Tu savois inspirer la fureur d'y courir:

Mais mon cœur étoit ton complice,

Et cherchoit lui-même à périr...

Mais, réponds-moi, pourquoi me rendre

Les effets qu'en dépôt j'avois mis dans tes mains?

STUKÉLI.

Vous savez que, pour m'en défendre,

Tous mes efforts ont été vains:

Vous avez voulu les reprendre.

BÉVERLEI.

Traître, donne-t-on du poison

Au furieux qui le demande?

STUKÉLI.

J'ai vu dans le malheur James et Mackinson;

J'espérois...

BÉVERLEI.

J'ai contre eux un violent soupçon.

De scélérats c'est une bande  
Dont la caverne est chez Vilson.  
Ma perte n'est pas naturelle.

STUKÉLI.

On les dit cependant d'un honneur éprouvé;  
Et par moi l'un et l'autre en jouant observé,  
M'a paru loyal et fidèle.

BÉVERLEI.

Mais, toi-même, l'es-tu?

STUKÉLI.

Béverlei!

BÉVERLEI.

Je ne sais...

Il me prend contre toi des mouvements de rage...

STUKÉLI.

Me croyez-vous donc lâche assez?...  
Supportez le malheur avec plus de courage.

BÉVERLEI.

Du courage! la mort... Mais, ma femme! mon fils!  
(il le saisit au collet.)

Traître, tu m'as plongé dans l'abîme où je suis :

Il faut m'en tirer, ou sur l'heure...

Je ne me connois plus... Pardonne... Tu me fuis?

STUKÉLI.

Je quitte un ingrat.

BÉVERLEI.

Ah! demeure.

STUKÉLI.

Pour me voir accablé de reproches sanglants!

BÉVERLEI.

Ah! dans mes transports violents,

Puis-je savoir si je t'outrage?

Sais-je ce que je dis? suis-je maître de moi?

Non... Crains tout en effet... dans un moment de rage,

Je puis te poignarder, et moi-même après toi.

(Il lui fait signe de s'en aller avec un geste furieux.)

## SCÈNE II.

BEVERLEI.

Où porté-je mes pas? Ciel! dans quel antre sombre  
D'une ame bourrelée ensevelir l'horreur?  
C'est en vain que la nuit me couvre de son ombre;  
On n'échappe point à son cœur.

Nuit, tu ne peux cacher un coupable à lui-même.  
... O désespoir! ô honte extrême!

Quoi! de mon repentir ce jour même est témoin!  
Celle qui, lâchement à ma rage immolée,  
Apprit, sans murmurer, à souffrir le besoin,  
Ma femme est par moi consolée!

Son bonheur désormais doit faire tout mon soin;  
Loin de Londres, et du jeu qu'à jamais je déteste,  
Je lui peins le séjour céleste...

L'enfer, hélas! n'étoit pas loin.  
C'en est fait, à ses yeux je ne veux plus paroître.  
Ma mort...

## SCÈNE III.

LEUSON, BEVERLEI.

BÉVERLEI, à lui-même.

Mais quelqu'un vient, je crois le reconnoître.

Oui, c'est lui-même, c'est Leuson:

On dit que ses propos respirent la menace,  
Que du bien de ma sœur il veut avoir raison:  
Je prétends que lui-même ici me satisfasse.

LEUSON.

Quelqu'un a prononcé mon nom.

Béverlei!... Mon ami, la rencontre est heureuse:

J'ai travaillé pour vous.

BÉVERLEI.

Sans en être prié !

C'est avoir l'ame généreuse :

Qui vous chargeoit, monsieur, de ce soin ?

LEUSON.

L'amitié.

J'espere en tout son jour faire bientôt paroître  
Le mortel le plus noir, et l'ami le plus traître...  
Ce que j'ai découvert doit le faire trembler.

BÉVERLEI.

J'en connois un déjà qui doit trembler lui-même.

LEUSON.

De qui prétendez-vous parler ?

Quel est-il ?

BÉVERLEI.

Moi présent, il proteste qu'il m'aime,  
Et loin de moi sa bouche ose me diffamer.

LEUSON.

Cette énigme...

BÉVERLEI.

Je vais clairement m'exprimer.

J'ai, si l'on vous en croit, perdu par ma folie  
Tout le bien que ma sœur devoit vous apporter :  
Voilà dans tous les lieux ce que Leuson publie.  
Qu'il ose en ma présence ici le répéter.

LEUSON.

Béverlei, la hauteur et le ton de menace  
Ont causé bien des maux qu'on eût pu prévenir ;  
Et peut-être un autre, à ma place...

Mais je saurai me contenir.

Je ne dis jamais rien qu'en face

Je ne sois prêt à soutenir.

Des discours qu'on me fait tenir

Nommez le délateur, et de sa vile audace

Cette main saura le punir.

BÉVERLEI.

Je sais ce qu'il faut que j'en pense,  
Et ce n'est là qu'un vain recours  
Pour échapper à ma vengeance.

LEUSON.

O ciel ! quel étrange discours !

Béverlei me tient ce langage !

Mais nous nous sommes vus dans le champ de  
l'honneur :

Il sait bien qu'aisément on ne me fait pas peur.

BÉVERLEI.

Je ne sais rien que mon outrage :

Et, sans discourir davantage,

Défendez vos jours.

(Il tire son épée.)

LEUSON, froidement.

Frappe, ingrat ;

Suis la fureur qui te domine.

Ta folle confiance en un vil scélérat

De tout ce qui t'est cher a causé la ruine :

Il te reste un ami... Que ta main l'assassine.

BÉVERLEI.

J'ai ruiné mon fils, et ma femme, et ma sœur :

De malédictions qu'elles chargent ma tête,

Je les accomplirai ; ma main est toute prête.

Mais toi, quel droit as-tu de noircir mon honneur ?

Tu te dis mon ami, barbare ! si c'est l'être,

Ah ! sois-le donc encore en me perçant le cœur ;

Tu me vois, à ce trait, prêt à te reconnoître.

LEUSON.

Remets ce fer. Je vois qu'un traître

A contre ton ami sourdement manœuvré ;

Je crois même entrevoir le but qu'il se propose.

BÉVERLEI.

Eh ! par quelle raison juger qu'il m'en impose ?

LEUSON.

Il sait que je l'ai pénétré :  
En t'armant contre moi, le lâche fourbe espère  
De l'un des deux au moins par l'autre se désaire ;

Mais son espoir sera trahi :

Tu ne verseras point le sang de ton ami,  
Ma main du sang du mien ne sera point trempée ;

Remets, te dis-je, cette épée :

Adieu, rentre chez toi : demain, moins prévenu,  
Béverlei rougira de m'avoir mal connu.

## SCENE IV.

BEVERLEI.

Ce sang-froid de Leuson n'est pas celui d'un lâche :  
Dans l'occasion je l'ai vu ;  
Sa valeur fut toujours sans tache.  
Stukéli m'auroit-il déçu ?

## SCENE V.

JARVIS, BEVERLEI.

(Jarvis s'approche lentement de Béverlei, qu'il cherche  
à reconnoître.)

BEVERLEI, continuant, à lui-même.

Que m'importe, après tout ? Tiens-je encore à la vie ?  
Dans le fond de mon cœur je sens mille bourreaux.

D'un coup terminons tous mes maux ;

Il faut qu'avec ce fer elle me soit ravie...

(apercevant quelqu'un qui s'approche.)

Qui s'avance vers moi ? Parle ; est-ce un assassin ?

Si tu l'es, viens, suis-moi : ma main,  
Plus que la tienne encore, est de sang altérée ;  
Et plus que toi je porte dans mon sein  
Une rage désespérée.

JARVIS.

Mon cher maître, daignez...

BÉVERLEI.

Ah ! bon homme, c'est toi ?

Que fais-tu si tard dans la rue ?

Tu devrois être au lit.

JARVIS.

Monsieur, pardonnez-moi ;

(il voit l'épée nue.)

Vous-même... Ciel !

BÉVERLEI.

Quoi donc !

JARVIS.

Votre épée... elle est nue...

Auriez-vous... ? Ah ! monsieur, vous me glacez  
d'effroi.

BÉVERLEI, sans écouter.

Oui, de quelque côté que je tourne la vue,  
La misère, l'opprobre est par-tout sur mes pas.

Ce n'est que par un prompt trépas...

JARVIS.

Monsieur !... De sa douleur l'ame toute occupée,  
Il se parle à lui-même et ne m'écoute pas !

O mon maître !

BÉVERLEI.

Qui parle ?

JARVIS.

Hélas !

C'est le pauvre Jarvis... donnez-moi cette épée ;  
Monsieur, au nom de Dieu, donnez-la-moi ; je  
crains...

BÉVERLEI.

Oui, prends la, prends ce fer, ôte-le de mes mains.  
Peut-être en ce moment c'est le ciel qui t'envoie.

JARVIS.

Ah! monsieur, quelle est donc ma joie!  
Et que Jarvis se tient heureux!...

BÉVERLEI.

Puisses-tu toujours l'être, ô vieillard vertueux!

Mais ne reste pas davantage:

De mes malheurs, Jarvis, crains la contagion.

La ruine, l'horreur, la malédiction,

De tout ce qui m'approche est le cruel partage;

Rentre, bon vieillard, couche-toi;

Va trouver le repos... qui n'est plus fait pour moi.

JARVIS.

Permettez que chez vous, monsieur, je vous ramène.

BÉVERLEI.

Non... jamais.

JARVIS.

Songez-vous quelle cruelle peine

Madame... Pardonnez; vous voulez donc sa mort?

BÉVERLEI.

Pour elle et pour mon fils, de tous les maux le pire,

C'est peut-être de vivre... Oui, dans leur triste sort,

Ils passeront, hélas! leurs jours à me maudire.

Laisse-moi... de la nuit je chéris la noirceur,

Je voudrois en pouvoir redoubler les ténèbres;

Dans le fond de mon âme une plus grande horreur...

(il a l'air d'écouter.)

N'entends-je pas des cris funèbres?

JARVIS.

Tout garde le silence.

BÉVERLEI.

O remords! ô fureur!

Va-t'en. Couché sur cette pierre,

Je passerai la nuit à dévorer mon cœur.

Eh! puissé-je jamais ne revoir la lumière!

(il s'étend sur des pierres.)

JARVIS, à ses pieds.

Ah! mon cher maître, à vos genoux,

Votre vieux serviteur en larmes vous conjure...

Au nom de Dieu, relevez-vous:

Vous n'avez point une âme dure;

Madame est dans les pleurs...

## SCÈNE VI.

MADAME BEVERLEI, sortant de chez elle, une  
lanterne à la main; JARVIS, à genoux, aux pieds  
de son maître; BÉVERLEI, sur les pierres.

MADAME BÉVERLEI, à elle-même.

Jarvis ne revient pas:

Je ne puis soutenir une plus longue attente;

Un trouble affreux m'agite... O ciel! conduis mes pas.

Guide ma démarche tremblante.

(elle s'avance du côté où sont Béverlei et Jarvis.)

BÉVERLEI, à Jarvis.

Tu m'importunes, bon vieillard.

JARVIS.

Votre père, monsieur, me montrait plus d'égard;

Et vous-même, dans votre enfance...

Mais je vois que vers nous une clarté s'avance:

Prenez garde... Quelqu'un...

MADAME BÉVERLEI, qui s'est approchée.

J'entends sa voix, je croi:

Oui, c'est lui... c'est Jarvis... que mon âme est émue!

Je frémis... approchons... Ciel! qu'est-ce que je voi?

JARVIS.

C'est Madame!

BÉVERLEI.

Ma femme ! O terre, engloutis-moi !

MADAME BÉVERLEI, à son mari.

Mon ami... je me meurs... ce spectacle me tue...

Cruel, vous détournez la vue !

Vous fuyez mes regards ! mon cœur se sent glacer ;

Parlez-moi... vous voyez qu'à peine je respire :

Ah ! par pitié, faites cesser

Tout le trouble et l'effroi que ce moment m'inspire.

BÉVERLEI, à sa femme.

Je vais plutôt les redoubler :

Frémissez... je n'ai rien que d'affreux à vous dire.

De malédictions vous allez m'accabler.

MADAME BÉVERLEI.

Ah ! mon cœur en est incapable ;

Il n'apprendra jamais qu'à bénir mon époux.

BÉVERLEI.

Cet époux est un misérable,

Qui ne doit être vu par vous

Que comme un monstre détestable.

Ce jour a fixé notre sort :

La misère, les pleurs, voilà votre partage ;

C'est celui de mon fils... et le mien, c'est la mort.

MADAME BÉVERLEI.

Quoi donc ?

BÉVERLEI.

Tout est perdu : le désespoir, la rage,

Voilà tout ce qui m'est resté.

Maudissez votre époux, il l'a bien mérité.

MADAME BÉVERLEI.

Exauce mes vœux et mes larmes,

Ciel ! d'un œil de bonté regarde sa douleur :

De son front obscurci dissipe les alarmes,

Ramène la paix dans son cœur.

Si l'infortune et la misère

Doivent tomber sur l'un des deux,

Epuise sur moi ta colere,  
Et que Béverlei soit heureux.

BÉVERLEI.

Et c'est ainsi que me maudit ta bouche !  
O d'un indigne époux vertueuse moitié,  
Combien tant de bonté me confond et me touche !

MADAME BÉVERLEI.

Laisse donc la tendre pitié  
Adoucir dans ton cœur le désespoir farouche.  
Eh ! pourquoi succomber au poids de tes douleurs ?  
Tout n'a point, mon ami, péri dans ton naufrage ;  
Mon partage n'est point la misère et les pleurs.

BÉVERLEI.

Que nous reste-t-il ?

MADAME BÉVERLEI.

Le courage,

Et le travail... Tu sais que toujours quelque ouvrage

Dans ton absence occupoit mes moments :

Je trompois la longueur du temps.

Ah ! crois-moi, c'est du sein de l'indigence même  
Que naîtra mon plus doux plaisir :

Je n'ai fait jusqu'ici qu'amuser mon loisir ;

Je ferai vivre ce que j'aime.

BÉVERLEI.

Ta vertu peut tout adoucir,

Mon désespoir cède à ses charmes.

Je me jette en ton sein que je baigne de larmes...

O chère et tendre épouse ! et tu ne me hais pas !

MADAME BÉVERLEI.

Je t'aime, et je te plains... Hélas !

## SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN SERGENT,  
suivi d'un recors.

LE SERGENT, à Béverlei.  
Je vous arrête, il faut me suivre.

BÉVERLEI.

O fortune! voilà le dernier de tes coups.  
On ne m'y verra pas survivre.

MADAME BÉVERLEI.

Monsieur, je tombe à vos genoux.

LE SERGENT.

C'est de l'argent qu'il faut.

JARVIS.

De combien est la somme?

LE SERGENT.

Trois cents pieces.

JARVIS.

Chez moi j'en ai moitié.

LE SERGENT.

Bon-homme,

Il faut le tout.

JARVIS.

Demain je puis,

En fondant un contrat.

BÉVERLEI.

( au Sergent. )

Finissons... Je vous suis...

Jarvis, ce nouveau trait a pénétré mon ame.  
Mais gardez votre argent... Embrassez-moi, ma femme;

Pour la dernière fois je vous tiens dans mes bras...  
Il faut subir mon sort...

( On l'emmene. )

MADAME BÉVERLEI, le suivant avec Jarvis.  
Je ne vous quitte pas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



## ACTE V.

La scene représente la chambre d'une prison : il doit y avoir d'un côté une table, sur laquelle est un pot d'eau, et un verre dans une jatte; et de l'autre un fauteuil et une chaise à côté : Tomi est dans le fauteuil, et Jarvis sur la chaise à côté.

## SCENE PREMIERE.

JARVIS, TOMI.

JARVIS, en arrangeant l'enfant.  
 Ses yeux se ferment... il succombe.  
 Pauvre enfant! le voilà qui dort.  
 O l'heureux âge! sans effort  
 Dans les bras du sommeil il tombe;  
 Il ne craint pas que du remords  
 La voix en sursaut le réveille;  
 Son innocence en paix sommeille;  
 Tandis que, le cœur déchiré,  
 Son pere malheureux a vu le jour renaître  
 Avant que dans ses yeux le sommeil soit entré.  
 Quel changement fatal! O mon maître, mon maître!  
 A quelle passion vous vous êtes livré!  
 Que de vertus en vous un seul vice a détruites!  
 Et qu'il a d'effroyables suites!  
 Puisse le ciel...!

## SCENE II.

MADAME BEVERLEI, JARVIS.

MADAME BÉVERLEI.

Que fait mon fils?

JARVIS.

Vous voyez, madame, il repose.

MADAME BÉVERLEI, en le baisant.  
 Dormez, cher enfant! Ah! Jarvis,  
 Quels tourments son pere me cause!  
 Mes discours, tu le sais, avoient eu quelque fruit;  
 J'avois de ses transports calmé la violence:  
 Cette prison a tout détruit.  
 O la cruelle, ô l'effroyable nuit!

Plongé dans un morne silence,  
 L'œil fixe, il paroissoit ni n'entendre, ni voir;  
 Et soudain, furieux jusques à la démence,  
 Poussant les cris du désespoir,  
 Il détestoit son existence.

JARVIS.

O mon maître!

MADAME BÉVERLEI.

A ses pieds, que je baignois de pleurs,  
 J'invoquois les doux noms et d'époux et de pere;  
 A mes larmes, à ma priere,  
 Il n'opposoit que des fureurs:  
 Deux fois cruellement ses bras m'ont repoussée.  
 De cet égarement à la fin revenu,  
 Honteux de voir sa femme à ses pieds abaissée,  
 Son cœur s'est vivement ému:  
 Contre son sein il m'a pressée;  
 Le torrent de nos pleurs alors s'est confondu.

JARVIS.

Je sens couler les miens,

MADAME BÉVERLEI.

Sa fureur s'est calmée :

Par le sommeil enfin sa paupière fermée  
D'un repos passager lui prête la douceur.

JARVIS.

Le ciel en soit loué !

MADAME BÉVERLEI.

Mais cependant, ma sœur

M'a mandé qu'il falloit que moi-même j'agisse,  
Et que pour mon époux il seroit important  
Qu'au-dehors, sans tarder, un moment je la visse :  
Je vais profiter de l'instant,  
Jarvis, où mon mari sommeille.Toi, sois bien attentif, prends garde ; et, s'il s'éveille,  
Ne le laisse point seul, mene-lui son enfant :  
A l'aspect de son fils, à cette chère vue,  
D'un sentiment si doux un père a l'âme émue !...  
Béverlei sentira son tourment adouci :

A l'instant je reviens ici :

Si de toi je n'étois pas sûre,

Mon cœur à le quitter ne pourroit consentir.

JARVIS.

Sans crainte vous pouvez sortir.

MADAME BÉVERLEI, après avoir été doucement  
regarder par la coulisse.Il n'a pas changé de posture,  
Il dort profondément. Jarvis, je t'en conjure,  
Observe bien l'instant qu'il se réveillera.

(elle regarde tendrement son fils. et sort.)

## SCENE III.

JARVIS, TOMI, dormant.

JARVIS.

Jusqu'au retour de ma maîtresse,

J'espère qu'il reposera :

Que de vertu, que de tendresse !

L'excellente femme qu'il a !

Qu'il seroit avec elle heureux, s'il savoit l'être !  
J'entends du bruit... allons doucement reconnoître...  
Il ne dort plus... c'est lui, pâle, défiguré,  
Moins sombre cependant, et l'œil moins égaré.

## SCENE IV.

BÉVERLEI, JARVIS ; TOMI, dormant.

BÉVERLEI, à part.

Ma femme est éloignée ; écartons ce bon-homme :  
Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avez fait qu'un léger somme ;  
Le repos bientôt vous a fui.

BÉVERLEI.

Ta maîtresse est dehors ?

JARVIS.

Quelques soins nécessaires  
L'ont forcée à sortir, monsieur, pour vos affaires,  
Dans peu vous allez la revoir.

BÉVERLEI.

Je sens que du sommeil le baume favorable  
Dans mon cœur plus tranquille a ranimé l'espoir.

J'ai besoin du conseil d'un ami véritable ;

Je veux entretenir Leuson.

Va le trouver, Jarvis ; dis-lui qu'en ma prison

Il me fasse à l'instant l'amitié de se rendre...

Qui te fait hésiter ?

JARVIS.

Mon cher maître, pardon ;

Madame, dans ce lieu, m'a prescrit de l'attendre.

BÉVERLEI.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçois :

Tu vois que je suis fort tranquille.

JARVIS.

Grace au ciel, monsieur, je le vois.

BÉVERLEI.

Va donc, je veux quitter ce triste domicile.

JARVIS.

Mais...

BÉVERLEI.

Sans plus répliquer, j'ordonne... obéis-moi.

JARVIS, après un air d'hésitation.

J'y vais.

### SCENE V.

BÉVERLEI; TOMI, dormant.

BÉVERLEI, après avoir fait quelques tours, de l'air  
le plus sombre.

Mon heure est arrivée :

J'ai prononcé l'arrêt... cet arrêt est la mort.

D'opprobre mon ame abreuvée

Ne peut plus soutenir son sort.

A ses tourments mon cœur succombe.

(en disant ces vers, il approche de la table, met de l'eau  
dans un verre, et y mêle la liqueur d'un flacon qu'il tire  
de sa poche.)

Je vais m'endormir dans la tombe...

M'endormir !... Si la mort, au lieu d'être un sommeil,

Etoit un éternel... et funeste réveil !

Et si d'un Dieu vengeur... Il faut que je le prie...

« Dieu, dont la clémence infinie... »

Je ne saurois prier... du désespoir sur moi

La main de fer appesantie

M'entraîne... Cependant, j'entends avec effroi,

Dans le fond de mon cœur, une voix qui me crie :

« Arrête, malheureux ! tes jours sont-ils à toi ? »

O de nos actions incorruptible juge,

Conscience !... Mais quoi ! sans espoir, sans refuge,

Voir ma femme, mon fils, languir dans le besoin !

Auteur de leur misère, en être le témoin !

Endurer le mépris, pire que l'infortune !

Mourir enfin cent fois, pour n'oser mourir une !

Ah ! c'est trop balancer... on peut braver le sort :

Mais la honte ! mais le remord !

(il prend le verre.)

Nature, tu frémis... Terreur d'un autre monde,

Abîme de l'éternité,

Obscurité vaste et profonde,

Tout cœur à ton aspect se glace épouvanté.

Mais j'abhorre la vie, et mon destin l'emporte.

(il boit.)

C'en est fait... c'est la mort qu'en mes veines je porte ;

De mes jours ce soleil éclaire le dernier.

O si l'homme au tombeau s'enfermoit tout entier !

Mais des pleurs des vivants si l'ame encore émue

Voit ceux qui l'isoient chers souffrants et malheureux,

Si j'entends vos cris douloureux,

O ma femme, ô mon fils, ô famille éperdue !

L'enfer, l'enfer n'a pas de tourments plus affreux.

... O réflexion trop tardive !...

(il aperçoit son fils.)

Mon fils !... un doux sommeil tient son ame captive.

Je n'entendrai donc plus sa voix !  
 Douces expressions de sa bouche naïve,  
 Noms chers dont la nature a conservé les droits,  
 Vous ne frapperez plus mon oreille attentive !  
 Que je t'embrasse au moins pour la dernière fois,  
 O malheureux enfant d'un plus malheureux père !  
 (il s'assied à côté sur la chaise.)

Qu'en le voyant mon ame s'attendrit !  
 Il semble qu'en dormant sa bouche me sourit.  
 Cette bouche... ces traits... ce sont ceux de sa mère.  
 (il se leve.)

Pauvre enfant ! tu ne sens, ni ne prévois ton sort ;  
 La honte de ma vie, et l'horreur de ma mort,  
 Voilà ton unique héritage :

L'opprobre sera ton partage.  
 De misère accablé, n'osant lever les yeux,  
 Tu vivras pour maudire et le jour et ton père.  
 La vie est-elle donc un bien si précieux ?  
 Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chère :  
 Qui t'en délivrerait t'ôterait un fardeau.  
 Que n'a-t-on étouffé ton père en son berceau ?

Mais déjà le poison... je sens que je m'égare ;  
 Une épaisse et noire vapeur  
 Couvre mes yeux, et dans mon cœur  
 Fait naître une fureur barbare.  
 Que dis-je fureur ? c'est pitié.

Pour qui dans le malheur languit humilié,  
 Mourir est un instant, vivre est un long supplice.  
 Mon fils, ce seroit-là ton sort...

Osons l'y dérober... Le moment est propice :  
 Qu'il passe sans douleur du sommeil à la mort.  
 Ce fer... Tuer mon fils ! le transport est horrible.  
 Nature ! ah ! ta voix dans mon cœur  
 Vient de jeter un cri terrible.

Dans ce cœur déchiré la pitié... la fureur...  
 Il s'éveille.

TOMI.

Papa... vos yeux... ils me font peur.

BÉVERLEI.

Sa voix a je ne sais quels charmes...

TOMI, tombant à ses genoux.

Mon bon papa, pardonnez-moi.

BÉVERLEI.

Je n'y tiens pas : tu me désarmes.

(il jette le poignard.)

O malheureux enfant ! ô mon fils ! leve-toi.

Mes pleurs inondent ton visage...

## SCENE VI.

BEVERLEI, MADAME BEVERLEI, TOMI,  
 HENRIETTE.

TOMI, courant à sa mère.

Maman, sauve-moi, Tomi.

MADAME BEVERLEI.

Ciel ! quel est mon effroi !

Cet enfant... ce poignard... cruel ! à quel usage ?

BÉVERLEI.

Des monstres connoissez en moi le plus sauvage ;

Par pitié pour mon fils je lui perçois le cœur.

HENRIETTE.

Juste ciel !

MADAME BEVERLEI.

Par pitié !... votre fils !... quelle horreur !

Barbare ! et vous osez l'avouer à sa mère !

O mon fils ! mon cher fils !

BÉVERLEI.

Si, pour vous satisfaire,

Il n'est besoin que de ma mort...

MADAME BÉVERLEI.

A ce discours funeste, à cet excès barbare,  
 Cher et cruel époux ! je vois le noir transport  
 Du désespoir qui vous égare.  
 Mais à vous mettre en liberté  
 Sachez que Leuson se prépare ;  
 Sachez que Stukéli, ce monstre détesté...

BÉVERLEI, à part.

De mes sens quel tourment s'empare !

## SCENE VII.

JARVIS, BEVERLEI, LEUSON, MADAME BÉVERLEI, HENRIETTE, TOMI.

LEUSON.

Béverlei, vos fers sont rompus :  
 Par Jame assassiné, Stukéli ne vit plus ;  
 Un différent entre eux est né sur le partage.

HENRIETTE.

Ce perfide n'est plus ?

LEUSON.

Non. Jame est arrêté ;  
 Vos effets sont en sûreté.  
 Cher ami, reprenez courage ;  
 Tout vous sera rendu.

BÉVERLEI.

Ah ! malheureux !

Je me suis trop hâté.

MADAME BÉVERLEI.

Eh quoi ! cette nouvelle...

LEUSON.

Ses traits sont renversés.

BÉVERLEI.

Une douleur cruelle...

LEUSON.

Madame, il faut un prompt secours.

MADAME BÉVERLEI.

Courez, Jarvis.

( Jarvis sort. )

## SCENE VIII.

TOMI, HENRIETTE, BEVERLEI, LEUSON,  
derrière Béverlei ; MADAME BEVERLEI.

MADAME BÉVERLEI.

O ciel ! sois mon secours.

BÉVERLEI.

Le calme à la douleur succede.

O ma femme !

MADAME BÉVERLEI.

Eh bien ! quoi ? mon ami, mon époux !

BEVERLEI.

Ne cherchez point à mon mal de remede ;

Il n'en est point.

MADAME BÉVERLEI.

Que dites-vous ?

Il en est, il en est.

BÉVERLEI.

Epouse digne et chere,

Vous n'avez plus d'époux, mon fils n'a plus de pere.

LEUSON.

O malheureux ami ! qu'avez-vous fait ?

HENRIETTE.

Hélas !

Mon frere, avez-vous pu ?...

MADAME BÉVERLEI.

Non, je ne le crois pas.

Cet horrible attentat...

SAURIN.

## BÉVERLEI.

BÉVERLEI.

Tout mon cœur le déteste.  
Pere dénaturé, citoyen criminel,  
Barbare époux, enfin, dans un moment funeste,  
J'ai violé les lois de la terre et du ciel.

MADAME BÉVERLEI.

Je meurs.

(Leuson la soutient.)

BÉVERLEI.

Voici le moment de paroître  
Au redoutable tribunal  
De celui qui me donna l'être;  
Tout me dit que je touche à ce terme fatal;  
Le calme où je me trouve... une foiblesse extrême...

Mes yeux d'ombres environnés...

Ma femme! ah! dites-moi que vous me pardonnez.

MADAME BÉVERLEI, avec des sanglots.

Puisse le ciel, hélas! vous pardonner de même!

BÉVERLEI.

Il voit mes remords et vos pleurs...

Mon fils!...

(Le fils se met aux genoux de son pere, d'un côté; la  
mere est de l'autre, abîmée de douleur.)

Vous me perdez, il vous reste une mere.

Qu'elle vous soit toujours et respectable et chere;

Et si du jeu jamais vous sentez les fureurs,

Sonnez-vous de votre pere...

Donnez-moi votre main, ma femme... Adieu... Je  
meurs.

(Madame Béverlei s'évanouit.)

FIN DE BÉVERLEI.

## POÉSIES DIVERSES.

## ÉPITRE

SUR LES MALHEURS ATTACHÉS À LA VIEILLESSE.

Singula de nobis anni prædantur eunte.

DE nos vœux imprudents nous fatiguons les cieus :  
Tout mortel leur demande une longue carrière;  
Mais quand Priam, au char d'Achille furieux,  
Vit Hector tout sanglant traîné sur la poussière,  
De leurs tristes présents il accusa les dieux.  
Semblant, ce vieillard qu'un roi nommoit son pere,  
Et qui sur l'échafaud porta ses cheveux blancs,  
Se plaignit d'avoir vu trop long-temps la lumière.  
Mais, sans parler de ceux qu'au déclin de leurs ans  
Le Destin accabla de revers éclatants,  
Voyez, cher Ariston, la vieillesse plaintive  
Sur un bâton noueux courbant ses foibles reins;  
Le Temps, qui sur sa tête amassa les chagrins,  
Hâte vers le tombeau sa démarche tardive.

Ses goûts sont émoussés, ses desirs sont éteints :  
Loin d'elle a déserté la flatteuse Espérance,  
Emportant les plaisirs, et de maux trop certains  
Lui laissant l'inutile et triste prévoyance.  
A ses yeux obscurcis le ciel paroît chargé,  
L'astre du jour en deuil, la nature en souffrance;  
Et du monde vieilli pleurant la décadence,  
Elle croit que tout change, et seule elle a changé :  
Ainsi d'après nos sens la mobile apparence  
Nous offre les objets sous des aspects divers,

Et chaque âge en effet voit un autre univers.  
 Que tout semble riant au matin de la vie!  
 Des rayons de l'espoir la nature embellie  
 Répand un jour si pur! son éclat est si frais!  
 La jeunesse ne voit que des êtres parfaits:  
 Tout homme est un ami, toute femme est sincère,  
 Tout poëte est divin, et sur-tout point jaloux;  
 Mais, par l'expérience éclairés malgré nous,  
 Que nous perdons bientôt cette illusion chère!  
 La Défiance vient, conduite par le Temps;  
 Monstre aux pas incertains, à l'œil fixe, au teint  
 blême,  
 Qui mêle un noir poison aux plus doux sentiments,  
 Et verse dans nos cœurs, avec le froid des ans,  
 Le dégoût des humains et l'ennui de soi-même.  
 Dans cet état cruel, les plus infortunés  
 Sont ceux qu'à de longs jours le ciel a condamnés.  
 Je sais, cher Ariston, que l'orateur de Rome,  
 Qui réunit en lui Démosthène et Platon,  
 Qui sut parler, écrire et mourir en grand homme,  
 Dans un de ses écrits introduisant Caton,  
 Offre de la vieillesse une plus douce image.  
 Qu'importe, (fait-il dire à ce grand personnage):  
 Qu'importe, mes amis, que la fille du Temps  
 Ait de son doigt d'airain sillonné mon visage,  
 Rendu mon corps débile et mes genoux tremblants?  
 La raison se mûrit sous les rides de l'âge;  
 Et l'esprit, affranchi du tumulte des sens,  
 Goûte ce calme heureux, la volupté du sage.  
 Sans trop apprécier ce superbe langage,  
 Je veux bien avouer qu'il fut dans tous les temps  
 Quelques mortels choisis, dont la mâle vieillesse  
 Sut cultiver en paix les fruits de la sagesse;  
 Nous en connoissons un qui, sublime et touchant,  
 De la pourpre du Pinde embellit son couchant;  
 Dociles à sa voix, tous les arts l'environnent;

Et, se jouant encore avec ses cheveux blancs,  
 Les Graces à l'envi, les Muses le couronnent.  
 Tel fut Anacréon, tel Sophocle à cent ans.  
 Mais d'un bonheur si rare il est peu de modèles,  
 Les Muses trop souvent sont de l'humeur des belles.  
 Et gardent leurs faveurs pour de jeunes amans.  
 Il est un plus grand mal, des vieux ans le partage:  
 On perd tous les objets que l'on avoit chéris.  
 O vous! qui de Nestor enviez le grand âge,  
 Songez que l'on n'obtient de longs jours qu'à ce prix.  
 Telle qu'on voit en butte aux foudres de la guerre,  
 Une troupe en silence attendre son destin;  
 Bellone en frémissant fait mugir son tonnerre,  
 Et, vomissant la mort par cent bouches d'airain,  
 De cadavres fumants ensanglante la terre;  
 Dans les rangs éclaircis et rapprochés soudain,  
 De moments en moments on entend crier, *serre*:  
 Tel est le triste sort des mortels ici-bas;  
 Mille effroyables maux assiègent tous leurs pas,  
 Et, planant sur leur tête, Atropos en furie  
 Ne cesse de lancer les fleches du trépas.  
 Chaque instant voit tomber une épouse chérie,  
 Un fils, l'unique espoir de ses tristes parents,  
 L'ami qui nous aidoit à supporter la vie;  
 Et sans cesse entourés de morts et de mourants,  
 D'une lugubre voix la nature nous crie:  
 Serre, serre, dit-elle au vieillard désolé,  
 Qui, le dernier des siens, hors des rangs isolé,  
 Aux autres importun, à soi-même inutile,  
 Hait le jour, et demande à la tombe un asile.  
 Ah! s'il faut voir briser ses plus tendres liens,  
 Si ce n'est qu'en passant sur la cendre des siens  
 Que l'homme un peu plus tard rentre dans la pour-  
 sière;  
 Je te conjure, ô ciel! d'abrèger ma carrière:  
 Déjà pour la douleur je n'ai que trop vécu.

O quel illustre ami, quel appui j'ai perdu !  
 Trudaine, homme d'état, citoyen et vrai sage,  
 L'inflexible équité, l'ordre fut ton partage,  
 Ton esprit lumineux éclairoit tes vertus :  
 Des trésors du public plus que des tiens avare,  
 Tu donnois à ton siècle un exemple bien rare :  
 Il te méritoit peu. Mais, hélas ! tu n'es plus !  
 Ma Muse, je le sais, ne peut rien pour ta gloire ;  
 Mais dans ces foibles vers arrosés de mes pleurs,  
 Sur ta tombe permets que je jette des fleurs :  
 Tes bienfaits, tes bontés vivent dans ma mémoire.  
 O Trudaine ! l'état te reconoue en ton fils ;  
 Mais qui pourra jamais consoler tes amis ?

---

 EPIÏRE

A SAINT-LAMBERT. (1)

PEINTRE sublime des saisons,  
 O toi ! dont l'immortel génie  
 Des mains de la nature empruntant ses crayons,  
 Sut, dans des vers pleins d'harmonie,

---

(1) Saint-Lambert, en réponse à l'épître précédente, avoit fait un poëme intitulé : Les Consolations de la vieillesse. C'est à ce sujet que Saurin lui adressa cette épître.

Le poëme des Consolations de la vieillesse n'a été publié qu'en 1795, dans la belle édition des œuvres de Saint-Lambert, in-4°, ornée de 4 estampes d'après Chaudet, publiée par P. Didot l'aîné, et dans celle en 2 vol. in-18, publiée par le même. Voyez le tome II, page 53.

Comme elle varier tes couleurs et tes tons :  
 Qu'avec plaisir je vois ta muse enchanteresse  
 Aux traits dont j'ai peint la vieillesse  
 Opposer un plus doux tableau !  
 Et mêlant quelques clairs aux ombres,  
 Adoucir les teintes trop sombres  
 Dont l'avoit chargé mon pinceau !  
 Mais, tout baignés des pleurs que j'avois à répandre,  
 Mes tristes yeux, alors d'un nuage couverts,  
 Ne m'offroient que tombeaux ouverts,  
 Et vieillards désolés, qui, brûlant d'y descendre,  
 Consumés de regrets amers,  
 De tout ce qu'ils aimoient redemandoient la cendre.  
 Aujourd'hui que le temps a vaincu mes douleurs,  
 Et que les tendres soins d'une épouse chérie,  
 De ses mains essuyant mes pleurs,  
 M'ont su rattacher à la vie,  
 J'aime à croire avec toi que, dans cette saison  
 Où du masque de la raison  
 L'homme couvre son impuissance,  
 Il est encor quelques objets  
 Dont l'agréable jouissance  
 Console et trompe nos regrets.  
 Heureux alors celui qui dans ses jeunes ans,  
 Ami des arts et des talents,  
 S'est nourri des écrits de Rome et de la Grece ;  
 Et pour les jours de la vieillesse,  
 A, dans les jours de son printemps,  
 Semé les fruits de la sagesse !  
 Soyons vrais cependant : cette variété  
 D'agréables objets, de plaisirs sans alarmes,  
 Dont l'image en tes vers m'a si fort enchanté ;  
 Thalie et sa vive gaité,  
 Melpomene et ses douces larmes,  
 Tout ce que les beaux arts ont su créer de charmes,  
 Tout ce que la nature étale de beauté,



Et l'amitié, trésor du sage,  
De notre automne heureux partage,  
Dans l'hiver de nos ans nous sont-ils aussi chers ?  
C'est le bonheur d'aimer, dont rien ne dédommage,  
Qui seul à nos regards embellit l'univers,  
Et fait d'un seul plaisir mille plaisirs divers.  
L'homme, sans intérêt, languit dans le vieil âge ;  
C'est pour lui que la mort n'est qu'un dernier  
sommeil :

Qu'importe à sa triste paupière  
Que la rose au zéphyr ouvre son sein vermeil ?  
Ou que du jour l'aurore entr'ouvrant la barrière  
De toute la nature annonce le réveil ?  
Sur ses yeux un nuage obscurcit le soleil.

Est-ce pour lui que Philomele  
Interrompt dans les bois le silence des nuits ?  
Ou que Grétry, des chants de sa lyre immortelle,  
Vient ranimer la scène et charmer nos ennuis ?

Son oreille est sourde et rebelle,  
Et la musique la plus belle  
Est celle qui lui plut dans l'âge des desirs,  
Et qui, par de doux souvenirs,  
L'émeut encore, et lui rappelle  
Ses jeunes ans et ses plaisirs.  
Il perd enfin tout ce qu'il aime ;

A cet âge, sans doute, on sent moins ce malheur :  
Aux bornes de la vie on n'aime que soi-même ;  
Et si nos derniers jours se traînent sans douleur,  
Peut-être goûtons-nous encor quelque bonheur ;  
Mais, il faut l'avouer, le bonheur de cet âge  
Ressemble à ces plants toujours verts,  
Qui, lorsque l'aquilon, déchainé dans les airs,  
De nos bois dépouille l'ombrage,  
Consolent peu les yeux qu'attristent les hivers.  
Cet âge est loin de vous encore ;  
Nulle ride ne déshonore

Votre front de palmes orné.  
Des beaux jours que le ciel nous donne  
Le cours, hélas ! quoique borné,  
Ne finit pas à notre automne,  
Et vous êtes dans votre été.  
Philosophe sans être austère,  
Accueilli dans le monde, au Parnasse fêté,  
Long-temps eucor vous saurez plaire.  
Pour moi, que dès long-temps ont quitté les amours,  
Malgré l'amour-propre et ses ruses,  
D'Horace j'en crois les discours ;  
Et, par l'âge averti, j'abandonne les muses ;  
Mais je les aimerais toujours.  
Puissé-je, en ces charmants asiles,  
Où, loin du tumulte des villes,  
Coulant vos moments les plus chers,  
Vous rendez à vos vœux les muses si faciles,  
Les entendre souvent en écoutant vos vers !

## ÉPITRE

## SUR LA VÉRITÉ.

Où, l'homme, foible et vain, épris du merveilleux,  
Nourrit de fictions son orgueil et ses vœux.  
Loin du triste séjour des humaines misères,  
Il aime à s'égarer au pays des chimères ;  
La douce illusion de ce monde enchanté  
Console les ennuis de la réalité.  
Et de songes flatteurs entremêle et varie  
L'uniforme tableau des scènes de la vie.  
Ici-bas en effet s'il est quelque bonheur,

On diroit que le ciel le fonda sur l'erreur,  
 Lorsqu'au présent fatal à toute notre espece  
 Il joignit l'Espérance, agréable traitresse,  
 Qui prête à l'avenir son magique pinceau,  
 Et nous sourit encor sur le bord du tombeau.  
 Loin de nous, Ariston, cette vaine pensée;  
 De toutes les erreurs c'est la plus insensée,  
 C'est la plus dangereuse. Auguste Vérité,  
 Du foible et du méchant ton flambeau redouté  
 De l'homme vertueux dirige la carrière;  
 D'un pas tranquille et sûr il marche à ta lumière:  
 Tout le reste, égaré dans la nuit de l'Erreur,  
 Y poursuit à tâtons un fantôme trompeur,

Un songe qui s'enfuit au moment qu'on l'embrasse.  
 L'Erreur nuit et nous plait, la Vérité nous glace;  
 Mais son aspect sur-tout épouvante les Grands:  
 De tous ces dieux mortels qu'on enivre d'encens,  
 Et qu'il faut ménager même alors qu'on les flatte,  
 Sa voix blesse aisément l'oreille délicate:  
 Quelques princes pourtant l'ont admise à leur cour:  
 Titus, dont les bienfaits craignoient de perdre un  
 jour,

Le vertueux Trajan, Marc-Aurèle, Sévere,  
 Ce Louis, que du peuple on a nommé le pere,  
 Le grand, le bon Henri, qui, gravé dans nos cœurs,  
 Nous attendrit encore, et fait couler nos pleurs,  
 Tous ces princes, du monde et l'amour et l'exemple,  
 Aimoient la Vérité: leur palais fut son temple;  
 Mais Tibere, Néron, monstres souillés d'horreurs,  
 Ne furent entourés que d'affreux délateurs.  
 Malheur à l'écrivain dont la plume hardie  
 Osoit, en retraçant les maux de sa patrie,  
 Du dernier des Romains célébrer les vertus;  
 Les tyrans pâlissoient au seul nom de Brutus;  
 La Vérité loin d'eux gémissoit en silence.  
 C'est aujourd'hui son sort au Mogol, à Byzance.

Tel que cet animal cruel et malfaisant,  
 Qui cache à l'œil du jour son repaire sanglant,  
 Et lorsqu'un voile obscur dans les airs se déploie,  
 Surprend, saisit dans l'ombre, et déchire sa proie:  
 Tel est un fier Sultan dans son triste palais:  
 Le jour des vérités n'y pénètre jamais.  
 Inaccessible à tous, sur un trône invisible  
 Qu'entoure une milice à lui-même terrible,  
 Par le glaive régna, par le glaive détruit,  
 Des préjugés sans cesse il épaissit la nuit;  
 Du fond de son sérail, ce superbe imbécille  
 Regarde ses sujets comme un troupeau servile,  
 Né pour vivre et mourir un bandeau sur les yeux.

O climats vainement favorisés des cieus!  
 La Grece, des beaux arts autrefois la patrie,  
 Le Nil, ancien berceau de la philosophie,  
 Languissent aujourd'hui sans gloire et sans vertus.  
 Que ces peuples fameux, sous le joug abattus,  
 Sont loin de retracer ces héros et ces sages,  
 L'éternel entretien et la gloire des âges!  
 Du despotisme affreux tels ont été les fruits.

O vous, qui de vos droits, qui des nôtres instruits,  
 Gouvernez, par l'amour, des ames généreuses,  
 Souverains adorés des nations heureuses,  
 Vous savez que la crainte, asservissant l'Etat,  
 Rend toujours le tyran esclave du soldat.  
 Du bonheur des humains sacrés dépositaires,  
 Gardez-vous d'avilir ceux dont vous êtes peres.  
 Soutenu par l'Amour et par la Vérité,  
 Le trône en est plus saint, il est plus respecté:  
 O rois! la bonté même a besoin qu'on l'éclaire:  
 Que la Vérité donc à jamais vous soit chere;  
 Rois, préférez sa voix à celle des flatteurs,  
 Qui plaisent à l'oreille, et corrompent les cœurs:  
 Osez encourager son libre et pur hommage.  
 Elle est fille des Dieux; vous êtes leur image.

Machiavel dira que pour les souverains  
L'art de régner est l'art de tromper les humains.  
Non : l'erreur n'est jamais un fondement durable.  
Sur la base du vrai , qui seul est immuable ,  
Après de la Vertu le ciel mit le bonheur.  
Le Temps détruit bientôt ce qu'a bâti l'Erreur :  
Sa main sourde sans cesse en sape l'édifice.  
Tout ce qu'ont élevé la fraude et l'artifice  
S'écroule ; mais debout , sur les débris du Temps ,  
La colonne du vrai s'affermir par les ans.

Sur elle des humains que le bonheur se fonde :  
L'Erreur a trop long-temps fait les malheurs du  
monde.

Descends , ô Vérité ! fais luire un jour nouveau ,  
Et que pour les esprits ton céleste flambeau  
Soit ce qu'est pour les corps l'astre qui nous éclaire.  
Que l'Erreur disparoisse à ta vive lumière ,  
Ainsi qu'avec la nuit , et sa sinistre cour,  
Disparoît un vain spectre aux premiers traits du jour.

Du fanatique absurde étends l'aveugle rage ,  
Confonds l'audace impie et l'orgueil du faux sage ,  
Marque où doit s'arrêter notre foible raison ,  
Qui souvent te combat en usurpant ton nom ;  
Dis qu'il n'appartient pas au néant de notre être  
D'oser de la Nature interroger le maître ;  
Dis qu'on doit respecter ces sentiments si doux ,  
Que le temps développe et fait croître avec nous ,  
Les droits sacrés du sang , l'Amitié , la Patrie ,  
Et dans le fond des cœurs la Pitié qui nous crie :  
« Aide les malheureux ». Né, comme eux, pour souffrir,  
Tout mortel est leur frère , et doit les secourir :  
Ah ! ne combattons point par d'odieux systèmes  
L'amour d'autrui fondé sur l'amour de nous-mêmes.  
Hobbes, qui, des humains, fait des loups dévorants ,  
Qui détruit les vertus , et soutient les tyrans ,  
A-t-il peint l'homme ? Non : Hobbes le défigure ,

A tous ses arguments opposons la Nature ;  
Lorsque l'enfant , sorti du sein qui l'a porté ,  
Foible , et , par la douleur , de toutes parts heurté ,  
Mêle au cri du besoin les pleurs de l'impuissance ,  
Peu d'instants détruiroient sa fragile existence ,  
Si l'amour ne veilloit au soutien de ses jours ;  
Mais , éprouvant d'abord les plus tendres secours ,  
Bientôt , avec plaisir pressant une mamelle ,  
Il soulage sa mère , et , son agé par elle ,  
En commençant de vivre , il commence d'aimer.  
Ce lien mutuel qui vient de se former,  
Tout l'accroît chaque jour , et tout le fortifie :  
Des êtres que le ciel a doués de la vie ,  
L'homme , en son premier âge , est le plus dépendant ,  
Le plus foible de tous , le plus long-temps enfant ;  
Tendre objet de nos soins assidus et durables ,  
Cesont ses bienfaiteurs qu'il voit dans ses sensibiles.  
C'est pour son propre bien qu'il fut ainsi formé ;  
Qui n'aime que soi seul , de soi seul est aimé :  
Eh ! qui voudroit du jour , si quelque main chérie  
N'aïdoit à supporter le fardeau de la vie ?  
C'est en le partageant qu'on goûte le bonheur.  
Malheur à qui ne sent que sa propre douleur !  
Il vit dans un désert : jamais d'un cœur aride  
La foule des plaisirs n'a pu remplir le vide.  
L'homme a pour être heureux besoin de sentiments ,  
Et les jours sont bien longs pour qui n'a que des sens :  
Ils sont courts pour celui qui sait aimer , qui pense ,  
Et qui , lorsque Morphée amène le silence ,  
Veille pour les humains et pour la Vérité ;  
Qu'il prenne en main ses droits , ceux de l'humanité ;  
Mais qu'il n'ignore pas que sur-tout il faut plaire.  
L'homme peut , à ce prix , permettre qu'on l'éclaire.

Esopé , chez les Grecs , dans les Indes , Loeman ,  
Phédre à Rome , chez nous ce poète charmant ,  
La Fontaine , de loin passant tous ses modeles ,

Par les Grâces nourri, simple et sans fard comme elles;  
Nivernois, dont les vers sont la leçon des rois,  
Naïf avec finesse, et piquant dans ses choix;  
Tous ont connu que l'homme est enfant à tout âge,  
Qu'à ses yeux, pour l'instruire, il faut cacher le sage;  
Qu'avec art aux humains offrant la vérité,  
On doit, de fictions, couvrir sa nudité,  
Et, tempérant l'éclat de sa vive lumière,  
Suspendre un voile entre elle et leur foible paupière.

Vous donc, qui prétendez, remplis de son amour,  
Dans la nuit qui la couvre introduire le jour;  
Prêtez des ornements à sa beauté sévère,  
Sachez la rendre aimable, afin qu'on la révère;  
Et, si parmi les biens vous comptez le repos,  
Respectez les puissants, et ménagez les sots.

~~~~~  
E P I T R E

A COLLÉ,

LECTEUR DU DUC D'ORLÉANS.

Scriptorum chorus omnis amat nemus et fugit urbes.

**D**ES vulgaires humains que la foule imbécille  
Au joug des préjugés soumette un front docile;  
Que, jouets éternels de l'erreur et des grands,  
Peu frappés des vertus, éblouis par les rangs,  
Ils érigent en dieux les tyrans de la terre;  
Un roi juste, sans doute, a droit à notre encens:  
Mais ces monstres toujours armés de leur tonnerre,

Qui pour droit ont la force, et pour loi l'intérêt,  
Le sage les méprise, obéit, et se tait.

Je sais, mon cher Collé, qu'instruit à son école,  
Du vain dehors des grands ton œil est peu charmé:  
Ou l'on croit voir un dieu, tu ne vois qu'une idole  
Une pierre insensible, un bois inanimé,  
Qui, sous la pourpre et l'or d'un ornement frivole,  
Cache l'insecte vil dont il est consumé.

Dégagé, comme toi, d'une erreur trop commune,  
Je ne m'éblouis point à leur trompeur éclat:  
Qu'un autre aille grossir une foule importune,  
Vil flatteur d'un illustre fat;

Qu'il trouve le dédain en cherchant la fortune:  
L'indépendance est mon trésor.

Croît-on que, sur un monceau d'or,  
Au palais de Plutus le bonheur ait son trône?  
Ou qu'assis sous le dais d'un descendant d'Hector,  
La pompe des rois l'environne?  
Non: enfant de la vanité,  
L'ennui, compagnon de la gêne,  
Habite avec la dignité:

Rarement l'Opulence hébergea la Gaité;  
Mais au tonneau de Diogène  
On la trouva souvent avec la Liberté.

Des grandeurs superbes esclaves,  
Et vous de la Fortune insolents favoris,  
Non, non, n'espérez pas sous vos riches lambris  
Donner au Bonheur des entraves;  
Il fuit de vos palais où volent les Soucis,  
Et couronné de myrte en un séjour champêtre.

Il va s'asseoir au pied d'un hêtre  
Entre Philémon et Baucis.  
Boné, comme eux, au simple nécessaire,  
Sans un réduit aux Muses consacré,  
Je vis content: mon bonheur ignoré  
N'insulte point la publique misère.

Quand de l'astre éclatant par le Guebre adoré  
 Les aquilons fongueux ont obscurci la face ;  
 Quand son char, plus oblique, effleure nos climats,  
 Et, brisant ses rayons dans des prismes de glace,  
 Réfléchit un jour pâle à travers les frimas ;  
 D'une cité nombreuse habitant solitaire,

Loin des sots de tout caractere,  
 Des importants de tous états,

D'un studieux loisir je goûte les appas :  
 Je médite, je prends un livre,  
 Mon esprit cherche à se nourrir,  
 Dans Horace, j'apprends à vivre,  
 Sénèque m'apprend à mourir.

Mes livres sont pour moi d'agréables demeures  
 Où je cueille différents fruits ;

C'est ainsi des hivers que j'abrege les nuits,  
 Les beaux arts chassent les ennuis,  
 Et l'étude charme les heures.

Mais, sitôt que la terre a ramolli son sein,  
 Et qu'avec les Zéphyr un bourdonnant essaim  
 Ose quitter sa ruche et revoir les campagnes,  
 Je quitte aussi la mienne, et, revolant aux champs,  
 Avec les Muses mes compagnes,

Je me plais à fouler les tapis du printemps.

Ah ! quand du triste hiver l'uniforme livrée  
 A long-temps de la terre effacé les couleurs,  
 Que l'œil aime à la voir, nouvellement parée,  
 Etaler sa robe de fleurs !

Ah ! que, si long-temps déchirée  
 Du sifflet aigu de Borée,  
 L'oreille entend avec plaisir  
 Le doux murmure du Zéphyr !

Sous ses ailes bientôt tout s'empresse d'éclorer,  
 Le plus doux des parfums s'exhale dans les airs,  
 Et la scene de l'univers  
 S'embellit chaque jour pour s'embellir encore

Tout brille d'un éclat nouveau ;  
 L'Amour a cependant secoué son flambeau.  
 Vénus, du haut des airs déployant sa ceinture,  
 A tout ce qui respire a donné le signal,  
 Et tout ce vaste globe est un lit nuptial,  
 Où sous les eaux, dans l'air, aux bois, sur la verdure,

En écaille, en plume, en fourrure,  
 Tous les êtres divers, impatient d'aimer,  
 Sont employés à consommer  
 Le grand œuvre de la nature.

Charme de tous les cœurs, ame de l'univers,  
 C'est toi que, sous des noms divers,  
 O puissante Vénus, le monde entier adore !

Déesse du plaisir, à qui tout doit le jour,  
 Si tout est embelli par Flore,

Tout est heureux par toi, tu fais régner l'Amour.  
 Que cette saison fortunée,  
 Malgré ses défauts, a d'appas !  
 C'est la jeunesse de l'année.

Eh ! que ne pardonne-t-on pas  
 Aux grâces dont elle est ornée ?  
 Je mets à profit ces beaux jours  
 Dont l'astre des saisons, dans sa brillante orbite,  
 Emporte et ramene le cours.

Le temps emporte, hélas ! les nôtres bien plus vite,  
 Et les emporte pour toujours.

Mais de la moisson qui se dore  
 Cérès courbe déjà les épis ondoyants,  
 Phébus darde sur nous ses feux les plus ardents ;  
 Aux chaleurs d'un jour qui dévore  
 Succède une brûlante nuit ;

Et, lassé de chercher le sommeil qui me fuit,  
 Sur un coteau voisin je devance l'Aurore.

Bientôt à l'orient vermeil  
 La déesse paroît dans tout son appareil ;  
 La gloire de son front fait pâlir les étoiles,

La nuit fuit devant elle en repliant ses voiles.  
 Sur les monts couronnés de bois,  
 Un doux frémissement agite le feuillage;  
 Mille oiseaux, confondant leurs voix,  
 Viennent en chœur lui rendre hommage;  
 Et Zéphyr lui porte l'encens  
 Qu'ont exhalé sur son passage  
 Mille calices odorants.

Te tracerai-je, ami, la riante peinture  
 De l'ermitage où la nature  
 Borne aux vrais biens tous mes desirs;  
 Où mon cœur, détrompé des vanités humaines,  
 N'achète point de faux plaisirs  
 Par de trop véritables peines?  
 L'ermitage est un bon château,  
 Qui peut même passer pour beau:  
 Demeure commode d'un sage...  
 A ce mot, tu ris; mais pourquoi?  
 Ce sage-là, ce n'est pas moi;  
 C'est le maître de l'ermitage (1),  
 Le très heureux époux d'une heureuse moitié,  
 Qu'exprès pour lui le ciel embellit et fit naître,  
 Vrai *Philosophe marié*;  
 Mais point du tout *honteux de l'être*:  
 C'est celui qu'on a vu dans un siècle pervers,  
 Où Plutus est le dieu suprême,  
 Noblement se borner lui-même,  
 Et, mettant l'Avarice aux fers,  
 Par une retraite honorable,  
 Se donner le rare travers  
 De n'être pas insatiable.  
 Revenons à notre château:  
 Du pied que baigne une onde pure,

(1) M. Helvétius.

S'élève en face un long coteau,  
 Qu'un bois couronne de verdure;  
 De là l'œil qui domine aperçoit d'un côté  
 La solitaire horreur d'une sauvage friche,  
 De l'autre une campagne riche,  
 Et le brillant tableau de la fécondité:  
 Car du piquant attrait de la diversité  
 La main de la nature orna ce paysage.  
 Tu vois qu'au sortir du manoir  
 On peut errer au gré de son humeur volage,  
 Et, variant son promenoir,  
 Passer du riant au sauvage,  
 Suivant qu'elle dit blanc ou noir.  
 Il est sur-tout, il est une verte prairie,  
 Lieu charmant où les tendres cœurs  
 Portent leur douce rêverie;  
 Une jeune Naiade y roule, entre des fleurs,  
 Le cristal toujours pur de son onde chérie;  
 Les saules des deux bords s'y courbent en berceaux,  
 Et le Zéphyr badin, agitant leurs rameaux,  
 Semble se plaire à voir leur image tremblante  
 Qui se peint au miroir des eaux;  
 Là, sans aucun objet, mon esprit suit sa pente,  
 Ainsi que l'onde suit son cours;  
 Et mes réflexions imitent les détours  
 Du ruisseau qui fuit et serpente.  
 En voyant couler, sans effort,  
 Le liquide cristal sur une molle arène,  
 Je dis: Heureux celui qui, placé par le sort  
 Entre l'humble misère et la grandeur hautaine,  
 Sans envier personne, et sans être envié,  
 Cultive les beaux arts, et connoît l'Amitié!  
 Au sein d'un doux loisir ses jours coulent sans peine;  
 S'ils vont se perdre enfin, par la pente du temps,  
 Dans ce noir Océan qui n'a ni fond ni rive,  
 Du moins pendant leur course, hélas! trop fugitive,

Ils n'ont point essuyé la bourrasque des vents.  
L'Amour a pu souffler ; mais c'est le doux Zéphire ,  
Qui , du sommeil des eaux écartant les vapeurs ,  
Et d'un souffle léger agitant leur empire ,

Epure l'air qu'on y respire ,  
Et tapisse leurs bords de verdure et de fleurs :

Mais laissons reposer ma lyre.

Eût-elle, cher Collé, des accents plus flatteurs,  
Du ton grave bientôt tes oreilles sont lasses :

Pour plaire à ton esprit, ami de l'enjoûment,  
Il faudroit, comme Horace, être avec agrément,

Ou le philosophe des Grâces,

Ou des Ris, comme toi, le poëte charmant (1).

Moi, qui ne peux voler avec eux sur tes traces ;

Je te dirai très simplement :

O toi, qui, dans les temps contraires,

Par des services peu vulgaires,

Cher Collé, m'as si bien prouvé

Qu'il est des amis véritables ;

Ce qu'en mon cœur j'avois trouvé,

Mais que l'on met au rang des fables,

Quitte, pour quelque temps, la superbe cité,

Et ses palais pompeux qu'un vain faste décore,

Faits pour loger le luxe, et non la volupté ;

Tu trouveras ici la douce liberté,

Et l'amitié plus douce encore.

Non, non, mon cœur n'est point de ces stériles cœurs,

Semblables à ces champs d'argile

---

(1) Lorsqu'on a fait cette épître, Collé n'étoit connu que par des chansons pleines d'une gaieté originale ; il a depuis donné Dupuis et Desronais, et la Partie de Chasse, qui ont eu un succès très grand et très mérité. Il a fait aussi imprimer un Théâtre de Société, où l'on trouve souvent un comique très piquant, et toujours beaucoup de naturel et de vérité.

Que l'astre bienfaisant, par qui tout est fertile,  
Ne sauroit féconder de ses douces chaleurs.  
Mon cœur laisse germer le bienfait qu'on y sème,  
Et croit que l'Amitié, cette fille des cieux,  
Des biens que nous tenons de la bonté suprême,  
Est le plus consolant et le plus précieux ;  
On ne sent quel'on vit, qu'en sentant que l'on aimé.

~~~~~  
A M. TURGOT.

MINISTRE D'ÉTAT, CONTRÔLEUR-GÉNÉRAL  
DES FINANCES.

QU'UN ministre, ennemi du faste et de l'éclat,  
Des trésors de son roi sacré dépositaire,  
Ne prodigue point l'or aux frelons de l'Etat ;  
Leur troupe avide et mercenaire  
Va bourdonnant par-tout que l'Etat est perdu ;  
Mais que, tyran servile, à l'intrigue vendu,  
Des revenus publics infidèle économe,  
Aux vœux des courtisans il ne refuse rien ;  
Chacun d'eux en soi seul croit voir tout le royaume,  
Et, sans avoir lu Pope, il dit que *tout est bien*.

Cependant, cachés sous le chaume,  
O ! que d'infortunés, dont la débile voix  
Meurt avant d'arriver jusqu'aux palais des rois !  
Cette voix dans la nuit en sursaut te réveille,  
Ministre révére, dont le cœur généreux

Souvent, alors que tout sommeille,  
Veille, occupé du sort de tant de malheureux !  
Un roi, de ses snjets et protecteur et pere,  
Des fruits de leurs sueurs doit compte à leurs besoins :

Tu le sais; tu remplis un si saint ministère,  
 Et le peuple a tes premiers soins.  
 Hélas! dès l'âge le plus tendre,  
 Victime d'un travail ingrat,  
 C'est ce peuple à-la-fois labourer et soldat,  
 Qui, sacrifiant tout, sans oser rien prétendre,  
 Vit pour nourrir l'Etat, et meurt pour le défendre.  
 C'est pour vous que sa main fait croître les moissons,  
 Sybarites oisifs! vos plaisirs sont ses dons;  
 Laissez-lui quelque part aux biens qu'il vous procure.  
 O trop heureux aînés des fils de la nature!  
 Vous seuls de ses bienfaits auriez-vous hérité?  
 Tandis que votre goût, dédaigneux et superbe,  
 Par cent mets différents vainement excité,  
 Accuse le malheur de la satiété,  
 Aux animaux des champs l'homme a disputé l'herbe.  
 Tu prévientras ces maux affreux;  
 D'un peuple respectable et digne d'être heureux  
 Tu soulageras la misère.  
 Mais que le bien, hélas! est difficile à faire!  
 Que d'obstacles vont naître, et combien de clameurs!  
 Déjà la calomnie, aux gages de la haine,  
 N'osant s'attaquer à tes mœurs,  
 Accuse tes desseins, et dans l'ombre déchaîne  
 La fraude tortueuse et les sourdes rumeurs.  
 Mais tu sais allier la prudence au courage;  
 Et, dans tes projets bienfaisants,  
 Imitant la nature sage,  
 Qui lentement prépare et mûrit ses présents,  
 Ta vertu poursuit son ouvrage.  
 Ton zèle actif et modéré  
 Observe d'un œil éclairé  
 Ce que permet le temps, ce qu'il veut qu'on diffère,  
 Louis le hâtera ce bonheur qu'on espère:  
 Il veut, comme Henri, rendre heureux ses sujets;  
 Un roi qui sait vouloir a le don des miracles.

Sûr de ses volontés, tu vaincras les obstacles;  
 Le bonheur de la France est le prix du succès.  
 Quelle plus noble récompense  
 Pourroit couronner tes travaux!  
 Ce n'est point aux honneurs, à la vaine opulence  
 Que s'est immolé ton repos.  
 Dans le poste éminent où la vertu te place,  
 Ah! s'il falloit toujours, avec un front de glace,  
 Du peuple repousser les vœux;  
 Si de ton cœur sensible il falloit te défendre;  
 Si tu perdois l'espoir de faire des heureux,  
 Comme on t'y vit monter tu saurois en descendre,  
 Sans faste, sans orgueil, déposer la grandeur,  
 A tes amis rendu, sous un ciel plus tranquille,  
 Donner à tes vertus les beaux arts pour asile,  
 Et jouir dans leur sein de la paix de ton cœur.  
 Mais Louis connoît trop tes lumières, ton zèle,  
 Ami des vertus et des lois  
 Que près de son trône il appelle,  
 De la vérité sainte il écoute la voix;  
 Et, sous une forme mortelle,  
 La Sagesse l'éclaire, et préside à ses choix.  
 Vous allez donc enfin renaître,  
 Jours de bonheur et de vertus  
 Que nous avions vus disparaître,  
 Que mes vieux ans n'espéroient plus!  
 Et, sur mes yeux prêts à se clore  
 Si la mort étend son bandeau,  
 J'aurai du moins vu votre aurore  
 Avant de descendre au tombeau!



## ÉPIÏRE

A MON VIEIL AMI COLLÉ.

Meminisse juvat.

Tor qui, de temps bravant l'affront,  
 Couvres des lauriers de Thalie  
 Les traits qu'imprime à notre front  
 De ce Dieu la main ennemie;  
 Collé, dont l'heureux enjouement  
 Sans peine accorde à ta vieillesse  
 Ce que promet si vainement  
 L'austère et pénible sagesse,  
 Permets que dans ces vers, sans méthode et sans art,  
 Ton ami sobrement avec toi s'entretienne;  
 Permets que dans ton ame il épanche la sienne,  
 Et que, laissant errer ma pensée au hasard,  
 A l'amitié tendre et fidele  
 Mon Apollon vieillu, peut-être un peu bavard,  
 Consume de son feu la dernière étincelle,  
 Phébus sur ton berceau répandit les talents,  
 Mais l'aveugle Plutus, qui comble de richesses  
 Tant d'indignes mortels, tant de vils importants,  
 Sur toi versa peu ses largesses:  
 Trop rarement ces Dieux unissent leurs présents.  
 Long-temps appelé par Thalie  
 A la succession de ton cousin Regnard, (1)

(1) Collé étoit parent de Regnard.

L'impérieux besoin enchaina ton génie:  
 Tu recueillis l'héritage trop tard:  
 Mais cette gaité peu commune,  
 Qui loin de ta vieillesse écarte les ennuis,  
 De tes beaux ans du moins consola l'infortuné.  
 Combien de fois j'ai vu les Ris,  
 S'introduisant avec audace  
 Chez ton notaire à cheveux gris,  
 Malgré lui dérider sa face,  
 Et sur son pupitre surpris,  
 Mettre Rabelais à la place  
 De ta Coutume de Paris!  
 Combien de fois j'ai lu quelque plaisante épître,  
 Ou bien un couplet libertin  
 A la marge du parchemin,  
 Où ta main griffonnoit un titre  
 Pour quelque fortuné faquin?  
 O l'heureux temps de notre vie,  
 Où pour tout bien ne possédant  
 Qu'un peu de joyeuse folie,  
 Dédaignés d'un fat opulent,  
 Nous lui faisons pourtant envie!  
 Vainement, l'or en main, poursuivant les plaisirs,  
 Dans son stérile cœur il cherchoit des desirs,  
 Lorsque notre gaité sans faste, sans dépenses,  
 Inventive dans ses transports,  
 Créoit pour nous des jouissances  
 Que ne donuent point les trésors.  
 Ces jours de bonheur et d'ivresse  
 Comme un vain songe, hélas, se sont évanouis;  
 Mais bien que, mêlé de tristesse,  
 Leur souvenir dont je jouis  
 Soit un plaisir pour ma vieillesse,  
 Je rappelle souvent à mon esprit charmé  
 Ce caveau, malgré nous, bientôt trop renommé,  
 Dont enfin nous chassa la bonne compagnie,

(J'entends celle qui prend ce nom)  
 Où présidant sans flatterie  
 L'amitié nous donnoit le ton :  
 Là, d'un vin champenois qui croissoit dans la Brie,  
 La mousse pétillante échauffant nos propos,  
 Faisoit voler ensemble et bouchons et bons mots.  
 Là, de notre verve allumée,  
 Le feu rapide, étincelant,  
 Tel qu'un artifice brillant,  
 Méloit l'éclat à la fumée.  
 Nous possédions le dieu du chant :  
 Eliotte étoit notre Orphée ;  
 Et quand, parlant tous à la fois,  
 Sous un vain bruit de mots la raison étouffée  
 Ne pouvoit réclamer ses droits,  
 Il chantoit, et soudain à sa douce harmonie,  
 Plus farouche souvent que les monstres des bois,  
 L'amour-propre laissoit désarmer sa furie ;  
 Nous étions tous d'accord pour admirer sa voix.  
 Dans ce caveau, fâcheuse école  
 Pour les présomptueux talents,  
 On ne s'érigeoit point d'idole ;  
 Sévères dans nos jugements,  
 Jamais la perfide hyperbole  
 Ne prodiguoit un faux encens  
 A celui qu'absent l'on immole ;  
 Mais en public toujours ardents  
 A se protéger l'un et l'autre,  
 On ne savoit pas à demi  
 Se déclarer pour un ami,  
 Et son succès étoit le nôtre.  
 Chacun de nous se fit l'apôtre  
 Du jeune Crébillon et de son Tanzai,  
 Tandis que du pere d'Arée  
 La muse alors en cheveux blancs,  
 Sur un tas de lauriers sanglants,

D'une meute de chiens reposoit entourée ;  
 Que, prodiguant ses soins pour eux,  
 Et négligeant sa renommée,  
 Ce tragique, à jamais fameux,  
 Du tabac dans les airs envoyoit la fumée,  
 Son fils jeune et brillant, sur les pas d'Hamilton,  
 Marchoit au temple de mémoire ;  
 Et déjà, par son écumeur,  
 Ayant acquis un grand renom,  
 A Vincennes exploit sa gloire (1),  
 Scandalisoit ces gens, qu'on nomme gens de bien,  
 De lui faisoit parler au prône,  
 Et de notre âge enfin devenoit le Pétrone,  
 Comme son pere fut le Sophocle du sien.  
 Maint auteurs, maint écrits célèbres,  
 Comme lui du caveau percerent les ténèbres :  
 De Dardanus auteur charmant (2)  
 Ta lyre harmonieuse et tendre  
 Respiroit grâce et sentiment :  
 Nous avons pleuré sur ta cendre ;  
 Et ma muse, dans ce moment,  
 Prend plaisir encore à répandre  
 Quelques fleurs sur ton monument.  
 Combien du temps la faux cruelle,  
 Qui, menaçant mes cheveux gris,  
 Déjà sur ma tête étincelle,  
 A moissonné de nos amis !  
 Segonsac, qu'avant tout je nomme,  
 Du dieu de la vendange aimable favori,  
 Et de nos premiers ans le compagnon chéri,  
 Qui seul de la gaité te disputoit la pomme ;  
 Davoust, qu'aucun de nous n'égalait en bonté ;

(1) Il fut mis à Vincennes pour le Tanzai.  
 (2) M. de la Bruere.

Lussan, dont nous aimions la douce urbanité,  
 Enfin l'illustre auteur de la Métromanie,  
 Qui d'un enfant malin eut la naïveté,  
 Et peut-être un peu trop négligeant l'harmonie,  
 Ne joignit pas du goût toute la pureté  
 A la richesse du génie,  
 Mais qui, dans le temple immortel  
 Qu'à Molière éleva Thalie,  
 Aura sûrement un autel.  
 Du moins plein de gloire et d'années,  
 Il termina le cours brillant  
 De ses heureuses destinées;  
 Mais que mon cœur éprouve un sensible tourment  
 Quand je me rappelle l'image  
 De ce gentil Bernard, que nous pleurons vivant,  
 Et qui de nous fut le plus sage!  
 O vain esprit de l'homme! ô foiblesse! ô néant!  
 De l'auteur de Castor tel est donc le partage!  
 D'une pitié stérile objet humiliant,  
 Victime de l'amour dont il chanta l'empire,  
 Ce n'est plus qu'un fantôme errant,  
 Qu'une vaine ombre qui respire:  
 Etranger à son mal, moins il le sent, hélas!  
 Plus nous plaignons son infortune;  
 Notre douleur s'accroît de celle qu'il n'a pas.  
 Ecartons loin de nous cette idée importune;  
 Et sans nous consumer en regrets superflus,  
 Détournons nos regards d'un malheur sans remède.  
 Dans cet âge où des maux la foule nous obsède,  
 Où l'on possède encore, où l'on ne jouit plus,  
 Sous son propre fardeau la vieillesse succombe;  
 Mais par le bon esprit on le rend plus léger;  
 Et supportant gaiement ce qu'on ne peut changer,  
 On sème encor de fleurs le chemin de la tombe.

~~~~~

AUX MANES DE MON AMI HELVETIUS.

O toi qui ne peux plus m'entendre,  
 Ami qui, dans la tombe avant moi descendu,  
 Trahis mon espoir le plus tendre!  
 Quand je niois, hélas! que j'avois trop vécu,  
 Qu'à ce malheur affreux j'étois loin de m'attendre!  
 Oh! comment exprimer tout ce que j'ai perdu?  
 C'est toi qui, me cherchant au sein de l'infortune,  
 Relevas mon sort abattu,  
 Et sus me rendre chère une vie importune!  
 Ta vertu bienfaisante égalait tes talents.  
 Tendre ami des humains, sensible à leurs misères,  
 Tes écrits combattoient l'erreur et les tyrans,  
 Et ta main soulageoit tes frères.  
 L'équitable postérité  
 T'applaudira d'avoir quitté  
 Le palais de Plutus pour le temple des sages,  
 Et s'éclairant dans tes ouvrages,  
 Les marquera du sceau de l'immortalité.  
 Foible soulagement à ma douleur profonde,  
 Ta gloire durera tant que vivra le monde:  
 Que fait la gloire à ceux que la tombe a reçus?  
 Que t'importent ces pleurs dont le torrent m'inonde?  
 O douleur impuissante! ô regrets superflus!  
 Je vis, hélas! je vis, et mon ami n'est plus!

## A MADAME NECKER.

Vous qui joignez les sentiments  
 Et la candeur du premier âge  
 A tout l'esprit des derniers temps,  
 Agréez les vœux que l'usage,  
 Ce ridicule et vieux tyran,  
 Qui commande pourtant au sage,  
 Impose au jour du nouvel an.  
 Le ciel vous donna sans réserve,  
 Avec les trésors de Plutus,  
 Les dons de la sage Minerve;  
 Je vous desire un bien de plus.  
 Sous les traits de Tronchin, que le dieu d'Epidaure  
 Ranime enfin chez vous la santé qui languit;  
 Que pour vous il signale encore  
 Le grand art qui console et quelquefois guérit,  
 Dont avec Moliere on se rit.  
 Mais qu'au moindre frisson aussitôt l'on implore.  
 Que de l'époux qui vous adore,  
 Et plus que vous ressent vos maux,  
 Cet art rende les jours plus sereins et plus beaux;  
 Que toujours sa grande ame échauffe son génie;  
 Que rien de vos deux cœurs ne trouble l'harmonie;  
 Qu'en secret par vos mains les bienfaits répandus  
 Se plaisent à chercher le malheur qu'on ignore;  
 Et qu'à votre dernière anrore,  
 Le nombre de vos ans égale vos vertus.

## A VOLTAIRE.

D'ATHENES brillante rivale,  
 Souveraine des arts chez elle florissants,  
 De l'empire des lis l'auguste capitale  
 S'enorgueillit de tes talents.  
 Pourquoi donc t'exiler des lieux qui t'ont vu naître,  
 Lieux honorés par tes travaux,  
 Où, malgré l'envie et les sots,  
 Nos plus grands écrivains t'ont proclamé leur maître?  
 De ton chef-d'œuvre le plus beau  
 Quand le charme toujours nouveau  
 Aux jeux de Melpomene en foule nous attire,  
 Des transports qu'Orosmane inspire  
 Nos cœurs te vendroient pour témoin;  
 Et vivement pressés d'un si noble besoin,  
 Nous pleurons à la fois ton absence et Zaire.  
 Tu fuis, me diras-tu, ces faux amis de Dieu,  
 Dont le zèle hypocrite et l'ame atrabilaire,  
 Des ce monde condamne au feu  
 Tout grand homme qui nous éclaire.  
 Loin des traits que leur haine a forgés contre toi,  
 D'un ostracisme volontaire  
 Tu t'imposes la dure loi.  
 Hélas! à ton heure dernière,  
 C'est donc une étrangère main  
 Qui te fermera la paupière!  
 Voltaire loin de nous finira son destin!  
 Quand au poids de ses ans il faudra qu'il succombe,  
 Quand il dépourra ce qu'il eut de mortel,  
 C'est loin de ses amis que s'ouvrira sa tombe,  
 Qui sera bientôt un autel.

~~~~~

AU MEME.

LE goût n'est pas encor perdu :  
 Paris avec transport a lu  
 Ton épître au roi de la Chine ;  
 Le sel en est piquant et doux ;  
 Ta muse, qui n'est point chagrine,  
 Nous plait en se moquant de nous.  
 Poursuis : fais gaiment la satire  
 D'un peuple charmant et léger,  
 Qui de ses travers aime à rire  
 Mais non pas à s'en corriger.

~~~~~

SUR BÉVERLEI,

Au sujet d'un nouveau dénouement que l'auteur avoit  
 jugé à propos de faire, et auquel il renonça tout le  
 premier.

LA première fois, au sortir de mon drame,  
 Maint joli cavalier, nainte charmante dame,  
 Disoient qu'on ne pouvoit l'ouïr  
 Sans tout au moins s'évanouir.  
 Ils en avoient trouvé le dénouement horrible,  
 Et je ne les en blâme pas :  
 A Paris on est si sensible !  
 On a les nerfs si délicats !

Evitons tout ce qui les blesse ;  
 Il importe de plaire à ce sexe enchanteur,  
 De qui dépend souvent le succès de la piece,  
 Et la fortune de l'auteur.  
 Dans ce dessein, au risque d'être fade,  
 Je viens de faire un nouveau dénouement,  
 Ami des nerfs, et bon pour un malade.  
 Leur plaira-t-il ? Je ne sais. Non, vraiment ;  
 Car, malgré les propos de ce sexe charmant,  
 Il aime à voir ensanglanter la scene.  
 Dans le cirque. jadis une vierge romaine,  
 Le pouce renversé, l'œil ardent de fureur,  
 Forçoit un malheureux, étendu dans l'arene,  
 A présenter la gorge au couteau du vainqueur.  
 Nos femmes ont sans doute une ame plus humaine,  
 Mais enfin (Paris excepté),  
 Ce sexe, né pour la tendresse.  
 Seroit-il cruel ? Non. On dit la cruauté  
 Le partage de la foiblesse,  
 Et ce sexe est bien fort, puisqu'il a la beauté.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

---

## TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

---

|                                                   |      |     |
|---------------------------------------------------|------|-----|
| NOTICE sur Saurin .                               | page | v   |
| SPARTACUS, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,                |      | 1   |
| Acteurs,                                          |      | 2   |
| BLANCHE ET GUISCARD, TRAGÉDIE EN CINQ             |      |     |
| ACTES,                                            |      | 61  |
| Avertissement,                                    |      | 63  |
| Acteurs,                                          |      | 64  |
| LES MOEURS DU TEMPS, COMÉDIE EN UN ACTE           |      |     |
| ET EN VERS,                                       |      | 123 |
| Acteurs,                                          |      | 124 |
| BEVERLEI, DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS          |      |     |
| LIBRES,                                           |      | 163 |
| Acteurs,                                          |      | 164 |
| POESIES DIVERSES.                                 |      |     |
| Epître sur les malheurs attachés à la vieillesse, |      | 243 |
| Epître à Saint-Lambert,                           |      | 246 |
| SAURIN.                                           |      |     |

|                                                         |          |
|---------------------------------------------------------|----------|
| Epître sur la vérité ,                                  | page 249 |
| Epître à Collé , lecteur du duc d'Orléans ,             | 254      |
| A M. Turgot , contrôleur-général des finances ,         | 261      |
| Epître à mon vieil ami Collé ,                          | 264      |
| Aux mânes de mon ami Helvétius ,                        | 269      |
| A madame Necker ,                                       | 270      |
| A Voltaire ,                                            | 271      |
| Au même ,                                               | 272      |
| Sur Béverlei , au sujet d'un nouveau dénouement , Ibid. |          |

FIN.

